

Camilo Castelo Branco

**LE SEIGNEUR
DU PALAIS DE NINÃES**

Traduction René Biberfeld

I

LE PALAIS, ET SES OCCUPANTS



OUS SOMMES dans le Minho, cher lecteur, vous et moi.

Nous arrivons à la "Portela", après avoir marché une lieue à partir de Vila Nova de Famalicão, sur la route de Guimarães. Quittant la route, pénétrons dans un hallier boisé, par un tortueux chemin de traverse sous son dais de chênes, et ses festons de vignes qui les enserrent. Vous avez fait, cher lecteur, un kilomètre en vingt minutes, si vous ne vous êtes pas arrêtés de temps en temps pour respirer la saine âcreté des broussailles, voir le pullulement des champs de maïs et écouter les voix des paysannes qui chantent. Pour voir cela, le sentir et l'entendre, il faut y aller en août ou septembre, au lever du soleil, ou à l'approche de la nuit. Si ce n'est pas pour trouver ce cadre à ces heures, n'y allez pas ; les villages, quoi qu'en aient les poètes qui les ont vus dans les bucoliques de Camões et Bernardes, ont des heures et des mois tels qu'en eut le Créateur, quand il a inventé le sommeil.

Après mille pas au pied de ces pentes touffues, l'on se trouve face à une maison de deux étages, chaulée, avec des azulejos, avec ses colonnes peintes en vert, comme du carton collé au mur, jaunes à la base, écarlates au sommet. Cela attire le regard ! Cette merveille architectonique, on la doit à l'art, au goût, et au génie pittoresque d'un riche négociant venu des jungles luxuriantes de l'Amazonie, avec le souvenir de toutes les couleurs qu'il y avait vues, et qu'il a fait toutes reproduire par le pinceau inspiré d'un fresquiste, qui avait fait ses premières armes sur le Saint Michel d'un retable consacré aux âmes du purgatoire, avec un bonheur digne des Italiens.

Après l'avoir admiré, cher lecteur, faites le tour de quelques pauvres masures branlantes, et, dans le fouillis d'un potager, vous tomberez sur des ruines.

Vous avez là le palais de Ninães.

Si vous avez sur vous le *Nobiliário du Comte Dom Pedro*, le légitime, l'authentique, publié par M. Alexandre Herculano, ouvrez-le à la page 277 et lisez le *Título XXXV*, vous y trouverez des histoires galantes et tragiques, qui se sont plus ou moins passées au palais, dont vous avez les ruines sous les yeux.

Vous verrez que c'est là qu'est né et a été élevé un Dom Vasco Martins Pimentel, fidalgo et Grand Officier de la maison de Dom Afonso III ; lequel Vasco Martins est né d'une Dona Sancha, qui l'a eu d'un fidalgo qu'elle avait clandestinement épousé, la première année de son veuvage.

Il se trouva que le jeune homme, séjournant à la cour du roi, se prit de querelle avec des damoiseaux du nom de Marinho, lesquels le traitèrent d'*avorton*, une injure décochée contre l'honneur de sa mère ; une dame pouvait compromettre sa réputation, d'après les lois ordinaires de ce temps-là, en convolant en justes noces durant la première année de son veuvage ; ce pour quoi un fils conçu durant ce laps de temps où tout mariage est interdit, risquait fort d'être mis sur le même pied que les illégitimes, non point selon la loi ni s'agissant des droits de succession, mais sûrement au point de ternir le nom de sa mère.

Si l'on vous traitait d'*avortons*, lecteurs qui savez le monde, que feriez-vous ? Vous porteriez plainte contre les Marinho devant la justice correctionnelle, comme une personne qui confie au Code la préservation de son honneur.

J'ignore ce que disaient les lois d'Afonso III au sujet d'une telle insulte. Ce que je sais, c'est que Dom Vasco se sentit gravement offensé, et *qu'il assena à l'un d'eux une tant forte gourmade que son œil en fut sitôt froissé* ; et que tenant l'autre à bras le corps, il tomba par une fenêtre étroite dans l'arrière-cour du palais ! Voyez avec quelle franchise se gourmaient les damoiseaux dans la demeure du roi et en sa présence.

Ce qui arriva à celui qui avait l'œil froissé, ce fut bien pire. Au moment le plus propice, Dom Vasco Martins l'empoigna et le précipita dans un puits fort profond qui se trouvait dans le palais du roi. Cette seconde diablerie lui valut d'être incarcéré deux ans à Santarém. Dès qu'il fut libéré, le Grand Officier du royaume (quel bon Grand Officier !) passa en Castille avec deux cent cinquante cavaliers, et y mourut dans une escarmouche sous les remparts de Cordoue.

Revenons à nos moutons : vous avez là, cher lecteur, ce gros mur qui se délite, festonné de lierre, et, plus loin, un autre pan abattu, et à l'intérieur des murs un roncier qui sort des blocs de pierre. Eh bien, c'est ce mur ou l'autre celui de la chambre où Dona Sancha a donné le jour à ce garçon qui meurtrissait l'œil des damoiseaux et les précipitait dans un puits, Dom Vasco Martins Pimentel, qu'il baigne en sa sainte gloire !

Regardez-moi cette fenêtre, la seule des trois qu'avait ce palais. Je dis bien des trois, et je saisis cette occasion pour vous faire sentir, cher lecteur, l'immonde grossièreté de la noblesse en ce temps-là. Les palais étaient alors,

mise à part leur belliqueuse tour, des enclos pour les bêtes. L'on mangeait avec les doigts dans la même écuelle de chêne liège ou des gamelles, et l'on buvait la même piquette, l'on dormait à même un plancher ou un autre à côté, selon le sexe, quant aux sexes maritalement mêlés, je ne sais où ils dormaient. Tous les palais que je connais, dans ce Minho, tels que ceux de Numães, de Carude, de Barbude ou de Delães, et d'autres moins délabrés, m'invitent à croire que les fidalgos portugais, jusqu'au XIIIe, étaient de grosses bêtes qui ne mangeaient ni ne dormaient plus proprement et plus honnêtement que nos goretts et nos mâttins.

J'attire à nouveau votre attention sur cette fenêttre. Il s'agit de quatre pierres taillées à la masse, disposées en équerre. Mais regardons-la de loin : sur cette croisée reposent neuf siècles, ils vont finir un jour ou l'autre par se trouver en bas. De là, inclinée, le visage posé contre sur l'un de ses côtés en pierre, la belle Sancha, veuve sans regrets, s'inquiétait, le regard perdu sur les lointains, tant qu'elle n'entendait pas claquer les sabots du moreau hénissant de son Martim Fernandes, qui, là-bas, de Riba-Vizela, venait, bravant les ténèbres et la pluie, réchauffer en son sein les germes de ce Dom Vasco qui frappait à un œil et balançait les Marinho dans des arrière-cours et des puits. Les soupirs qu'ont exhalés ces pierres ! Le halètement de seins qui se glacent à cette croisée, où les hiboux se posent et chuintent au cœur de la nuit ! Il y a là de quoi rêver et faire des vers ; mais quand l'on voyage, comme vous, sous la conduite d'un guide qui n'en tient que pour la prose, comme moi, vous n'avez plus qu'à vous abstenir de toute poésie.

Ce palais de Ninães a été la demeure de différentes familles. Elles est passée aux Vasconcelos, comtes ensuite de Castelo-Melhor, à la suite du mariage de Dona Leonor Rodrigues Pimentel et Gonçalo Mendes de Vasconcelos. Un grand nombre d'années après, il échut par héritage avec le vaste territoire circonvoisin, aux seigneurs de São João de Rei et des Pereira Caldas, les ascendants de l'auteur de l'*Ulissea*, puis aux prêtres de la Compagnie de Jésus et à la Misericórdia de Porto.

Dans ce palais, cependant, et la grosse métairie qui l'entourait en 1576, résidait une veuve, qui l'était d'un fidalgo de la maison de Azevedo, mère d'un garçon de vingt ans, du nom de Rui Gomes de Azevedo.

Ces murs, ces tertres, ces maisons alignées, qui se croisent et s'éparpillent autour des ruines, ne morcelaient pas au XVIe siècle le domaine de Ninães. Sur un large espace à l'entour, les bosquets verdissaient encore, qui entouraient de vastes champs, des pâturages étendus et des marécages, que l'on embrassait du regard depuis les créneaux de la tour, enfouie sous terre depuis aujourd'hui cent ans.

La veuve de Dom Vasco de Azevedo était, cependant, relativement pauvre, compte tenu des dettes dont son mari avait grevé la maison, épuisée par ses campagnes en Afrique et en Inde, où il s'en alla servir dans l'espoir de gagner des commanderies que le roi Dom João III ne lui avait pas accordées — une ingratitude et une désillusion qui avaient concouru à creuser précocement son tombeau, où il se cacha avec ses cicatrices.

Dona Teresa resta donc là et vécut loin de tous, se consacrant à l'éducation de son fils, et jurant à Dieu et à la mémoire de son mari de ne point lui parler de la gloire que l'on gagne dans ces campagnes, et de ne pas éveiller en cette âme tendre le goût les armes. Dans le dessein d'en détourner son esprit, sa mère évoquait l'ingratitude des rois envers son père, soldat à Arzila et Malacca, aux Moluques et à Mazagão, où il avait perdu le plus clair de ses avoirs, et dont il était revenu riche de services et de témoignages de sa valeur, sollicitant la récompense que l'on ne marchandait pas à des êtres indignes, et qui ne lui revint pas. Rui Gomes de Azevedo se rendait volontiers aux raisons de sa mère, ému non tant par elle que par son propre esprit, prisonnier, depuis son enfance, de sa cousine Dona Leonor Correia de Lacerda, de la lignée des seigneurs de Farelães, représentée alors par l'un de ses bons rameaux, les occupants du palais de Roboredo, à un quart de lieue du palais de Ninães.

Dona Teresa était ravie des amours de son fils. Outre ses origines fort nobles, Leonor était riche, et pas seulement riche, elle était belle. Le bonheur de la veuve était d'autant plus grand qu'elle était sûre que, marié et riche, il ne songerait jamais à s'arracher aux bras d'une épouse aimée pour gâcher sa vie dans les périls de la guerre, à l'outrageant mépris des siens.

Elle l'encourageait, exaltant les dons et les grâces de sa cousine Leonor, et abordant parfois d'autres sujets d'admiration en lui faisant sentir le besoin de restaurer avec la dot de son épouse la maison de Ninães, dégradée par son père. Ce genre d'argument n'impressionnait guère les nobles sentiments de Rui. À moins d'une condition incompatible avec le calcul des onze pour cent payés par les revenus de Ninães, Rui Gomes, habitué à la vie frugale et modeste d'un villageois, se sentirait suffisamment à l'aise pour ne pas renoncer à son indépendance. Ce qui comptait pour lui, c'était l'aimer, s'en faire aimer, et qu'ils s'entretinssent, seuls comme des frères, depuis l'enfance jusqu'à leur vingtième année, qu'ils achevaient en cette année 1576.

Gonçalo Correio de Lacerda, le père de Leonor, laissait entendre, dans ses conversations avec sa cousine Teresa, qu'il ne voyait aucun inconvénient à l'amour et au mariage de leurs enfants, à condition qu'ils diffèrent cette union jusqu'à leurs vingt-cinq ans. Le vieux fidalgo tenait qu'avant cet âge, le sens, un clair entendement n'ont pas le pas, comme il faudrait, sur les penchants du cœur ; les pères circonspects se devaient donc de retarder l'accomplissement d'un acte si sérieux de la vie, jusqu'à ce que la maturité assurée des enfants fortifie dans l'acier de l'expérience les inclinations des tendres années.

Dona Teresa argumentait contre, évoquant des exemples d'unions heureuses célébrées à la fleur de la jeunesse. Le vieillard, qui avait été malheureux en ménage pour s'être marié sans réfléchir, comme il est naturel à seize ans, lui présentait le sien. Allant plus loin, il corroborait son obsession avec le mariage de son interlocutrice.

– Si vous n'aviez pas, disait-il, cousine Teresa, épousé à quinze ans votre cousin Vasco de Azevedo, qui en avait alors dix-huit, vous n'auriez certainement point passé les meilleures années de votre jeunesse ici, toute seule,

tandis qu'il dissipait le plus clair de son domaine et de ses forces à guerroyer outre-mer. S'il vous avait aimée à vingt ans comme il vous aimait à dix-huit, vous l'auriez vu, cousine Teresa, rester chez lui au lieu de s'en aller en Inde... quoi faire ? Gaspiller ses biens, qui ne représentaient déjà pas la moitié de ce qu'ils avaient été, gagner des blessures, et verser le sang qui lui a manqué à l'âge de quarante ans. De deux choses l'une : la guerre ou le foyer. Soldats, il vaut mieux qu'ils soient célibataires ; mariés, bons maris, bons pères, et bons gestionnaires des biens de leurs enfants. En un mot, attendons de voir si Rui garde son attachement à son village ; nous les marierons alors, et ils auront largement assez de temps et d'occasions d'être rassasiés de leur mariage.

Dona Teresa ne répondait pas parce que son cousin Gonçalo Correia était obstiné, têtu et capable de boucler ses portes pour qui dérangerait les habitudes de sa vie flegmatique, entre ses fermiers, ses valets d'écurie, ses serfs attachés à la glèbe, qui le craignaient, comme ceux du Moyen-Âge craignaient son aïeul au douzième degré, Dom Godinho Fafes.

II

MANŒUVRES D'UN GRAND CHANCELIER DU ROYAUME

N'ALLEZ PAS CROIRE que Gonçalo Correia vivait sans essayer de déboires. De bien douloureux le tourmentaient à la suite d'un litige avec son cousin Salvador Correia de Sá, bisaïeul du premier vicomte de Asseca. Issus de Couto de Farelães, les branches du même tronc se querellaient et se disputaient à propos de la légitime jouissance de majorats et de redevances, sur la possession desquels le fidalgo de Roboredo ne se jugeait pas assez assuré par les amarres de la loi.

Se faire débouter dans ce litige revenait à entamer notablement sa maison, et voir reconnaître par une sentence un acte de ses aïeux qui frôlait le brigandage, une accusation que les parents qui avaient déposé une plainte lui jetaient à la tête.

La perspective d'une telle issue affectait son caractère aussi cupide que sensible au déshonneur de ses ancêtres.

Au moment où Rui et Leonor s'encourageaient réciproquement et se donnaient de l'espoir pour leurs vingt-cinq ans, Gonçalo de Correia perdit sa cause en deuxième instance.

Quand cette funeste nouvelle lui parvint, il fit atteler ses mulets aux brancards de sa litière et s'en fut à Lisbonne, en imposant à l'honnêteté de sa fille l'obligation de s'astreindre à une complète réclusion, durant son absence.

Le fidalgo descendit chez son cousin le grand chancelier du royaume Pedro Esteves Cogominho.

Ce magistrat était aussi du Minho, son voisin, et un parent au même titre de Rui Gomes de Azevedo. Sa demeure, appelée le Morgadio de Pouve, je ne puis vous dire, cher lecteur, où elle se trouve parce que certaines raisons m'en empêchent, que je vous donnerai au dernier chapitre de cette chronique.

Le chancelier reçut son cousin affligé, et écouta ses lamentations sur son honneur et la justice foulés au pied. Concernant son honneur, le magistrat en tombait d'accord ; mais, à propos de la justice, il grommelait on ne sait quoi. Il voulait dire que la Relação de Porto avait bien jugé. Cependant, comme l'accusé condamné faisait appel de la sentence à la cour du Palais, le docteur Pedro Esteves apaisa son chagrin, en promettant de plaider sa cause. Gonçalo lui demanda sa parole ; le chancelier la lui donna. La cause, selon l'appelant, était gagnée d'avance.

Pedro Esteves interrompit froidement les manifestations de joie de son cousin, en lui disant d'un ton pénétré et posé :

– Il nous faut parler, cousin Lacerda... en prenant notre temps.

– Sur le recours, fit l'autre, avec l'impression qu'un de ses viscères les plus importants se détachait. Vous n'êtes pas certain d'un arrêt à mon avantage ?... Vous en doutez, cousin ?

– Non.

– C'est un procès d'une si grande conséquence !...

– *Hum...* glapit le docteur, d'une voix nasillarde, et sur un ton plus jovial, il poursuivit : Ne parlons plus de recours. Ce qui est dit est dit. Autre chose... Avez-vous vu, cousin, en passant, mon neveu, João Esteves ?

– J'ai franchi sa porte, je suis descendu de ma litière, je lui ai annoncé mon arrivée, et lui ai demandé s'il avait un message à vous faire passer. Il m'a dit qu'il vous avait écrit la veille.

– C'est exact. Comment gouverne-t-il son domaine ?

– Mal. Ce garçon est une tête folle. Il dépense sans rime, ni raison. La maison est grande, mais n'y suffit pas.

– C'est certain, convint le chancelier. Je porte une grande responsabilité dans les désordres de mon neveu ! J'ai eu le tort de l'amener à la cour, quand mon frère est mort. J'aurais mieux fait de le laisser dans son village. Il a pris l'habitude de briller, de parader, de négocier chevaux et laquais. Quand je l'ai envoyé en province, il m'était déjà cher, et m'inquiétait par ses visites à des couvents... et, pour tout vous dire, il m'inquiétait fort qu'il plût aux demoiselles de compagnie de la Reine, dit le chancelier, en se penchant à l'oreille de son cousin.

– Eh bien quoi ! s'exclama Gonçalo de Lacerda. Ce garçon est un fameux gaillard.

– Sinon, que fait-il ?

– Là... murmura le seigneur de Roboredo ; là... poursuivit-il, avec un petit coup d'épaule, en gloussant... des fredaines, des fredaines, mon cousin le chancelier... Mais l'on ne raconte pas qu'il se soit souillé d'une tache qui entame le crédit d'une personne de sa condition... Louons Dieu, et louons-le, lui, pour cela...

– Ah !... oui... J'apprécie beaucoup... Je craignais que mon neveu souillât le nom de quelque dame vertueuse.

– Non... Pas que je sache ; sauf s'il le fait à Guimarães, Braga et Porto, ou il passe le plus clair de son temps.

– On le saurait...

– C'est vrai... on le saurait.

– Et j'aimerais bien voir se calmer ce garçon que j'aime comme un fils... répondit le docteur. J'ai déjà pensé à le marier, comme médecine...

– Mauvaise médecine ! fit l'adversaire du mariage à moins de vingt-cinq ans. Quel âge a-t-il ?

– Vingt ans et deux mois en gros.

– Laissez-le arriver à trente, cousin. Il suffit de vingt-cinq, mais le cousin João Esteves, il lui en faut trente... et bien sonnés !

– À trente, répliqua le docteur, le mariage n'est plus une bonne médecine pour ramener à la raison les esprits égarés, l'âge y suffit. Le mariage doit se conclure maintenant, alors qu'une âme jeune et rebelle manque de frein, et y a-t-il plus doux frein que la sujétion à une épouse qu'on aime ?

– C'est indiscutable, mais il arrive parfois que le mari prenne le mors aux dents et puis...

Il conclut par un éclat de rire, soutenu par le chancelier qui continua...

– Vous êtes un sage, capable de donner des conseils aux plus avisés ; passez-moi, nonobstant, l'audace de vous donner mon sentiment, fondé sur l'expérience ; ne pensez pas à maîtriser ce garçon. Laissez-le se fatiguer, il finira par se mettre de lui-même en quête de repos.

– J'avancerai quelques nuances à votre conseil... dit Pedro Esteves, avec une pensive gravité.

– Soyez aussi subtil que vous voudrez, mais j'ai eu une longue conversation avec notre cousine Teresa Figueiroa, à propos de mariages...

– Ah... c'est vrai, comment va la cousine Figueiroa ? Est-elle encore belle ?

– Elle est vieille. Elle a quarante-quatre ans.

– Ça été une dame parfaite !

– C'est exact, et alors ?... notre cousin Vasco de Azevedo l'a-t-il aimée comme il le devait ?... Non. Il l'a abandonnée, s'en est allé aux Indes, est revenu, pour repartir en Afrique. Il est finalement rentré vieilli, affligé, dans un état déplorable, il est mort presque pauvre... En voilà un, Monsieur qui a mordu ce fameux frein, et qui a couru au hasard jusqu'à ce qu'il se soit fracassé le crâne sur un rocher !

– Et son fils ? Comment s'appelle-t-il ?

– Rui. C'est un bon garçon, doux, attaché au travail, économe, qui se consacre entièrement à sa maison, comme un qui rêve de réparer les dommages que son père lui a infligés. L'on en est venu à parler mariage, pour la raison que le cousin Rui plaît à ma fille Leonor, et se meurt, à ce que dit sa mère et je le crois, d'amour pour elle. L'on peut dire qu'ils ont été élevés la main dans la main ; ils fêtent leur anniversaire le même mois et ils ont le même âge. Eh bien, cousin chancelier, en dépit de son avis, j'ai dit à ma

cousine Teresa que je ne les laisserai se marier qu'à vingt-cinq ans. Voyez à quel point je m'en tiens à mes principes et à ma doctrine !

– Ainsi donc... répondit Pedro Esteves Cogominho, pensivement, le mariage de ma cousine Leonor avec Rui de Azevedo est décidé ?

– Oui... telle est mon intention qui garantit le garçon comme elle de tout changement ; moi, si elle choisit mieux, je ne m'en mêlerai pas ; je ne vois pourtant pas où elle trouvera mieux ; c'est-à-dire, d'un meilleur sang, et d'un esprit aussi sain ; quant au patrimoine, ce qu'il possède est le dixième, s'il l'est, de ce qu'elle va hériter, même si je perdais mon procès, une question de dignité et d'honneur, comme vous le savez, Monseigneur...

– Oui...

– S'il n'y avait l'affront à l'encontre de mon aïeul, légitime possesseur du majorat de Ruivães et des redevances qui s'y attachent, je me souciera fort peu de cette affaire et j'enverrais sur un plateau en or au cousin Correia de Sá la sentence prononcée contre moi... J'espère cependant que...

– Voilà que vous me cassez encore la tête avec votre procès ! fit le chancelier, souriant. Il était question du mariage de votre fille, qui me donne envie d'improviser des épithalames, et vous distrayez mon esprit avec des recours dont on connaît l'issue ! Quel entêtement, sapristi ! Laissez-moi être poète, moi aussi, et me féliciter des délices d'un mariage bien assorti ! Il me le disait bien, mon collègue à la salle des requêtes, le docteur António Ferreira... le pauvre ! Il est mort de la peste il y a sept ans -- Que Dieu le garde. Voici ce qu'il disait :

Les docteurs ne font aucun mal aux muses...

Ce pourquoi, moi aussi je veux m'y préparer et comploter avec les muses pour aller faire mes débuts en leur compagnie au mariage de la cousine Leonor...

– Vous badinez, cousin chancelier ! dit le vieillard en l'interrompant, dans un éclat de rire.

– Je badine en vérité, cousin Correia ; mais... il y a des choses ! dit le chancelier, en hochant la tête et frottant sa main droite contre la gauche — il y a des choses...

– Lesquelles ? fit le père de Leonor, curieux d'entendre ce que le magistrat avait dans la tête.

– Je vais vous dire l'idée qui me trotte dans la tête depuis plus d'un an et que je vous aurais déjà exposée, si vous ne m'aviez coupé avec la nouvelle du mariage prévu de la cousine Leonor. Tant pis. Je comptais vous la demander...

Comme le chancelier s'était interrompu, Gonçalo de Lacerda, se moucha avec la lenteur et le coup de trompette convenant à son nez grand et grave. Il avait compris qu'il lui demandait sa fille pour lui, et il lui fallut un instant pour ouvrir la bouche, écarquiller les yeux, et en être ébahi.

Pedro Esteves rit derrière son mouchoir, et continua :

– Je comptais vous la demander pour João, mon neveu...

Le fidalgo de Roboredo ne put se retenir de lâcher aussitôt :

– Que Dieu nous en préserve !...

– Des peines de l'enfer ! ajouta jovialement le grand chancelier du royaume ; et, le visage plus grave, il poursuivit : — Dieu nous en préserve !... Eh bien quoi ! Leur sang et leur fortune rend-il ce mariage si mal assorti !... Par le sang, ils sont cousins, puisque leurs trisaïeules étaient sœurs ; quant aux avoirs, si la majorat de Pouve ne vaut pas celui de Roboredo...

– Ce n'est pas cela... fit Gonçalo Correia de Lacerda, cela n'a rien à voir, cousin Pedro Cogominho... Ce qui me gêne, c'est le caractère de votre neveu, qui ne me va pas, et les vues de Leonor sur son cousin de Ninães.

– Eh, oui ! ça, c'est autre chose. J'en tombe d'accord. Dieu me garde de toucher au caractère sacré des volontés et des cœurs ! Que ses espérances et les vôtres se réalisent. J'ai dit cela pour parler ; loin de moi l'idée de contrarier vos projets, cousin. Croyez-moi...

– Eh bien soit, j'entends ce que vous voulez dire...

– Mais cette répugnance que vous avez manifestée, si spontanément !... répondit le chancelier. Apparemment, mon neveu vous semble bien indigne !...

– Pas tant que cela, cousin...

– Comment !... *Que Dieu nous en préserve !* vous êtes-vous écrié, cousin Correia, comme qui dirait : *ma fille, pas question de la lui donner !...* Pourquoi ? Les vices de mon neveu ? *Des fredaines*, avez-vous dit, *des fredaines*... Et qui n'en fait pas ? Lequel d'entre nous n'en a pas fait ? Des fredaines qui n'entament pas l'honneur des aïeux ni des petits-enfants, quand il convient ; je préfère qu'il s'y adonne, plutôt que de le faire quand il sera mari et père. Mon neveu a vingt-deux ans, il a été élevé à la cour, il vise les grandeurs, il aime à se faire beau, à en mettre plein la vue. Voilà le défaut qu'on lui reproche : qui considérerait comme un crime, ou même un vice, cette innocente folie, calomnie ce garçon. Il dépense plus qu'il ne doit ? Il fera des économies. Il épuise ses ressources dans un faste où il ne peut gagner une réputation de fidalgo, et d'homme de sens ? Il a hérité, avec son sang, de ces vanités. Déjà son bisaïeul, son aïeul et son père, se sont fait remarquer par le luxe de leurs habits, leurs cavalcades, leur chasses, leurs corridas et leurs tournois, des attributs qui répondant aux usages des fidalgos, comme vous le savez, et comme vous l'avez fait, cousin Correia. N'est-ce pas ?

– En effet acquiesça le père de Leonor, ravalant les arguments avec lesquels il pouvait prouver que João Esteves était un abrégé de tous les vices.

– À mon avis, reprit le grand chancelier, mon neveu peut choisir une épouse parmi les plus nobles et les plus grandes héritières du Minho.

– Qui en doute ?

– Vous, cousin Correia.

– Moi ?!

- Vous qui hésitez à le prendre pour gendre.
- Je vous en ai donné les raisons... répondit Gonçalo.
- Vous l'avez fait, et elles sont excellentes : je ne vous les conteste pas. Votre fille est prise ? Il suffit. Vous avez donné votre parole. La parole d'un Correia Lacerda est inébranlable comme le roc, mais je voulais, en tant qu'oncle du représentant des seigneurs de Pouve, que vous m'eussiez dit que, si Leonor n'avait pas été promise, mon neveu pouvait se considérer comme digne d'elle.
- Et il l'est, en effet... assura le vieillard, méfiant et inquiet du ton et du geste du chancelier.
- Bon, conclut Pedro Cogominho, coupant là le dialogue. Je suis satisfait de votre condescendance. Je vais rejoindre mon bureau, car c'est l'heure. Allez visiter, mon cousin, vos parents, qui ne sont pas au courant de votre arrivée, si vous ne préférez pas vous reposer de la fatigue du voyage. Au revoir.

III

DEUX HOMMES QUI SE DÉFINISSENT D'EUX-MÊMES



RÉOCCUPÉ PAR SA FILLE et sa maison, le seigneur de Farelães quitta la cour après six jours, confiant son honneur et ses revenus au chancelier, dont dépendaient ces deux choses-là.

Leonor salua par de joyeuses attentions l'arrivée de son père. C'était la fin de sa réclusion. Elle pourrait voir son cousin Rui, s'il est vrai qu'elle ne l'avait pas vu passer sur les pentes de la montagne, excitant sa meute de chiens portugais, ou parcourir à cheval les clairières des pinèdes circonvoisines.

Gonçalo Correia fut surpris de recevoir la visite du morgado de Pouve dès son arrivée ; encore plus, et fâché de le voir encore, au bout de deux jours, mettre pied à terre dans la cour de sa demeure, et aller s'asseoir à côté de sa fille, sous le fameux chêne, dont l'épaisseur est célébrée dans les chroniques et les précis de géographie.¹

Le vieillard se hâta de descendre à sa cour.

Avec le plus grand sang-froid, et courtoisement désinvolte, João Cogominho marcha à la rencontre de son cousin, l'embrassa, lui fit maints éloges sur sa cousine Leonor, en des termes subtilement galants, et termina en lui remettant une lettre de son oncle, le grand chancelier du royaume.

Gonçalo Correia fit ouvrir la salle vide, comme l'on appelait alors celle où l'on reçoit les visiteurs. C'est celle où vous pouvez, cher lecteur, entrer aujourd'hui, en vous gardant des abîmes ouverts sur le plancher qui peuvent vous engloutir, et vous étripier sur les cornes des bœufs, qui ruminent dans les cours.

¹ Voir frei Luis de Sousa dans la *Vie de l'archevêque*, L. I, Ch. XIV, et Carvalho, dans la *Géographie Régionale*, premier Tome, p.329.

Cette salle est lambrissée, surmontée de panneaux, parsemée d'entrelacs et de guirlandes, admirablement travaillés, en bois doré, d'une magnificence supérieure à ce que peuvent offrir d'anciennes maisons de ces provinces du nord. De quelles splendeurs ne devaient pas scintiller tout cet or sur les tentures et les tapisseries de cuir des murs, en cette année 1576, si aujourd'hui elles retiennent encore les regards, dans les ouvrages remarquables, quoique déteints, de la salle vide du seigneur de Roboredo !

Une fois entré dans ce salon doré, et assis sur le haut tabouret couleur carmin, João Esteves Cogominho attendit que son cousin ait lu la lettre du chancelier, glissant entre-temps un regard sur les fentes de la porte rembourrée pour voir s'il arrivait à entrevoir l'enchanteresse et muette Leonor ; muette comme il s'en doutait, parce que sa cousine lui avait juste dit, en l'espace d'un quart d'heure, que cet arbre, sur lequel son cousin se récriait, avait, selon son père, deux cents ans ; et ajouté qu'alors qu'elle en avait cinq, elle se rappelait avoir vu l'archevêque de Braga, Dom Rei Bartolomeu dos Mártires, qui visitait la paroisse, assis au creux du tronc, et l'avait interrogé sur la doctrine chrétienne².

Gonçalo de Lacerda avait manifesté une grande agitation en lisant la lettre du docteur Cogominho. Il la replia vite et dit, avec humeur, à son hôte :

– Vous me l'avez bien remise, cousin. J'écrirai demain à votre oncle.

Quasiment congédié, le morgado de Pouve s'en alla, effaré par la brutalité du seigneur de Farelães, et dit à son oncle que le cousin Courreia était un sauvage, dont l'écorce épaisse et l'entendement n'avaient rien à envier au chêne qu'il avait dans sa cour.

Le chancelier en fut aigri.

Dans sa lettre à son neveu, il lui avait recommandé d'observer l'air dont le vieillard de Reboledo et sa fille le recevaient.

De Leonor, João Esteves Cogominho disait qu'il avait seulement appris, parce qu'elle le lui avait dit, qu'à cinq ans, elle avait été interrogée sur la doctrine chrétienne par l'archevêque dans le creux de l'arbre — ce qui lui faisait soupçonner que sa cousine était aussi niaise que jolie.

La lettre du chancelier plongea le fidalgo dans une douloureuse agitation. Le matois docteur écrivait qu'il nourrissait des doutes sur le règlement du litige sur la légitime possession de son majorat et des redevances de Ruivães, suivant les explications claires données par certains ministres du palais sur ce

² ... "Un arbre d'une taille si démesurée, qu'à l'intérieur du tronc, si ancien qu'il s'y était creusé une vaste espace vide, on a façonné une table et que l'archevêque s'y installa avec une chaise, et qu'au même endroit, pour mémoire, les habitants de la paroisse vinrent le voir, et s'asseoir sur le même siège, un autre témoignage confirmant ces dires. "Il doit être le fils de ce chêne-là, celui qui agite admirablement ses branches à la place de l'ancien qui est mort. Sa ramure peut abriter trois cents personnes. Un muret de pierres grossièrement taillées entoure et protège son tronc vermoulu. Cette génération de chênes a probablement donné à cet endroit le nom de Roboredo. Cette demeure appartient aujourd'hui à M. le marquis de Monfalim, par son mariage avec Mme la marquise de Terena, qui représente les seigneurs de Farelães.

procès, quand il était allé leur faire part du son fervent intérêt. Le docteur ajoutait, ce qui ne manquait pas d'accroître l'épouvante du vieillard, que des personnes dignes de foi, et proches Salvador Correia de Sá, lui avaient susurré que, si elle l'emportait, sa partie intenterait une nouvelle action, pour récupérer nombre de fermes qu'il détenait indûment depuis cent ans, en fondant cette requête sur une succession illégitime et incestueuse entre cousins germains.

Quand Gonçalo Correia était encore mineur, son père était parvenu, en fait, à étouffer et à effacer, moyennant d'énormes sommes, un procès inavouable. Le fidalgo de Roboredo croyait que les méchants procédés de sa famille ne remonteraient pas à la lumière, et leur souvenir ne l'inquiétait même pas, jusqu'au moment où le chancelier lui mit sous les yeux les deux spectres de la pauvreté et de l'ignominie.

Cela explique suffisamment la terreur du vieillard, et encore plus clairement les manigances du chancelier.

Dans sa réponse au docteur, il s'en remit totalement à son influence et à sa compassion, l'implorant en des termes qui manifestaient un tel abattement que personne n'irait dire que cette lettre trahissait l'esprit d'un fidalgo qui se glorifiait de pouvoir envoyer à sa partie sa sentence sur une plateau d'argent.

Le chancelier lui répondit en lui promettant de faire tout ce qu'il pouvait ; il craignait cependant de ne pas réussir à réaliser son fervent désir de lui épargner non seulement la pauvreté, mais de voir affreusement conspuées les cendres de sa trisaïeule.

Au bout de quelques jours, l'avocat commis à cette affaire, un intime du grand chancelier, écrivit à son noble client, en le priant de se rendre à Lisbonne, sans délai, pour se mettre d'accord avec lui sur l'ultime expédient qui permettrait de sauver la maison de Farelães, Roboredo, et toutes les autres, menacées de futures actions.

Gonçalo partit sur l'heure, en disant à sa fille, les yeux baignés de larmes :

– Je vais voir si nous réussirons à sauver notre maison. Ne cesse pas de prier en demandant à Dieu un remède contre un grand malheur qui nous menace !...

Il partit.

Et Leonor, quoique fille exemplaire, ne pria pas tout le temps, comme l'eût voulu son père. D'une tour carrée qui se dresse à un angle du petit palais, alors appelée maison-forte — car elle servait à protéger les objets précieux des assauts du feu et des voleurs — elle s'entretenait en pleine nuit avec Rui Gomes de Azevedo. N'allez pas croire qu'elle utilisait la tour comme un rempart, pour se défendre du jeune homme comme d'un incendie ou de brigands. Non. L'innocence naturelle se rend ; elle ne sait pas se défendre. C'est le garçon qui était la pureté et l'honnêteté même. Leonor allait lui parler de là parce que la route passait au-dessous de la maison-forte, et qu'il n'osait sauter les murs pour l'écouter d'une autre fenêtre.

Elle lui confiait les propos affligeants de son père, au moment où il l'avait embrassée, avant de partir. Pour la consoler, Rui lui disait de ne pas craindre la pauvreté ; quelques années lui suffiraient pour redresser la maison de sa mère, et il aurait largement de quoi faire vivre décentement une nombreuse famille. Cela ne consolait guère Leonor. La perte de sa suprématie sur les plus riches héritières du Minho, troublait son *moi* intellectuel, qui mobilisent rarement leurs forces dans les chimères du *moi* amoureux. Rui était une exception dans la mesure où ses deux *moi* se confondaient. C'était le fou sublime, l'idiot céleste, l'ange plein d'abnégation, qui se sentait d'autant plus amoureux, que l'être aimé se rabaissait.

Il rapporta l'affaire à sa mère, ainsi que les craintes de Leonor, et les paroles du cousin Correia.

Dona Teresa dit :

– Il serait préférable que Leonor fût riche, mais, si elle devenait pauvre, elle ne trouvera pas à notre table de quoi regretter la table abondante de son père.

Elle ajoutait :

– Même si le cousin Correia perdait ses domaines, mon fils, l'argent dont il a hérité, et qui lui a rapporté, lui suffirait pour être riche. J'ai entendu dire par ton père qu'il y a une pièce dans la maison-forte de Roboredo bouclée par des barres de fer et pleine de coffres remplis de pièces d'or. Laisse-le pleurer : il est capable de pleurer parce que le monde entier ne lui appartient pas.

– S'il était aussi ambitieux, fit observer Rui, il ne donnerait pas sa fille à un mari qui aurait une maison aussi modeste que celle-ci.

– Mon fils, répondit sa mère, écoute-moi et tais-toi. La plus grande partie de ce que possède Gonçalo Correia de Lacerda, sinon tout, devrait être à toi, parce que tout appartenait à ma bisaïeule Dona Maria de Figueiroa. Il s'est produit, il y a quatre-vingts ans, un grand crime, et un grand vol ; mais que Dieu pardonne aux criminels, même si je devais manger la soupe de mes parents, je n'empêcherais pas leur salut. Qui nous dit, à nous, que le vieillard sait tout et veut nous rendre nos biens ? Pour le savoir, il le sait. Il y a bien des années, d'autres parents à nous, de Lisbonne, ont voulu intenter un action, avec l'accord de mon aïeul. Je ne sais ce qu'il en est advenu. Il se peut qu'ils le poursuivent à présent, en le menaçant d'en intenter d'autres... Moi, je ne signerai aucun papier.

– Il ne faut même pas y penser, ma mère ! fit Rui Gomez de Azevedo. Plutôt vivre d'aumônes !

Leur entretien fut interrompu par des galops de chevaux au portail de Ninães.

C'était João Esteves Cogominho et ses quatre laquais.

– Cousin Azevedo, cria le morgado de Pouve.

Rui regarda sa mère.

– Il ne nous a jamais rendu visite.

– Va l'accueillir, mon fils, dit Dona Teresa. C'est un de tes parents les plus proches.

– Je sais qu'il est allé à Roboredo... répondit son fils.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Il est parent de Ninães comme de Roboredo.

João Esteves, déjà sur le palier, se disait :

– Cette brute doit être de la même espèce que l'autre à Roboredo !... C'est une broussaille à loups, où les jeunes filles fleurent le renardeau.

Des remarques pardonnables chez un garçon courtoisé par les dames de compagnie de la reine Dona Catarina.

Rui ouvrit les grandes pièces de l'étage où le morgado de Pouve entra en regardant un côté puis l'autre de la salle où le seigneur de Ninães recevait ses visiteurs.

– On croirait des gueux dans leurs cabanes ! se disait le neveu du chancelier, comme dégoûté de voir des tas de maïs et de haricots, des monceaux de citrouilles et d'oignons tout autour avec des tabourets en cuir de Moscovie, et des armoires à tiroirs incrustées de cuivre et d'argent.

Rui ne demanda pas qu'on lui excusât le désordre de son salon, approcha de lui le tabouret le plus haut et s'apprêta à recevoir son visiteur avec une gravité et une attitude si cérémonieuse, que le gars de Pouve faillit éclater de rire, en comparant cette politesse pointilleuse avec le cadre, les monceaux d'oignons à côté de cette noble gaucherie.

– Ma visite te surprend-elle, cousin Rui ? dit Cogominho.

– J'en suis très flatté. Il y'a plus d'un an que je t'ai vu.

– J'ai passé quelque temps du côté de Barcelos. On y mène joyeuse vie. Les cousines Pinheiros et Grão-Magriço, c'est la fleur du Minho. Elles dansent, organisent des saynètes, des goûters, des chasses, des parties de pêche, des carrousels, c'est une exquise façon de passer son temps ! Et toi, que fais-tu, Rui ? Personne ne t'arrache à ce trou ?

– Je vis avec ma mère et je prends soin de mes labours.

– Ah ! Tu es laboureur ! ? Dans quoi t'es-tu fourré !

– Je n'ai jamais été autre chose...

– Sors donc de ton terrier ; montre-toi ; tu as de l'allure ; et comporte-toi comme un homme de ton étoffe. Ta jeunesse s'envole à regarder tes bœufs brouter dans tes prairies !... As-tu de bons chevaux ?

– J'ai un vieux cheval qui me porte...

– Rends-toi un grand service !... répondit João Esteves, en souriant. Ce serait fâcheux qu'il voulût qu'on le porte !... Moi, j'en ai six... Ils se trouvent dans mes écuries, ils sont à toi, quand tu le voudras.

– Merci bien. Je ne suis pas assez bon écuyer pour me hasarder à mesurer mon adresse avec la bravoure de tes chevaux.

– Qu'as-tu donc appris, Rui ? Tu fais des armes ?

– Non.

– Non ?! Quel fils de guerrier, quel brave guerrier de Mazagan³ ! Cela ne te

³ À présent El Jadida, port du Maroc sur l'Atlantique, construite pas les Portugais au XVIe qui ne devait pas compter alors 144.440 habitants, à vingt quatre lieues de Casablanca, construite plus tard sur le site d'Anfa.. (NdT)

fait rien de voir l'épée, la lance et le bouclier de ton père ?

– Cela m'inspire de la pitié pour lui, il a perdu son temps et son sang ! Ma mère a fait faire des faucilles avec les épées de mon père, et elle a bien fait.

– Quel blasphème ! fit João Esteves Cogominho. As-tu entendu dire que le roi prépare de grandes batailles en Afrique ?

– Non. L'on ne reçoit pas ici de nouvelles de la cour. Ce dont on m'a parlé, ça remonte à quatre ans, c'a été la perte des navires qui se sont lancés dans une bataille contre une tempête sur le Tage.

– J'étais engagé dans cette entreprise.

– Quelle entreprise ?

– Je ne sais pas. C'était un ordre du roi.

– Je sais qu'il l'a donné. Une lettre du roi m'est parvenue ici⁴.

– Et tu n'as pas bougé.

– Non. Ma patrie, c'est ma mère. Elle ne veut pas me voir soldat.

– Même si l'on te convoque pour la seconde expédition en Afrique ?

– As-tu été de la première, l'année dernière ? demanda ironiquement Rui de Azevedo.

– Je n'en ai pas été parce que j'étais malade, j'irai à la seconde ; et ceux qui n'iront pas, sont de mauvais vassaux.

– Plutôt cela qu'un mauvais fils ! dit Rui, las des airs et des gestes de son cousin, avec ce ton de censure pour son génie pacifique.

– Bon ! rétorqua le seigneur de Pouve, embarrassé par le laconisme et la gravité de Rui. Tu fais des études ? Tu aimais lire ?

– J'ai fait des études jusqu'à quinze ans.

– À Coimbra ?

– Non, au monastère de Landim avec mon oncle dom Jorge de Azevedo.

– Mais tu ne veux pas être prêtre...

– Non. Voici ce que je veux être : laboureur.

– Je t'ai posé là une question de goujat !... J'ai entendu dire que tu te maries avec ta cousine Leonor de Roboredo. C'est vrai ?

Rui Gomes resta muet comme si la soudaineté de cette question l'avait étourdi. Il passa subitement du trouble à l'amertume. La question lui avait semblé brutale. Son front se plissa et ses lèvres devinrent sèches.

– Cette question t'a-t-elle fâché ?! fit João Esteves.

– Qu'est-ce que cela peut me faire ? répondit aussitôt le seigneur de Ninães, en s'efforçant de donner à son visage un air jovial..

– Je croyais t'avoir froissé... on le sait, on en parle, je t'ai dit ce qui se dit. Si c'est vrai, je t'adresse mes félicitations ; si ça ne l'est pas, ce mensonge ne

⁴ Voir à la page 233 de l'História Sebastica, la lettre écrite par Dom Sebastião aux morgados, demandant leur concours pour repousser une imaginaire invasion de quinze mille français par la mer. Dom Sebastião a rêvé qu'il régnait, du début à la fin. Les forces françaises, imaginées et craintes par ce malheureux visionnaires, se sont déchaînées lors de la mort de trente mille huguenots dans ce qu'on appelle "les mâlines de la Saint-Barthélémy". Voir dans cette histoire en quels termes Dom Sebastião a écrit au roi de France en louant et portant aux nues le massacre saint de ces huguenots.

ternit pas ton nom. Je me suis rendu à Reboredo, il y a peu. Je l'ai trouvée jolie. Dommage qu'elle ait à ce point les façons d'une montagnarde.

– Elle est bien ! répondit Rui.

– Elle n'est pas mal pour une villageoise ; mais, si elle va à la cour, on se gaussera d'elle. Son père devrait faire ce que font ses semblables ; la faire polir, dégrossir... Tu ne trouves pas, cousin Azevedo ?

– Je ne me mêle pas des devoirs du père de Dona Leonor, ma cousine.

– Tu montes sur tes grands chevaux, mon vieux ! s'exclama le morgado de Pouve, dépité par les manières inciviles de son cousin.

– Je suis comme ça... ce sont là des usages de montagnard... dit placidement Rui Gomes.

– Reprends-toi, alors ; quitte cette sombre capuche de chevalier obscur ! On te parle comme un homme, et tu donnes à croire que tu t'adresses, dans les dortoirs de Landim, aux chanoines de Saint Augustin !

– Que veux-tu donc de moi ? répondit Rui, en se forçant à sourire.

– Parler. Faire ta connaissance. Te faire quitter ce rustique métier de fermier... venons-en au fait... C'est vrai ce qu'on m'a dit ?... Tu courtises Leonor ?

– Voilà une question... dit Rui, dissimulant à grand peine l'impatience qui lui échauffait le sang.

– Qu'est-ce qu'elle a ma question ?

– Que seule ma mère a le droit de me poser.

– Ma foi ! s'exclama João Esteves, je n'ai jamais eu sous les yeux damoiseau ou donzelle si chatouilleux que ce Rui !... C'est bon ! Je ne prononcerai plus un seul mot qui te fâche. Mais si je dis quelque chose sur le cousin Gonçalo de Lacerda, en éprouveras-tu le moindre déplaisir ?

– Je suis sûr que tu ne diras aucun mal d'un si proche parent...

– Non. Ce que je dis c'est qu'il risque fort de se retrouver sans un sou. Il a pratiquement perdu une affaire très importante pour lui, et ne tardera pas devoir faire face à d'autres qui lui feront tout perdre.

– Dommage, si c'est contraire à l'équité, dit Rui, sans s'émouvoir.

– Contraire à l'équité, non. Mon oncle, le grand chancelier, le soutient, mais cela ne suffit pas. L'affaire des cousins Correia de Sá est claire et sans appel. Il sera pauvre.

– Si c'est le cas, répondit le seigneur de Ninães, il ne manque pas de parents aisés qui le recueilleront, et seront fiers d'un hôte si illustre. Je n'ai guère de quoi ; et que Dieu ne m'inflige pas pire peine que mettre ce que j'ai à sa disposition.

– Surtout si la cousine Leonor dispose de la moitié de ton majorat...

– Même sans ça.

– Quel grand cœur !... Je vois que peu te chaut d'être riche, cousin Rui !...

– Vraiment pas. Mes trésors, tu les vois. Des tas d'oignons, quelques boisseaux de maïs...

– On dirait un Romain !... fit le neveu du chancelier avec un rire malicieux.

– Juste un Portugais, c'est déjà bien de l'être comme l'étaient nos aïeux, qui

se regardèrent dans ces mêmes trésors, et perdirent la paix de cette rude abondance quand ils y ont renoncé pour la gloire de l'Inde. Regarde ces murs épais et nus. Sais-tu les hommes qui ont vécu là ? Les fils et les petits-enfants de ceux qui lâchaient l'épée pour empoigner leur charrue. Ils gagnaient le pain de leurs labours ; et nos pères gagnaient des villes à des milliers de lieues, les rasaient en y mettant le feu, et les rebâtissaient sur des ossements portugais ; ils les y conserveront jusqu'à ce qu'un revers de fortune les renverse...

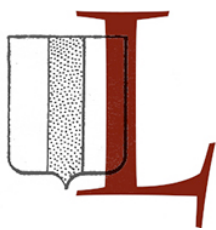
– Litanies de Jérémie ! lança João Esteves, tu tournes au prophète !... Regarde comme ton oncle, le prieur de Landim, t'a tourné la tête !... Tu veux que je te rende un service ? Je m'en vais dissiper la tristesse que tu m'as collée.

– Eh bien vas-y, et fais-toi plaisir, cousin.

– Au revoir.

IV

TRIOMPHE DU GREDIN



L'ON PEUT DÉDUIRE, de l'ennuyeux dialogue du chapitre précédent, que João Esteves, suivant les suggestions de son oncle, faisait le tour des obstacles à ce mariage. Si le Morgado de Pouve est venu, comme on doit le voir, à Ninães mesurer la corpulence et la fierté du rival auquel il aurait affaire, l'examen le laissa insatisfait. Rui Gomes de Azevedo lui parut endurci par sa rude sauvagerie, avare de paroles, et capable d'actions hardies. Il l'avait imaginé gauche, d'une épaisseur de montagnard ; le laboureur lui, avait paru, au contraire, solide, plein de vivacité dans l'expression, comme s'il s'était frotté aux érudits qui se pressaient dans les salons du grand chancelier.

Mécontent, mais pas découragé, João Esteves en parla au docteur, en faisant valoir la condition de Rui Gomes afin que le chancelier ne s'en tînt pas à la volonté de Gonçalo Correia. Se confiant à son oncle, le garçon de Pouve avoua son infériorité dans cette lutte, si l'on en venait aux extrémités. Il ne fallait pas se faire des illusions, bien qu'il disposât des meilleures armes, et se servît de toutes. L'on peut d'autant plus admirer son aveu ingénu, que les raisons étaient fortes qui le poussaient à conquérir la promesse et les grasses seigneuries de Roboredo : d'abord l'amour ; il se disait qu'il n'en pouvait espérer de plus belle ; en outre, sa maison ne tarderait pas à tomber entre les mains de ses créanciers, les siennes étant souillées par le vice, le luxe et les prodigalités. Eh bien, il parvint, malgré tout, dans un quart d'heure de lucidité, à revenir sur lui-même, et à redouter le fils pacifique de la dame qui avait fait faire des faucilles avec les épées du mari et de ses ancêtres.

Entre-temps, le jurisconsulte qui défendait Gonçalo Correia, exposant dans les moindres détails l'affaire jugée en appel, qui menaçait fort le naufrage après l'arrêt du palais, disait à l'appelant baigné de larmes telles que pourrait en verser un homme du commun :

– Faites appel, Monsieur Gonçalo Correia de Lacerda, à votre cousin le chancelier. S'il ne vous soutient pas, nous avons perdu.

– Mais n'est-ce pas lui qui me patronne ? Ne vous l'ai-je pas dit, docteur ?

– Si, vous me l'avez dit ; mais vous ne m'avez pas convaincu du zèle, de la volonté de fer, et de la résolution du docteur Pedro Esteves.

– J'ai ici des lettres de lui, dit Gonçalo Correia, les tirant de son portefeuille.

– Les lettres, ce sont des papiers. Nous voulons des actes ; les paroles prononcées ou écrites ne réforment pas les lois. Ce que nous voulons, c'est que le grand chancelier du royaume s'assoie à la table des conseiller des cours supérieures et dise : "Ho ! C'est ainsi que cela va se faire. Les ordonnances disent que ce cas est noir ? Nous, les ministres et les législateurs, et les interprètes des Pandectes et des Décrétales, nous disons que ce cas est blanc, bien qu'il semble à la justice de Barcelos et à la Relao de Porto qu'il soit noir." Le chancelier est-il capable de le faire ? Oui, mais... franchise et loyauté !... il ne le fait pas. Et, s'il ne le fait pas, c'en est fait. L'abîme appelle l'abîme, toutes les causes sont perdues. Voilà la vérité.

– C'en est donc... bredouilla Gonçalo Correia, sous le coup de l'émotion, noyé dans ses larmes, c'en est donc... fait de ma maison !

Le juriste haussa les épaules, avec un regard compatissant, en montrant le bout de sa langue pour souligner sa consternation.

– Il serait bon, reprit le vieillard, que j'aille me jeter aux pieds de mon cousin le chancelier.

– Non, monsieur ! s'exclama le docteur, d'un ton orgueilleux. Les humiliations, je ne les conseille pas à mes clients, surtout s'ils s'appellent Correia et Lacerda !... Non, monsieur !... Attendez. Laissez-moi réfléchir... un rayon de lumière vient de m'échauffer l'esprit, juste maintenant !...

Il fit quelques tours dans la maison du docteur. Gonçalo Correia, fixant sur lui ses yeux embués, semblait chercher dans sa tête le rayon de lumière qui l'avait pénétré. Le lettré s'arrêta brusquement, comme si l'idée émergeait sous la chaleur féconde de son hôte baigné de lumière, et dit :

– Monsieur, vous avez une fille.

– Oui.

– Unique et célibataire.

– Oui.

– Et le chancelier a un neveu.

– Oui.

– Voilà la parole qui peut vous sauver : mariez-les. Transférez au neveu du chancelier ce que rapportera votre victoire dans ces affaires : celle-ci sera gagnée ainsi que les autres.

– Mais... balbutia le vieillard, ma fille... je l'ai promise...

-

Le jurisconsulte l'interrompit brutalement :

— Elle est célibataire. Pas de moyen terme ! C'est une grande maison et l'honneur de ses propriétaires que l'on sauve. Vous êtes père, vous disposez de toute votre raison : ne vous immolez pas aux amours puériles de votre fille...

— J'ai moi-même donné ma parole...

— Retirez-la, réformez-la, que des causes respectables l'absolvent ! Monsieur Gonçalo Correia de Lacerda, de tels conseils ne sont pas dans le domaine d'un jurisconsulte, mais je me suis hasardé à vous les donner, parce que je ne suis pas un simple avocat, je suis aussi un ami qui prend vos intérêts à cœur. Rendez-vous, la tête haute, chez le chancelier ; ne lui parlez pas des procès ; gardez-vous en bien ; présentez-vous en souriant devant lui et dites-lui : "Il serait bon que votre neveu épousât ma fille."

— Les pauvres enfants ! murmura Gonçalo Correia, pensant à Léonor autant qu'à Rui. Quel malheur pour ma fille...

— Quel malheur ? répliqua le juriste. pourquoi ? Le neveu du chancelier s'est fait à la cour une réputation de gentilhomme, de courtisan, et de fidalgo bien placé pour figurer parmi les plus grands au Portugal ! N'est-il pas du même sang que les anciens barons et les anciens gentilshommes de Farelães ? N'ai-je point vu, en consultant votre arbre généalogique, que la branche de Pouve faisait partie de la maison de Farelães, et que les aïeux que vous avez, Gonçalo Correia, en commun avec le chancelier, étaient cousins germains ?

— C'est vrai.

— Bien sûr que c'est vrai... Y a-t-il là une raison de plaindre votre fille ?

— Oui... un panier percé !... un débauché !...

— Les saintes paroles du sacrement viendront mettront fin à tout cela, Monsieur Gonçalo Correia, C'est comme de l'eau froide dans un bouillon les changements qui se produisent chez les hommes empestés par leur liberté, dès qu'ils se marient.

Le vieillard se leva, en s'appuyant au pommeau en os de sa canne et dit.

— Soit !

— C'est notre salut, fidalgo ! s'exclama le docteur avec enthousiasme. C'est la certitude de vivre honorablement la fin de votre existence ! Voilà de quoi écraser les ennemis qui veulent vous ébranler ! C'est avoir au Portugal le plus influent des amis, la tour de garde la plus avisée pour protéger vos avoirs... Qui ? Le grand chancelier du royaume !... Embrassez-moi, et reconnaissez-en la valeur, elle n'a pas de prix ! Il vaut la possession tranquille de votre maison et la possibilité de la transmettre à vos petits enfants, sans aucune tache qui la déshonore, sans l'opprobre pour laquelle on voulait vous l'arracher.

L'avis du jurisconsulte arriva chez le chancelier avant Gonçalo Correia, qui avait pris du retard et ruminait ses pensées. Il avait suffi à Pedro Esteves de deux mots de son domestique pour être assuré d'une victoire remportée grâce à son astuce, il se rengorgeait de son adroite machine. Amour-propre de vilain : il n'y avait aucune subtilité dans cette infamie. Cela revenait à prendre au piège un vieillard timoré, et ignorant, accroché à ses biens, défendant l'honorable nom de quelques poignées de cendres.

Prévenu que son cousin Correia demandait à le voir, le chancelier sortit le recevoir à la rampe du premier escalier.

– Encore une fois à Lisbonne ?! dit le docteur. Ne pouviez-vous me le faire savoir par courrier, que je vous envoie ma litière à Sacavém ?

– Je n'ai pas voulu éprouver la patience que vous montrez à endurer ma présence. J'ai voyagé lentement sur mes vieux mulets, un peu plus d'attaque que leur maître.

Gonçalo prenait sur lui pour dissimuler les intentions louches qu'il avait en entrant.

– Votre bagage ? demanda le chancelier.

– Je suis venu sans ; je n'ai pris qu'un petit trousseau... Il se trouve à l'auberge.

– Laquelle ?

– Une dans les environs, vers Santo Antão. Laissez-le dedans, je ne reste que quelques heures à Lisbonne.

– Vous êtes venu pour votre affaire ? reprit Pedro Esteves. Bien sûr que oui !

– Non, Monsieur mon cousin. L'affaire se trouve entre les mains de juges intègres et entre vos mains omnipotentes. J'en mesure leur valeur. Elles ne vont pas me laisser subitement en plan. C'en est fait de tout ce que mes pères m'ont laissé ; c'en est fait quand il le fallait ; c'est que, cousin, j'ai assez d'or pour racheter mes fermes et construire en or les patrons des Honneurs⁵ de quelques-unes.

Quelle fausseté d'âme ! Quelle arrogance ! Ce matois de chancelier riait en son for, et cachait son nez en trompette avec son mouchoir pour qu'on ne pût voir son rire.

– Ça me fait plaisir de vous voir ce cœur de bronze, cousin, dit le Cogominho. C'est le fait des hommes de qualité, et bien trempés ! L'honneur se hisse au-dessus la mer déchaînée où se noient les biens de la fortune. L'or maudit représente une charge, il est le premier à s'abîmer, en vertu de son poids. L'homme de bien, moins il est encombré du *blond métal*, comme le dit ce pauvre Luís de Camões, qui traîne du côté de Valverde sa faim du blond métal... l'homme de bien, disais-je, moins il est encombré d'or, plus il a les ailes libres pour s'envoler vers le chemin du bonheur, dont les portes sont plus étroites pour le riche que le chas d'une aiguille pour un chameau, comme dit notre divin maître. Même si vous vous retrouvez pauvre...

– Je ne serai pas pauvre... protesta Gonçalo Correia, je vous ai déjà dit que j'ai en espèces plus que la valeur de mes terres et de mes droits.

– Ce doit être beaucoup !... Eh bien, je vous félicite, primo Correia, cette nouvelle me transporte ! Mon cœur en bondit d'allégresse ! Salvador Correia de Sá ne jubilera pas de vous voir vous ronger !... Quelles sont donc les autres

⁵ Ces patrons, ou colonnes de pierre, signifiant la présence d'un gîte, se retrouvent encore dans beaucoup de fermes. Spécialement dans celle de la ferme de Pereira de Ezmeriz, appartenant à M. António Pereira de Coutinho, où j'ai lu : Qui posera la main sur cette colonne ne pourra être arrêté. L'actuelle maison de cette ferme, près de l'Ave, a été édifiée, si l'on en croit le généalogies, sur les ruines du palais des Pereiras, ascendants de Dom Nun'Álvares.

raisons qui vous amènent à la cour ?

– De réjouissantes raisons, cousin...

– Oh ! Ma patrie ne se tient plus de joie !... Dites-moi tout, mon cousin, mon ami, sans tarder ! Ne retardez pas mon plaisir de...

– Voici... Nous partagerons ce plaisir... J'ai vu et j'ai sondé mon cousin João Cogominho. Il m'a plu. J'ai changé d'idée... Bref, je veux lui donner ma fille.

Le chancelier bondit de son siège les bras ouverts, et s'avança vers le vieillard en criant :

– Approchez donc votre poitrine, cousin ! Si vous m'aviez apporté la nouvelle... que sais-je... de la résurrection du père de mon neveu, vous ne m'auriez pas réjoui autant ! Et voulez-vous la preuve la plus nette de mon détachement et de mon abnégation dans cette union ? Je vais vous la rendre claire comme ce jour qui nous éclaire ! On ne peut plus claire ! Je vous donne mon cousin et mon héritier au moment où les avoirs de la cousine Leonor risquent d'être tout à fait perdus. Que vous dire de plus ?! Je regrette que vous ayez de quoi, même après la perte de vos procès. Voyez l'étendue de mon abnégation ! J'aurais voulu, cousin Correia, que vous entriez avec votre fille à la maison de Pouve, et que mon neveu vous dise : "Mon père, vous avez ici deux enfants dans votre demeure ! Mon père ! Considérez comme vôtre ce qui n'est pas à nous, tant que Dieu ne vous rappellera aux éternelles richesses de notre céleste patrie !"

Gonçalo en avait la larme à l'œil. Ces larmes lui firent du bien, elles ouvrirent les vannes à son éloquence de carotteur. Le mariage lui semblait à présent bon et avantageux, à tous les points de vue, mis à part les qualités du gendre.

Le vieillard changea d'expression, en murmurant :

– En prendra-t-il le chemin ? Mettrons nous de l'ordre dans cette tête ?

– Si nous en mettrons !... répondit le chancelier. La mise au point commencera quand je lui dirai : "Mon garçon, tu vas être le gendre de Gonçalo Correia de Lacerda. Rends-toi compte de la responsabilité que tu prends. Une fille de cet honorable gentilhomme est un dépôt sacré..." Voulez-vous savoir, cousin ? Je vais me rendre à Pouve. Il y a dix ans que je n'y suis pas allé pour ne pas revoir l'image de mon frère. Je vais m'y rendre à présent ; je vais assister aux noces de ma cousine et déjà si chère nièce Leonor. Je vais lire à mon neveu le livret de ses devoirs et lui dire : "À la première larme que versera ta femme, au premier chagrin dont ton beau-père se plaindra, je serai là, tout près de toi !" Que voulez-vous de plus ?

– Rien, sinon... que vous pensiez à leur maison, que vous vous essayiez de leur assurer les biens que l'on veut injustement extorquer !

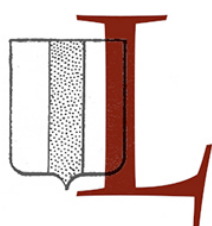
– Cousin Gonçalvo ! s'exclama le chancelier, frappant le sol de son pied. Cousin Gonçalvo ! Je mettrai l'enfer sens dessus dessous !... Ce que je ne ferai pas, le roi ne le fera pas !... Mais si nous échouons, ne vous laissez pas terrasser...

– Non... je suis tranquille... mais l'honneur de mes petits-enfants... ce procès dégradant qui va souiller les cendres de ma bisaïeule !...

- Rassurez-vous !... À quel moment célébrera-t-on le mariage ? Ma cousine le sait-elle ?
- Elle l'ignore... Elle va le savoir...
- Mais si elle, subjuguée par ce Rui de Azevedo, éprouve de la répugnance...
- C'est ma fille !...
- Une belle parole ! C'est votre fille !... Et lui, le cousin de Ninães ?... Va-t-il en perdre la raison ?...
- Rui Gomes est un excellent cœur. Il souffrira silencieusement et se fera une raison...
- Qui sait ? J'ai des renseignements sur lui. Je sais qu'il est renfrogné, sauvage, et un original dans ses façons et son langage...
- Mais bon et docile. Il suffit que sa mère lui dise ce que vais lui conseiller...
- C'est parfait ! Oui... je retiens ces raisons, car je ne veux pas que João Esteves ait affaire à lui. Vous savez bien ce que sont et comment se terminent les haines familiales, surtout dans ces brousses du Minho, il n'y a pas de roi qui tienne, ni de justice qui s'en mêle...
- Soyez tranquille, cousin, je reste convaincu de la prudence de Rui Gomes de Azevedo.
- Dans ce cas, reprit le chancelier, je suis à Pouve en août prochain, et je ramène d'ici les dispenses nécessaires et les autorisations royales et ecclésiastiques pour que les fiancés reçoivent leur bénédiction à la chapelle de Pouve. Quel jour ! Quel jour de joie pour moi ! Quels débordement d'allégresse je vous dois, mon très cher cousin, mon ami et mon maître !

V

COMMENT PLEURENT LES MÈRES



LE DERNIER JOUR du mois de juillet 1576, Dona Teresa Figueiroa fit venir Rui dans sa chambre.

Le jeune homme s'arrêta sur le seuil de la porte, en la voyant agenouillée devant son crucifix en ivoire, les mains jointes, les yeux fixés sur le Christ.

Il attendit.

Sa mère se leva, jeta un dernier regard baigné de larmes sur l'image du Seigneur, et murmura :

– Donnez-moi la force !...

En se retournant, elle vit Rui.

– Tu étais là, mon fils ?

– Je viens d'arriver, ma mère.

– Viens ici. Assieds-toi près de moi... Je dois te parler...

Dona Teresa ne trouvait pas de meilleure façon de commencer. Rui Gomes regardait sa mère, plein de compassion. Il voyait son cœur déchiré. Il serra ses mains dans les siennes et dit :

– Je sais de quoi tu vas me parler...

– Tu le sais ?!

– Le cousin Gonçalo vous a parlé hier. Il veut marier sa fille à ce monsieur de Pouve...

– Quelle sérénité que la tienne, mon fils ! s'exclama sa mère avec une véhémence allégresse. Dieu m'a accordé ce miracle !...

– Lequel ?

– Ta patience... Tu ne pleures pas...

– Un homme ne pleure pas... Je dois la défendre, la pauvre Leonor, éviter qu'elle ne pleure. Cela irait mal pour nous, si nous cédions tous les deux au découragement.

– Et elle ne veut pas du garçon de Pouve ? demanda sa mère, étonnée.

– Non, Madame.

– Son père m'a dit autre chose...

– Que vous a-t-il dit ? demanda Rui, inquiet.

– Qu'elle comprenait la terrible nécessité de gagner ces procès.

Le jeune homme resta un instant silencieux, réfléchit, et dit avec assurance :

– Gonçalo Correia vous a trompée, ma mère ! Leonor ne me mentait pas !... Ce qu'elle m'a dit, c'est que son père, en revenant de la cour, s'était répandu en louanges sur le neveu du Chancelier, en vantant ses qualités, et lui avait exposé par la même occasion le risque de voir englouti tout ce qu'ils possédaient, si elle ne voulait pas du morgado de Pouve pour mari. Leonor a pleuré et Gonçalo Correia a sommé sa fille de lui obéir sans aucune récrimination. C'est ce que je sais. Que savez-vous, ma mère ?

– Ce que m'a dit le cousin Correia ; que Leonor n'a pas contredit son père, sachant bien qu'en se laissant fléchir, elle sauverait sa maison, le vieillard, et l'honneur de ses ancêtres. *L'honneur de ses ancêtres* !... répéta cette dame, en levant les yeux vers la croix.

– S'il en est ainsi, que veut Gonçalo Correia ?

– Que tu ne t'empportes pas...

– Si c'est vraiment le cas...fit-il en souriant amèrement, si Leonor a donné si volontiers son accord, je ne dois pas, en vérité, m'éprendre, ni ignorer les conseils. Elle serait assez vile pour deux !...

– C'est heureux que tu le prennes ainsi, mon fils...

– Mais ce n'est pas ça, ma mère ! Gonçalo Correia a calomnié Leonor ! insista Rui Gomes, sur un ton véhément. Je l'ai vue pleurer...

– Tu l'as vue ?

– Et je l'ai entendue qui me demandait de ne pas l'abandonner...

– Eh bien... admit Dona Teresa, mon cousin m'a trompée !... Et que comptes-tu faire ? T'en prendre à João Esteves ?

– Non Madame. J'attends qu'il me cherche querelle.

– Cela revient au même... s'exclama-t-elle, pleine d'angoisse...! Ça va mal se terminer...

– Je ne m'y attends pas, ma mère ; mais, si cela arrive, permettez-moi d'être un homme. Mon père s'appelait Vasco de Azevedo et mon aïeul paternel Heitor de Lacerda Figueiroa.

– Écoute-moi, mon fils ! dit Dona Teresa. Aidez-moi, mon Seigneur Rédempteur ! s'exclama-t-elle, joignant les mains, en fixant les yeux sur le Christ. Mon fils, tu es ma vie ! Soutiens ta mère et laisse Leonor ! Garde-moi ta jeunesse, la paix de ton âme, le bon cœur que Dieu et moi t'avons donné ! Laisse Leonor se marier ; ne l'en empêche pas, détourne-toi d'elle et de João Esteves !... Tu m'écoutes, fils de mon âme ?

– Oui, je t'écoute comme Dieu ! répondit Rui... Mais la laisserai-je sans qu'elle me dise de la laisser ?... Oh !... Vous ne savez pas, ma mère, combien j'aime Leonor ! Ne me voyez-vous pas, depuis mes quinze ans, rien qu'à elle, nourrissant qu'un seul espoir, celui de la voir mienne ? Et je m'en vais l'abandonner, quand elle me demande d'être pour elle... moi, l'unique recours qui reste à cette pauvre jeune fille !...

– Mais si son père ne te la donne pas... objecta Dona Teresa.

– Peut-elle se défendre toute seule pour ne pas être immolée à un homme qu'elle abomine ?... C'est à moi de la défendre !...

– Tu veux l'enlever ?!

– Non, Madame.

– Et alors ?... Explique-moi tes plans.

– Je n'en ai aucun. La soutenir dignement ; la défendre jusqu'au moment où elle me dira : "Laisse-moi."

– Quels désastres nous menacent, s'exclama la mère, terriblement consternée ; elle reprit aussitôt d'une voix angoissée : Va passer quelques mois à la cour ! Je pars avec toi ! Allons voir nos parents !

– Si votre grâce me l'ordonne, partons. Mais... je vous préviens... Vous perdez votre fils !... Je sais que je meurs d'amour... et de honte à cause de ma lâcheté !

– Que le Christ me vienne en aide et la Vierge du ciel ! sanglota Dona Teresa. Tu me jures, Rui, d'être prudent ?

Se levant brusquement, elle prit sur le piédestal un livre et dit :

– Tu me le jures sur ces *Heures* sacrées ?

– Je jure d'être prudent tant que ma prudence ne pourra pas passer pour de la faiblesse.

– Et tu vas m'écouter, toujours me consulter ?

– Oui, ma mère.

– Tu l'as juré, mon fils ?

– Par la mémoire de mon père.

– Et je te bénis, moi, mon ange.

Elle l'embrassa, tendrement, en couvrant son visage de baisers.

– Ma mère, dit-il, et si Leonor me demande de lui parler, dois-je l'écouter ?

– Tu le dois ; mais si elle le fait alors que son père le lui interdit, non.

– Même si cette interdiction s'accompagne de violence ? Si on l'incarcère dans un cachot ? Si on l'enferme, si on la retient par des menaces, en la terrorisant, avant de lui amener son bourreau de mari ? C'est ce que vous voulez, cet opprobre pour votre fils ? Voulez-vous que je vive après avec cette croix de mépris et de honte ? Voulez-vous que je me vexe à la vue de ma propre ombre et que je me jette, désespéré, dans un gouffre, préférant à mon ignominie en ce monde les peines éternelles de l'enfer ?

Tremblante et pâle, Teresa accompagnait de sa respiration convulsive les paroles exaltées de Rui de Azevedo.

Il se tut.

Et il pleurait en silence, plein de compassion pour Leonor, sa mère et lui-même.

Dona Teresa lui passa les mains sur le visage et murmura :

– Va, Rui. Laisse-moi prier : Jésus Christ voit ma douleur mieux que toi ; et il peut changer ton cœur d'un signe de sa divine volonté.

Rui Gomes sortit, entra dans sa chambre, se jeta à plat ventre sur sa couchette pour pleurer, d'où il entendait les grands sanglots de sa mère dans la chambre voisine. Ses larmes, jusque là retenues, coulaient à gros flots.

Quelques heures après, le jeune homme avait pénétré dans les taillis les plus serrés. Sa mère l'avait vu partir, et c'est là qu'elle le fit chercher pour recevoir un message que lui apportait une bergère de la maison de Reboredo.

Leonor lui demandait de dire que son père la tenait dans une telle sujétion, qu'il ne la laissait même pas s'approcher des fenêtres ; elle lui demandait donc de ne pas chercher à la voir, et de ne pas se montrer aux environs de sa maison, en attendant un autre message.

Rui lui écrivit, mais les larmes rivalisaient avec les mots pour exprimer son désespoir. Il lui demandait des nouvelles de son martyr, et de faire confiance à la justice de Dieu, et à la force de la justice humaine, quand elle ne pourrait plus supporter la violence de son père.

Sans s'arrêter aux recommandations de Leonor, la nuit suivante, vers onze heures, Rui Gomes traversa les plaines de Vermoim, afin de gagner un sommet, d'où l'on apercevait les maisons du Reboredo. Au-delà du ruisseau Pele, il écouta le trépignement de chevaux qui descendaient la montagne dominant le palais de Numães. Il se dirigea vers un bois épais de chênes et vit, à la brillante clarté de la lune, passer João Esteves Cogominho et ses laquais. Il resta comme pétrifié sur sa selle jusqu'à ce qu'il n'entendît plus le raclement sur les pavés attenants à Pouve.

Puis il gravit la côte par laquelle João Esteves était descendu, s'installa en face de la maison de Leonor, s'arrêta, et vit, de là, bleuir le ciel au mont Córdova, et blanchir les cimes des montagnes. Ce fut alors comme lorsqu'on se réveille d'un songe affreux. Il reprit le chemin de Ninães, et vit de loin sa mère à la fenêtre de sa chambre, se réchauffant de la fraîcheur du matin aux premiers rayons du soleil ; elle avait passé là toute la nuit à attendre son fils.

Rui lui baisa le front et dit :

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée ?... Je vois le peu de valeur que vous accordez à mon serment. J'ai juré par la mémoire de mon père. Ne suffira-t-elle pas à me contenir, son image sacrée, et celle de ma sainte mère ?

– Mais si, Rui, mais c'est la première fois dans ta vie que tu découches... Parlerais-tu avec Leonor ?

– Je ne suis pas sorti dans cet espoir et elle n'aurait pu le faire. Le garçon de Pouve est parti de là-bas, en pleine nuit avec toute sa valetaille.

– Vous êtes-vous rencontrés ? s'exclama-t-elle, épouvantée.

– Je me suis écarté du chemin... qu'il passe tranquillement.

– Tu t'es conduit avec beaucoup de discernement, mon bon Rui ; mais n'y retourne pas... évite de le croiser, même par hasard...

– Craignez-vous, ma mère, qu'il s'en prennent à moi ? répondit le jeune homme en souriant.

– Je crains tout ce que peut craindre le cœur de ta mère, qui te laissera et qui mourra s'il t'arrive quelque malheur !

Rui Gomes caressa ses joues pâlies par la fraîcheur matinale, et réchauffa entre les siennes, les mains glaciales de sa mère.

– Tu as la fièvre, mon enfant ! dit Dona Teresa, en passant la main sur son front et ses poignets, tu es en feu ! Va te coucher... Dors, Rui, mon pauvre enfant !

– J'y vais, je vais me reposer.

La nuit suivante, Rui écouta les ronflements de sa mère, et sauta par la fenêtre de sa chambre. Un noir de son âge, amené d'Afrique par son père, tenait pour lui un cheval par la bride, plus loin, sur une terre sans revêtement, pour ne pas être entendu. Ce noir était une âme unique et sublime : il paraissait entendre et lire dans le cœur de son maître. Il avait été, dès six ans, le page du fidalgo. Il lui avait ensuite servi d'écuyer, quand il allait étudier au monastère voisin de Landim avec son oncle le Prieur. Celui-ci apprit de lui, quand il eut quinze ans, qu'il aimait sa cousine. Entre les deux, le noir Vasco, du nom de son parrain, n'était pas vraiment un ami, mais n'avait rien de la soumission et des craintes d'un esclave. Les galantes puérilités que s'échangeaient les cousins prenant à témoin le ciel et la terre, ils ne les cachaient pas à Vasco, et ne l'auraient pas dissimulées à un étranger, parce qu'il émanait d'elles la grâce des anges, que si le Seigneur l'avait, accordée à toutes les âmes, il aurait pu reconstruire un monde sans faute, sans tache, exprimant tout l'amour et les louanges de celui qui l'a fait.

À la saison des joies, Vasco avait été celui qui portait des bouquets au papillon qui volette de Reboredo, et ramenait à Ninães les fleurs dont elle préservait dès l'aube la vigueur veloutée dans des vases indiens. Parfois, parmi les fleurs de Rui, se trouvait une lettre dépliée, que le vieux Gonçalo déchiffrait moins vite que sa fille. Le Seigneur de Roboredo ne s'était guère consacré aux lettres ; et c'est sans doute à cause de son indifférence pour elles qu'il consentit à ce que sa fille apprît à lire dans un abécédaire avec le

chapelain, et à écrire un peu plus lisiblement que son maître ; talent peu ordinaire en ces temps-là, bien que l'on trouvât encore des disciples de Sigeia⁶.

Rui partit à cheval, et demanda à Vasco de le suivre.

En traversant le Pele à gué, il entendit des galops du côté de Ruivães. Ce devait être João Esteves avec ses domestiques. Il s'approcha, demandant au noir de s'éloigner avec le cheval. Il vit passer le gentilhomme de Pouve au ras du tronc d'arbre, qui le cachait. Le maître et ses laquais étaient armés de longues épées dont la garde et les miséricordes polies étincelaient au clair de lune.

Rui fit signe au noir de lui ramener son cheval et lui dit :

- Tu pourras voir ma cousine, Leonor ?... Je veux que tu la voies.
- Eh bien, je la verrai, monsieur.
- Et que tu lui remettes une lettre.
- Je la lui remettrai, Monsieur.
- Si elle est enfermée... si tu ne peux pas la voir...
- Je peux, mon maître.
- Pourquoi me dis-tu que tu peux ?! reprit Rui.
- Parce qu'hier, elle m'a vu.
- Elle t'a vu ?! Qu'est-tu allé faire là-bas ?
- J'étais à la recherche d'une chienne d'arrêt qui s'était enfuie pour rejoindre la meute du chapelain, quand il a traversé notre bocage, et s'est arrêté pour chasser dans notre garenne⁷. J'y suis allé...
- Et tu l'as vue ?... Où ?
- Elle est passée sur le grand balcon...
- Et elle t'a vu ?
- Je crois, Monsieur ; et elle a pris la fuite, quand elle m'a aperçu. J'ai pensé que le fidalga allait chercher à l'intérieur un message pour vous ; je n'ai pas bougé, je n'ai pas bougé, jusqu'à ce que monsieur Gonçalo m'ait vu ; il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit que je cherchais ma chienne. Il a demandé qu'on essaye de la trouver et qu'on me la rende.
- S'est-il montré désagréable avec toi ?
- Ça oui... Il avait l'air furieux... et moi, je suis resté un peu à la même place, pour voir si j'arrivais à entrevoir la fidalga et j'ai entendu monsieur votre cousin demander à l'intérieur si mademoiselle la morgada avait parlé au noir.

Rui Gomes déduisit du récit de l'esclave que Leonor était espionnée, et

⁶ Luisa Sigeia de Velasco est une dame de la Renaissance aussi connue pour son érudition que pour sa précocité ; elle est née à Tolède d'un père français et d'une mère espagnole. Elle est arrivée à douze ans au Portugal pour dégrossir l'infante Dona Maria, fille du roi Dom Manuel Ier. On lui doit un petit poème en latin intitulé *Sintra*. Cela ne suffisait pas pour attirer l'attention de l'un de mes professeurs de lettres, M. Claude-Henri Frèches, qui a offert aux lecteurs de la collection *Que sais-je* une littérature portugaise. Nous profitons de cette occasion pour lui adresser ce discret hommage. (NdT)

⁷ On appelle dans le Minho *texugueiro* (garenne) le champ troué de terriers de lapins, réservé aux propriétaires des bois.

craintive au point de s'enfuir comme elle avait fait pour éviter un sursaut de son père, moins de liberté et de surveillance dans son cachot. En pesant ces données, le garçon se dit, consterné :

– Infortunée Leonor ! Comment t'aider ?

Et, se tournant vers le noir, il lui dit anxieusement :

– Comment feras-tu pour la voir ? Où iras-tu lui remettre ma lettre ?

– Laissez-moi faire, Monsieur, répondit Vasco, avec un sourire finaud. Donnez-moi votre lettre, je m'en vais d'ici au Reboredo, pour chercher ma chienne ! continua-t-il, en fêtant avec des grimaces le succès de son plan. Je vais dire, chez le fermier, que vous m'avez donné l'ordre de la chercher, parce qu'elle s'échappe au point du jour pour traîner sur les hauteurs. Puis, je fais signe à la bergère, et je lui donne la lettre. Qu'on cherche ou pas la chienne, l'aube arrive, je fais semblant de m'en aller et je me cache dans les taillis en attendant une réponse.

Rui de Azevedo tira la lettre de la poche de son pourpoint, et la confia à l'esclave, en lui disant :

– Fais ce que tu pourras, Vasco !

VI

COMME LES BONNES ÂMES SONT FOLLES !



HUIT HEURES, le lendemain, l'esclave arrivait au palais de Ninães.

– Tu l'as vu ? demande son maître, anxieux.

– Non, Monsieur, mais voici la réponse. La bergère s'est débrouillée.

Vasco racontait les détails de son succès ; Rui, après avoir lu les quelques lignes de son mot, tourna le dos à l'esclave.

La lettre était affligeante. Leonor se lamentait de sa condition de prisonnière, condamnée à se marier avec son cousin de Pouve, ou à quitter sa chambre pour le couvent. Elle ne lui demandait aucun secours, elle le priait de la laisser mourir.

Quelle prière ! Comme le cœur de jeune homme si diluait en larmes de sang ! S'il avait aimé avant Leonor deux femmes, de quelle vulgaire espèce n'apparaîtrait pas la troisième !

Il alla trouver sa mère et lui lut la lettre, haletant d'angoisse, aveuglé par les larmes.

– Elle te demande de la laisser, mon fils...

– Que je la laisse mourir ! répondit Rui.

– Oui... mais... sa passion ne me semble pas forte...

– Pourquoi ?! fit Rui, d'un air impatient.

– Leonor cède bien vite aux brutales instances de son père.

– N'avez-vous pas entendu, ma mère, ce qu'elle écrit : "Il me garde prisonnière et m'emmène au couvent, si je ne veux pas du cousin de Pouve..." vous ne le voyez pas ?

– Si, Rui, mon pauvre enfant, je le vois ; mais si Leonor éprouvait un grand amour pour toi, elle accepterait le couvent, elle accepterait la mort, plutôt que d'accepter le cousin de Pouve.

Rui fixa ses yeux sur sa mère : il paraissait entendre par eux, sans comprendre ce qu'il entendait.

– Moi aussi, j'ai été menacée de claustration, quand je me suis attachée à ton père, et je ne me suis pas laissé décourager, jusqu'à vouloir me donner la mort. Plutôt le couvent, me faire capturer par les Maures, que d'être liée à l'homme qui voulait me contraindre à me montrer déloyale envers ton père.

Rui secoua la tête, comme s'il voulait se libérer d'une idée affreuse, et murmura :

– Non ... c'est impossible !...

– Quoi, mon enfant ?

– Léonor déloyale !... Ne me dites pas ça, ma mère !

– Te l'ai-je dit, par hasard, Rui ?!... Ma remarque ne regarde pas vraiment... Ce que je comprends mal, c'est la prompte obéissance de ma nièce. J'étais une bonne fille et j'ai désobéi, quand ton grand-père a voulu me marier à un oncle que je ne pouvais voir sans répugnance. De plus, mon enfant, cette lettre de Leonor dit bien, avec les mots de Gonçalo Correia... que m'a-t-il dit ? Que sa fille lui obéirait. Et elle, mon Rui chéri, ne te dit-elle pas la même chose ?... Que Notre Seigneur me protège ! Je vois bien que tu es tourmenté par mes soupçons !

– Tourmenté !... Et je défends Leonor, ma mère... Je la défends...

– Pas de moi ; Dieu sait bien que je lui fais aucune offense... Loin de moi cette idée !... Je ne sais à quel point je peux te le dire, mon fils : son procédé mérite plus de louanges que de reproches...

– Quel procédé ? Se marier avec João Esteves ?

– Oui.

– Des louanges !? cria Rui.

– Parfaitement. Si son père lui demande de sacrifier sa volonté, et si elle obéit, en comptant sur la mort, ce n'est pas seulement une bonne fille, mais peut-être une sainte...

– Une infâme ! lâcha le jeune homme. Une sainte qui me jette, corps et âme, dans les abîmes de l'Enfer !... Les démons sont moins traîtres !... Que de rudes coups portez-vous, ma mère, au cœur de votre fils ! Ne me dites pas qu'il y a des femmes de cette sorte !... Leonor ne me demande pas de la libérer, c'est vrai ; elle ne le demande pas ; c'est parce qu'elle craint que je risque ma vie face à celui de Pouve... Peut-être se souvient-elle que vous n'avez pas d'autre fils...

– Eh bien, que les bénédictions et les couronnes du Très-Haut pleuvent sur elle ! s'exclama Dona Teresa. Remercions la créature compatissante qui prend mon veuvage en pitié !... Et seras-tu, mon fils, moins miséricordieux que Leonor ? Iras-tu risquer ta vie contre le garçon de Pouve ?

– Non, ma mère ! répondit fermement Rui de Azevedo. Je n'irai pas mesurer mes forces et mes droits avec João Esteves. Y revenir, ce serait déshonorant pour moi, même s'il y gagnait la réputation de rustre et de lâche... Ce que je dois faire dans cette situation... Dites-le-moi, ma mère, conseillez-moi, éclairez ma raison !

Dona Teresa tourna les yeux vers le visage du Crucifié et dit, du fond de cœur :

– Éclairez-le, mon Dieu !... Si c'est lui qui se trompe, détrompez-le.

Dieu entendit la prière de cette mère humble, qui n'avait osé conseiller d'elle-même son fils.

À ce moment-là, comme si une soudaine lumière dissipait les ombres de son entendement, Rui de Azevedo s'écria tout à coup, et avec l'énergie que donne une résolution inspirée :

– Il y a une justice sur terre !

Il se tut un instant, avant de poursuivre :

– Ma mère ! J'ai besoin de savoir si Leonor va se marier avec le gentil-homme de Pouve parce qu'on l'y traîne, ou parce qu'elle y consent ; j'ai besoin de savoir si c'est une infortunée digne de respect, ou une infidèle pour qui la haine serait un sentiment avilissant chez un homme honorable ! J'ai besoin de le savoir, et je le saurai !... Ce poison du doute, qui me torture, il n'y a qu'un remède pour en venir à bout : trancher avec un fer dans le vif, scarifier sans douleur, arracher du cœur cette racine que je ne peux noyer et dissoudre de mes larmes peu à peu !... Ce sera fait d'un coup ! Que vienne le rayon de la désillusion ! La vie a aussi peu d'importance que la mort !...

– Mourir, fils de mon cœur ! fit Dona Teresa, en posant la main sur la poitrine de Rui, tu vas donc mourir, si elle en épouse un autre ?

Le garçon tressaillit, sourit, et répondit :

– J'ai dit que j'allais mourir ?... Pardonnez-moi, oubliez-le, ma mère !... Mourir, moi !... Ce serait me noyer dans la boue de leurs pieds... Cela n'en vaut pas la peine !... Souffrir, oui, et beaucoup ; parce que moi... je ne vous l'ai jamais dit ma mère ?... Je ne vous ai pas avoué à quel point j'aimais Leonor ?!

– Si, mon fils... N'éprouves-tu pas autant d'amour pour moi ? Ta vie, qui a toujours été la mienne, à chaque instant, depuis que tu es né et que je t'ai lavé de mes larmes d'épouse infortunée... Ta vie, Rui... Y aurait-il une raison qui me force à la perdre !? Et maintenant ! Maintenant que je commençais à être joyeuse, parce que je te vois homme, et à ce point homme d'honneur... si bon fils... qui m'aime tant et qui est aimé de tous !...

Dona Teresa haletait.

En la serrant contre sa poitrine, Rui balbutia :

– Je n'ai rien perdu de ce que j'étais... Vous m'avez là, prêt à obéir à vos ordres ... Que voulez-vous, ma mère chérie ?

– Oublie-la, mon fils... Je te le demande en pleurant et en tremblant presque de te blesser !... Oublie-la...

– Si elle est méprisante... oui ! Je peux vous le jurer sur les plaies du...

Sa mère l'interrompit :

– Ah ! Ne jure pas ! Ne jure pas ! dit-elle, l'empêchant, avec sa main, de prononcer le mot Christ. Tu ne sais ce que tu ressentiras demain au fond de ton âme !... Tu ne sais pas ce que peut faire la passion dans les âmes les plus austères !... J'ai pu détourner mon visage des larmes de mon père, j'ai pu résister à sa volonté... et je savais bien, dans mon cœur, que sa vengeance serait mon infortune d'épouse... Et j'étais de plus une femme innocente, ayant peur de tout, quand j'étais encore plus aveugle !... Et si j'avais pu ce que je pourrais à présent et plus tard ... avec ce que je te demande... à toi qui es un homme, qui es fort... et qui vas être rongé par cette humiliation...

– Et ma fierté ? dit Rui en l'interrompant.

– Ta fierté, ce sera le fer le plus profondément fiché de ton agonie !... Si tu pouvais être comme elle !... Si Dieu te donnait une âme comme celle de Leonor ...

– Quelle atroce injustice, Madame ! s'exclama le jeune homme. Ne me lacérez pas, ma mère ! Accordez-moi la tranquillité qu'il me faut pour me détromper ! Écoutez-moi... D'ici trois jours... ma mère, ou vous vous repentirez de juger si sévèrement Leonor, ou vous me traiterez d'infâme, si je prononce son nom !

– Que vas-tu faire, Rui, pendant ces trois jours ?

– Perdre mes illusions;

– De quelle façon ?

– De la plus juste et de la plus prudente. Je lui annonce ce que je compte faire...

Ils continuèrent à se parler.

VII

DÉSILLUSION



DEUX JOURS APRÈS, l'auditeur de Barcelos et ses officiers mettaient pied à terre à la porte de Gonçalo Correia de Lacerda.

Le seigneur de Roboredo, prévenu de l'arrivée d'un tel hôte, et d'un hôte détesté — détesté à cause de sentences en sa défaveur prononcées par lui — hésita à le laisser entrer.

L'auditeur, exaspéré de ces atermoiements, envoya une deuxième sommation au fidalgo, en disant à son messager :

– Dites que le Roi est là, et que le Roi n'attend pas.

Le magistrat se souvenait de Dom Pedro le Cruel, criant qu'on l'avait giflé sur la face d'un corrégidor. Sans lui infliger un affront, l'auditeur de Barcelos pouvait estimer que le Roi parlait par sa bouche.

Aiguillonné par ce second message, Gonçalo mit fin à ses aigres hésitations et parut sur le palier tandis que l'auditeur montait majestueusement, comme il convenait à la dignité de roi dont il était revêtu.

Le magistrat le salua :

– Que Dieu veille votre salut.

– Que Dieu vous garde, répondit le fidalgo.

L'auditeur entra dans la salle de réception, et les officiers de justice restèrent dans l'enclos à côté des mules.

Au bout d'un quart d'heure, le magistrat apparut, la mine sombre, descendit jusqu'à l'avant-dernière marche, gémit en se hissant sur sa mule, et grogna, comme à son oreille :

– Tu es une femelle, toi aussi... Je ne te fais pas confiance.

Quelles désillusions pouvaient motiver, dans l'esprit d'un personnage aussi posé, une comparaison aussi agressive et attentatoire aux dons angéliques des femmes ?

Nous allons le savoir.

L'auditeur quitta, non loin de là, le chemin de Barcelos et se dirigea vers le palais de Ninães, où l'attendaient deux dames de la famille de Alcoforado, parentes de Dona Teresa, lesquelles étaient venues de sa maison de Silva pour la raison que nous vous confierons tout à l'heure.

Il était anxieusement attendu de Rui de Azevedo, de sa mère et de ses deux cousines.

Dès qu'ils entendirent le piétinement des montures, ils sortirent tous sur le palier. Rui alla prendre l'étrier et offrir son épaule à l'auditeur. En descendant, celui-ci lui posa la main sur la poitrine et dit :

– Qu'il est mal placé ce cœur !...

– Que s'est-il donc... balbutia Rui.

En entendant les paroles de l'auditeur, Dona Teresa dit à ses parentes :

– J'ai deviné...

– Alors, demandèrent en même temps les dames Alcoforado. Qu'en est-il de la cousine Correia de Lacerda ?! Elle ne vient pas ?

– Et nous ne voulons pas qu'elle vienne ! répondit-il. Qu'elle aille au diable !... Montons.

Quand ils entrèrent dans le salon, suivis de Rui, dont l'apparence ne trahissait aucune émotion ni aucune surprise, le magistrat essuya ses gouttelettes de sueur et dit en soufflant :

– Écoutez ça. Après les civilités des deux côtés, sèches et brèves, j'ai donné les raisons de ma visite : j'étais informé, par une dénonciation, que, dans cette maison, une jeune fille était emprisonnée parce qu'elle devait se marier contre sa volonté, en vertu du fait de s'être éprise, sans passer outre à l'agrément de

son père, d'un autre homme. J'ai fait un discours sur le crime de la prison privée, interdit et coupable, auquel recourent toutes sortes d'opresseurs, s'appelaient-ils des pères. J'ai donc demandé que l'on m'amènât Dona Leonor pour que je l'interroge sur le contenu de la requête et de cette information. Gonçalo Correia se leva, alla à la porte sans se soustraire à mes yeux, pour me donner l'assurance qu'il n'allait pas préparer sa fille, et l'appela. Cette créature entra. Il m'a suffi de la dévisager ! Il était bien question de prisons et de violence ! Visage souriant, dodue, rose, ces yeux débordaient de santé et de gaieté.

"– Ce Monsieur, lui dit son père, est Monsieur l'Auditeur de Barcelos, qui vient te poser quelques questions.

"– C'est vrai, continuai-je, j'ai pris connaissance du fait que vous étiez, Dona Leonor, comme emprisonnée chez votre père, parce que vous éprouvez des sentiments qui ne sont pas ceux que votre père, Mademoiselle, voudrait que vous éprouviez.

"La créature resta muette en me regardant, tandis qu'en attendant sa réponse je la regardais. J'ai eu l'impression que la petite ne m'avait pas compris ou que la présence de son père l'embarrassait. Je lui ai reposé ma question, en rendant l'idée aussi claire que je pouvais. Elle me comprit et répondit qu'elle n'était pas prisonnière.

"– Mais vous mariez-vous de bon gré avec la personne que votre père vous choisit ? ai-je encore demandé.

"– Oui, dit-elle, sans lever les yeux de ses genoux.

Ce oui, si léger, si cavalier, s'il est l'expression de la vérité, m'a rendu d'autant plus amer que j'avais vu la lettre qu'elle avait écrite à Rui Gomes. Je n'ai pu retenir ma rancœur, et j'ai dit :

"– Mademoiselle, c'est bien d'être sincère avec moi, mais il aurait mieux valu que vous l'ayez été avec la personne à laquelle vous avez dit ou écrit ces paroles : *L'on me tient prisonnière et l'on va m'emmener au couvent, si je ne veux pas du cousin de Pouve*. Avez-vous écrit ces mots ?

"Elle avala de travers... mais il est plus correct, en l'occurrence, de dire qu'elle ravala sa gêne... sa honte, et s'en sortit avec cette négation :

– Il n'y a rien eu de tel.

En entendant cela, je me suis levé, et, étouffant de colère, je n'ai pu contenir ces paroles :

"– Qui se dément lui-même ne laisse aucun loisir à un autre de lui dire : 'Vous mentez'.

Gonçalo Correia a tout écouté sans piper mot ; même l'insulte délibérée que je n'ai pu réfréner. Je suis sorti ; et me voici, Monsieur Rui Gomes de Azevedo, pour vous répéter ce que je vous ai déjà dit : "Qu'il est mal placé ce cœur !..."

Rui Gomes continuait à regarder, les bras croisés, fixement le visage du magistrat, comme s'il n'avait pas achevé son discours.

Il y eut un long silence. Dona Teresa pleurait, mais étouffait un soupir anxieux. Les dames Alcoforado se regardaient, effarées et lançaient des regards compatissants au visage pétrifié de Rui. L'auditeur rompit ce mutisme, qui trahissait, au sein de ces deux âmes, un tumulte d'inexprimables angoisses. Il se leva, alla droit sur le jeune homme et, le prenant dans ses bras, il lui dit jovialement :

– Si vous n'aviez autour de vous dix anges-gardiens attentifs, des femmes comme celle-là, le démon vous en proposerait des douzaines.

Et, se tournant vers Dona Teresa, il continua :

– Vous pleurez ?! Pourquoi, Madame ?... L'affaire mérite de grandes réjouissances !... Sortez-moi tous vos atours, que viennent les sérénades et les rondes, faites sonner les cloches, partir les fusées, que vous voici, Madame, ma chère Dona Teresa, libérée de la bru qui vous aurait empoisonné les joies de votre noble fils, pour qui Dieu a créé un ange !

– Je le savais !... Je le savais !... balbutia Dona Teresa, rompant la digue de ses sanglots ; et courant vers son fils, comme transportée, elle l'embrassa avec une véhémence tendresse :

– Ô Rui, mon enfant, tu ne dis rien ?

– Qu'y a-t-il à dire ? répondit-il en souriant sur un ton doux et résigné, une merveilleuse fiction, dont seul un désespoir extrême, qui nous déchire, qui nous suffoque, peut donner des exemples.

– Rui Gomes est un homme ! s'écria l'auditeur. — Ça, c'est le sang des Azevedo et Figueiroa, poursuivit-il, lui posant la main sur la poitrine. — Pas de jérémiades, Dona Teresa ! Votre fils, Madame, a été trompé dans son amour, et a ouvert les yeux quand Dieu a voulu lui montrer que la perfide ne le méritait pas !... Je l'ai laissée punie, bien punie ! Femmes !... Il le dit bien, Jorge de Aguiar... Écoutez-moi ça, Monsieur Rui :

*Prends sur toi, mon cœur ;
Ne te tue pas, s'il te plaît ;
Souviens-toi ce que sont les femmes...*

Rui Gomes ne semblait pas avoir bien compris, à cette heure, ce qu'il en était de sa vie, de sa raison, de son sens intime. Il se trouvait dans les indécisions d'un cauchemar, avec l'angoisse de qui se réveille et pense que sa terreur est réelle, et se dit : "Si c'était un rêve !"

Il vit sa mère baignée de larmes et l'air compatissant dont ses invitées le considéraient. Ce regard peiné de ses parentes, et le ton déclamatoire de l'auditeur lui inspirèrent une sorte de honte pour son opprobre, la honte légitime de l'amour-propre foulé aux pieds. Il sentit que la présence d'étrangers était comme une corde à son cou. Son cœur, plein de larmes, se gonflait entre les murs de sa poitrine. Par moments ses yeux se couvraient de nuages et, à l'intérieur de son crâne, c'était comme un tonnerre aux fracas métalliques, les sourdes sonorités de chocs souterrains. C'était l'écroulement

affreux de ses espoirs, du ciel et de la terre, du monde fantastique qu'il s'était construit en l'espace de bien des années. C'était l'effondrement de tout ce qu'avaient fait des milliers de jours et de nuits. C'était son passé dans l'abîme ; le présent en enfer ; l'avenir... une indescriptible vision, un composé atroce, que fuient les infortuné en tremblant et pleurant, demandant à Dieu de leur ouvrir une sépulture où ils pourront se cacher !

Le départ de Rui fut soudain, mais il avait l'air tranquille, et le pas mesuré, s'il avait dit quelque chose avant, on aurait cru que le jeune homme quittait sereinement un entretien familial. Le cœur de la veuve ressentait en son sein l'angoisse qu'il ressentait. Elle connaissait parfaitement l'état de cette âme. Elle se leva pour le suivre. L'auditeur la retint, en lui disant :

– Laissez-le, Madame, laissez-le partir. La compassion des autres redouble de tels désespoirs. La solitude, c'est ce qu'il lui faut, dans ces premiers jours. Puis, il est sûr qu'il aille là où il y a beaucoup de monde.

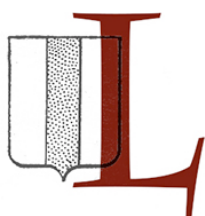
Il connaissait fort peu le cœur humain, ce magistrat. Cet homme aurait gravi le Golgotha de la saudade, mais il ne connaissait pas le supplice mordant du mépris — l'éponge de l'ignominie touchant, sans arrêt, les lèvres de celui qui souffre et dit : "Je meurs déshonoré et joué par la femme que j'ai aimé."

L'on peut souffrir ainsi dans ce monde. Ceux qui ne succombent pas à de telles angoisses, sont ceux qui vivent cuirassés dans leur effronterie et n'ont pas de partie saine dans la poitrine où le trait d'un outrage rompe une veine de sang pur. Ces gens-là, quand ils sont lancinés par l'ingratitude et l'injure, pressent le pus de leur venin, vocifèrent et guérissent.

Or Rui Gomes n'avait prononcé aucun mot contre Leonor.

VIII

LE PRIEUR DE SAINTE MARIA DE LANDIM



'AUDITEUR DE BARCELOS ne demanda pas à Dona Teresa si Rui Gomes avait une foi suffisante en Dieu pour recourir à son soutien. Ce fut la dame du Palais de Ninães qui l'évoqua, en disant entre ses sanglots :

– Mon fils a une grande dévotion pour la Vierge des Sept Douleurs...

Et, joignant les mains, elle poursuivit :

– Je vous confie mon Rui... Accompagnez-le. Ne le laissez pas se perdre, Notre-Dame des Angoisses !

En effet, le jeune homme tourmenté traversait, guidé par la main de sa piété, les bosquets qui séparaient son palais du monastère de Landim⁸.

Les *crúzios*⁹ l'accueillirent comme l'un des leurs. C'est là qu'ils l'avaient élevé et lui avaient dispensé leurs leçons. Sa cellule, voisine de celle de son oncle, le prieur dom Jorge de Azevedo, était toujours prête. Les maîtres du jeune homme docile et angélique disaient que Rui finirait par revêtir l'habit de Saint Augustin et honorer, en le portant, plus d'un descendant de dom Arnaldo de Baião, non seulement guerrier de Dieu, mais aussi fondateur du couvent de Arnoia. Ils harcelaient le Prieur pour qu'il attirât son neveu dans leur monastère et lui inspirât de l'amour pour la vie claustrale. Dom Jorge rétorquait que Dieu n'aimerait pas qu'il pousse un fils unique à se séparer de sa mère ; mis à part le fait que Saint Augustin avait tant de bons fils, qu'il n'apprécierait pas qu'en son nom, l'on cherchât querelle à une dame qui n'en avait pas d'autre. Tel était le discernement du prieur de Landim, l'oncle paternel de Rui.

Cette fois, l'entrée du seigneur de Ninães au monastère, causa, chez les chanoines, un certain effarement, au point qu'ils semblaient s'interroger les uns les autres. Rui Gomes était passé, silencieux, les yeux baissés, au ras des maîtres, de ses parents, et des anciens amis qu'il connaissait depuis leur noviciat. Ils lui parlaient ; et lui, entrouvrant les lèvres dans un sourire contraint, il indiquait qu'il se faisait violence de sorte que le rire devait être pour lui une contraction douloureuse. Il se dirigea tout droit vers l'appartement de son oncle, qui mesurait d'un regard pondéré la profondeur d'un écrit des Sabéliens. Il s'approcha de lui, sans lui souhaiter une bonne soirée, se jeta par terre, la tête entre les genoux du *crúzio*, et murmura :

– Laissez-moi pleurer !...

– Pourquoi pleures-tu ? Ma belle-sœur est morte ?! s'exclama dom Jorge.

– Non, Monsieur...

– Non !... Et tu peux pleurer de la sorte ?! Ta mère n'est pas morte et tu pleures ainsi ?... Quel est ce crime capital qui te dilacère la conscience ? As-tu commis un acte qui te déshonore irrémédiablement ?

– Non, mon oncle...

Et il haletait à s'en étouffer..

– Lève-toi, mon fils ! dit, avec autorité, le Prieur. Debout ! Voyons voir de quoi il est question... Regarde, Rui !... fit le chanoine régulier, saisi brusquement d'un soupçon bien fondé. Vois à ne pas t'affliger encore sur toi-même, et à ne pas rougir de ces larmes !...

Dom Jorge de Azevedo connaissait les sentiments et les espoirs de son neveu, depuis qu'au sein du jeune homme avait pointé, la première, la communicative allégresse de l'amour. Le noble moine accueillit favorablement une alliance aussi avantageuse par les biens de fortune qu'assorti du

⁸ L'on disait aussi Nandim, et primitivement Mardim. Voir la Chron. des chanoines roy. de Nicolau de Santa Maria, et l'Agiol. lusit. de Jorge Cardoso.

⁹ Frères de Santa Cruz. (NdT)

point de vue du rang. Il avait donc approuvé les projets bien accueillis de son neveu, l'interrogeait sur la prochaine conclusion de ce mariage, excitant sa volonté en se répandant en louanges sur la promesse, et non moins sur ce qu'il rapporterait par la même occasion à la maison ruinée de Ninães.

C'est à partir de ces circonstances que dom Jorge conçut le soupçon que son neveu se trouvait dans un tel état à cause de Leonor.

Rui Gomes confirma les soupçons de son oncle, en rapportant les événements qui s'étaient produits depuis l'entrée de João Esteves de Pouve à la maison de Reboredo. Le récit en fut donné sur un ton passionné, interrompu par de longs silences chargés de larmes, et tel qu'il devait être jusqu'à ce que le jeune homme, brisé, le souffle presque exténué, déclarât qu'il venait au monastère demander l'habit de novice.

Après avoir entendu les derniers mots de cette lamentation, dom Jorge de Azevedo lâcha un éclat de rire fracassant, qui abasourdit, les nerfs froissés de son neveu.

– L'habit de novice ! s'exclama-t-il, imprimant à son visage une brusque sévérité. Tu viens, homme faible, demander à Dieu de te donner un refuge, et de te défendre contre les mauvais procédés d'une femme ! Tu fuis vers la religion, dès qu'une vile créature te jette de la boue au visage !... Le fils de Vasco de Azevedo ! Le fils de mon frère ! Quel amour que celui-ci qui abâtardit ta noble fierté ? Qui t'a efféminé, affaibli l'entendement au point de tomber dans une telle abjection ! Comment peux-tu tenir à cette stupidité de te cacher de cette saleté de petite femme, qui tirera vanité de ta misère même et ira conter, avec un air de pitié, que tu as fui le monde parce que tu l'aimais, dans l'intention de bien publier la raison de ton désespoir !... Et tu t'enfuis, Rui ! ? Tu laisses João Esteves estimer tout ce qu'elle vaut au grand sacrifice que tu lui fais !... Tue ce cœur à coups d'estocade, s'il te réduit à un tel avilissement ! Relève-toi, mon garçon, pour une vie d'homme, et d'un homme de ton sang. Fais semblant s'il le faut ; ouvre un éclat de rire sur ce visage, bien que des larmes te brûlent à l'intérieur. Persuade-moi, moi-même, que tu as pleuré de honte pour l'avoir aimée. Convains-la, elle, que ta as juste eu une heure d'étonnement devant son infamie et que tu es sorti de cette léthargie en la méprisant au point de l'avoir oubliée quand tout le monde croyait que tu l'exécrais. As-tu assez de cœur pour m'écouter, homme ? Tu es Rui Gomes de Azevedo ou qui es-tu ? Parle !...

– Je vous écoute, mon oncle ; vos paroles sont pénétrées de l'onction de Dieu ! dit le jeune homme, avec la réelle impression d'un soulagement inespéré.

Dom Jorge poursuivit solennellement :

– Tu ne diras plus que tu as pensé te faire moine. C'est un secret entre deux personnes qui le garderont, parce que le découvrir entraîne l'opprobre pour les deux. Tu partiras aujourd'hui même. Tu iras relever l'âme qui a le plus besoin de secours ; tu demanderas juste à ta mère de regretter d'avoir dans sa parentèle deux créatures taillées et faites pour procréer avec une race qui n'est pas de notre monde. Le paillard de Pouve s'unir à la bassesse de Reboredo.

Mais il faut Rui, que pour ces deux conjoints associés dans cette infamie, une femme comme Teresa de Figueiroa n'ait pas à pleurer. C'est nécessaire, Rui ; ou je me consumerai de chagrin, comme un ancien qui ne peut plus soutenir le poids de graves offenses. Va, fils. Ne dis à personne que tu souffres ; et ne me le dis plus, cache-le même à ta raison, si à un moment, tu es accablé par des hallucinations de ton esprit. Regarde si tu te domines et prends assez sur toi pour la regarder en face, cette créature funeste et dégradée. Qu'elle se voie, sous ton regard méprisant, laide en son âme, le visage souillé, marquée au fer de la déloyauté !... Ma voix est-elle parvenue au cœur de ta raison, Rui ?

– Oui, elle y est parvenue, dit le jeune homme avec une véhémence sincère et délibérée. Je retrouve la dignité du haut de laquelle je suis tombé devant vous, mon oncle ! Personne ne m'a vu pleurer, personne ne me verra dorénavant pleurer !... Et ma mère ? Que va-t-elle penser de moi ? Où va-t-elle croire que je suis ? Outre la honte, je souffrirai le remords de l'avoir laissée à cette heure, plus terrible pour elle que pour moi !...

– Fais vite, Rui ; va voir ta mère ; efforce-toi de la consoler. Sois sûr que tu n'as pas, et que tu n'auras pas de cœur plus loyal dans cette vie... je te bénis au nom de Dieu et de ton père !

Rui sortit. Il faisait déjà sombre. À quelques pas du portail, il y avait une femme descendant de sa selle, en s'appuyant sur l'épaule de Vasco, le noir. C'était Dona Teresa.

En la reconnaissant, le jeune homme s'écria :

– Ma mère !...

– Elle me le disait bien, Notre Dame, que tu étais venu ici, mon fils !... Je venais prendre de tes nouvelles et te dire de rester là, si la compagnie de ton oncle te réconfortait.

– En ce qui me concerne, ma mère, je vais bien ! répondit Rui, d'un air joyeux. Ne voyez-vous pas la différence ? Je sens quelque chose que vos prières, seules, pouvaient me donner, ainsi que les saintes et honorables représentations de mon oncle ! ...

Trop convaincue de l'effet de ses prières, Dona Teresa ne put rien exprimer de la joie dont elle avait été saisie. Des bras de son fils, elle courut s'agenouiller sur les degrés du parvis, et pria longtemps, le visage contre les dalles.

Ils repartirent de là, comme transportés de joie, pour Ninães. On eût dit deux amants fugitifs, à l'abri déjà de toute poursuite. Dona Teresa, appuyée à l'épaule de son fils, pressait le pas comme si toute la force de sa jeunesse lui revenait dans la chaleur de son exultation. Il ne lui manquait rien pour un miracle ; elle avait en son âme son amour de mère, et la foi omnipotente de la sainte.

Celui qui ne croyait pas que ce garçon passionné s'était subitement remis, c'était dom Jorge, le moine qui n'avait pas traversé sa jeunesse sans dommage. Il se faisait fort peu d'illusions sur le temps que durerait l'effet de ses discours édifiants et pleins d'énergie pour le convaincre et l'ébranler. Ce qu'il voulait, c'était surprendre la volonté de son neveu, par une mince éclaircie entre les tempêtes, qui, suivant son jugement, toujours sûr, devaient

être nombreuses. Tandis que tombait la première fièvre-quarte, il comptait esquisser et accomplir ce qui est la condition même d'un traitement efficace. Et, quelle que soit la nature de la pathologie morale du chanoine augustinien, nous allons tout de suite en chercher les raisons.

Au point du jour, dom Jorge sortit du monastère et de rendit à Ninães.

Rui dormait encore et Dona Teresa priait.

Elle sortit pour l'accueillir, baignée de larmes. Elle lui raconta que, tandis qu'ils revenaient chez eux, Rui lui avait dit des choses si justes et si bien senties contre Leonor, qu'elle l'avait cru délivré de ses peines. Il s'était pourtant, une fois rentré chez lui, retiré dans sa chambre, et avait éteint sa lampe. Elle ajouta qu'elle était allée doucement l'écouter à sa porte et l'avait entendu pleurer. Qu'elle l'avait appelé, et qu'il lui avait demandé, avec insistance, d'aller se coucher. Incapable de s'endormir, elle s'était aperçue qu'il était sorti au cœur de la nuit pour ne revenir qu'au point du jour.

– Bien, dit le prieur. Considérez, ma sœur, que rien de ce que vous m'avez raconté ne s'est passé, mis à part la plaisir qu'éprouvait votre fils de revenir chez lui. Il faut qu'il ne s'inquiète pas de me voir, en soupçonnant que je suis déjà au fait, qu'il a déjà renoncé à son projet et à respecter les promesses qu'il m'a faites. Tant que Rui ne sort pas de sa chambre, prenez vos dispositions, ma sœur : demain, vous partez d'ici, vous et votre fils, pour Lisbonne. Je m'y rendrai aussi, j'ai à faire là-bas, et je désire fort de voir nos cousins, Dom António de Azevedo, l'amiral, et votre frère Dom João. Vous allez loger, Teresa, ma sœur, et votre fils, chez Dom António. Quand nous arriverons à Lisbonne, la nouvelle de notre voyage sera parvenue par la poste. Allez-vous prendre toutes vos dispositions ?

– Quand vous m'en donnerez l'ordre Monsieur mon frère ; je ferai tout pour le bien de mon fils.

– Alors, c'est décidé, Madame. Allez donc dire à Rui que je suis ici et qu'il me tarde de déjeuner. Demandez qu'on me traie une bonne jatte de lait et que l'on me sucre la bouillie de pain : il est bien épais ce graillon qui s'accroche à ma gorge.

Rui avait entendu la voix pleine et sonore de son oncle, le prieur. Soupçonnant que sa mère lui avait demandé de venir, il prit sur lui et se montra. La honte lui pesait d'un revirement si rapide après ses nobles protestations. Le chanoine lui parut bien jovial au premier abord, plaisantant sur la paresse d'un garçon de vingt ans qui se levait après une aurore du mois d'août, une divinité pour les poètes, un coup de fouet pour tout le monde. Après un bref échange, Dom Jorge annonça, d'un air impératif, à son cousin son départ pour Lisbonne avec sa mère et son oncle de prêtre, qui allait lui apprendre les rues de cette Babylone.

Il détourna de lui son regard, pour le tourner vers le visage de sa mère, comme s'il lui demandait de lui expliquer cette décision subite.

Dom Jorge poursuivit :

– Tu sais bien, Rui, que tu as à Lisbonne tes cousins, chez qui brille tout l'ancien lustre de la maison d'Azevedo. Nous appartenons tous à la lignée de Dom Pedro Mendes de Azevedo ; toutefois, ce sont les grands-alcades de Alenquer qui ont perpétué les gloires séculaires des Gozendo et Viega. Il serait bon que tu cultives des gens envers lesquels nous avons tant d'obligations, et que tu consacres quelques heures à des entretiens sans façon, loin des manières de la Cour.

– Si vous réserviez, mon oncle la visite de nos parents pour une meilleure occasion... fit observer Rui.

– Elle est arrivée, la meilleure occasion : c'est celle-ci, rétorqua le moine, avec autorité. C'est celle-ci, je le répète ! C'est à Lisbonne que l'on verra ce que valent tes mérites, Rui de Azevedo ! C'est là que fleurit le meilleur sang avec des sentiments de fidalgo. Là que l'on estime les nobles cœurs ; et dans chaque famille parmi les mieux en cour, tu rencontreras beaucoup de parents et de dignes épouses, et pourras montrer la douceur de ton caractère. C'est là que t'attend, en somme, une belle revanche sur la fille de Gonçalo Correia. Quand tu reviendras à Ninães, ton épouse viendra avec nous, et toi, riche de ton bonheur, tu ne baisseras pas les yeux pour voir la petite quantité de boue dont Pedro Esteves Cogominho va boucher les lézardes de sa maison, que le monde ne voie pas la misère de son intérieur. Quelle meilleure occasion attends-tu alors pour aller à Lisbonne ?

Rui Gomes, bien qu'il eût respectueusement écouté le chanoine régulier, marmonna, contrarié :

– Comme vous y allez, mon oncle...

– Comme... quoi ?... Ne mâche pas tes mots... Que dis-tu ?

– Que si j'y vais uniquement pour me marier, il n'est pas nécessaire que vous quittiez votre demeure, ma mère, et que je me rende, comme sous la contrainte, là où ma volonté ne me pousse pas à aller. Que me font à moi les vengeances et les bonheurs que je trouverais à Lisbonne ? Je n'en veux pas et je ne les cherche pas, mon oncle... Faites-moi la charité de ne pas m'obliger à m'en aller d'ici. S'il existe un remède pour quelqu'un qui souffre à ce point...

Il fut interrompu par Dom Jorge :

– Et qui est-ce qui souffre à ce point ?! C'est toi ? Homme sans amour-propre, c'est toi ?... Ton visage ne se couvre pas de honte, quand tu l'avoues avec une telle impudence ?... Faites venir, Teresa, ma sœur, votre laquais, ce nègre, là, dehors. je veux lui demander ce qu'il ferait, lui, s'il était ce qu'est ce fils de Vasco de Azevedo ! Qu'il vienne, ce noir, donner une leçon de fierté à ce fidalgo ! Qu'il vienne, cet homme modeste issu des bas-fonds, montrer ici que le meilleur ne donne pas d'honorables sentiments.

Le prieur fit une longue pause, il gesticulait sans exprimer ses idées, étouffées par la colère. Il brailla enfin, en donnant trois violents coups de poing à un buffet :

– Tais-toi ! Les fous ne se gouvernent pas ! Tu n'as pas de père qui te hisse d'un geste au niveau de ta dignité. Tu n'en as pas. Ta mère ne le peut pas,

parce que la tendresse met à mal ses forces et son autorité. Quelle conclusion en tirer ? Tu as ici le frère de Vasco de Azevedo. Tu as ici ton oncle qui te dit : "Tu pars demain pour Lisbonne !"

Dona Teresa sanglotait à fendre l'âme.

Et le moine, sublime et majestueux, dans cette attitude, pris d'une telle colère, dans cette attitude imposante, avec ces vénérables gesticulations, faisant onduler sa cape en la secouant de son bras, répéta, au bout de quelques instants, cette ferme injonction :

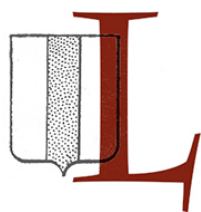
– Tu pars demain pour Lisbonne !

Rui Gomes leva ses yeux pleins de larmes vers le visage de son oncle et dit :

– Je partirai.

IX

UNE PLAIE MAL GUÉRIE



L'AMIRAL DE CES ROYAUMES, Dom António de Azevedo, reçut jovialement la veuve de son oncle Vasco, son provincial courtois et gaillard de cousin, et le respectable Dom Jorge dont le savoir et les vertus faisaient grand bruit dans un cercle où l'on ne prônait point les vertus. Secrètement averti par le chanoine régulier, Dom António chargea son frère, Dom João de Azevedo, fort jeune et fort galant, de divertir le cœur passionné de Rui Gomes.

Dom João était la fleur des fidalgos, avec tous les dons de sa condition, chatouilleux sur le point d'honneur, le bras solide. Sans vouloir le flatter, les plus vaniteux reconnaissaient sa suprématie dans l'art équestre, les amours, ses qualités de courtisan et de brave, bien qu'il n'en ait encore pas fait la preuve dans les batailles.

Dom João accepta avec joie la mission de distraire son cousin d'autant plus que le triste jeune homme du Minho avait éprouvé de la sympathie pour lui : il brûlait de l'entendre parler de ses amours et de ceux des autres, de ses aventures et de ses mésaventures, les unes dans le palais du roi, nonobstant l'austérité de Dona Catarina et de son petit-fils, les autres hors de la cour, en dépit des tonnerres de morale qui n'ont jamais à ce point retenti en chaire.

Rui Gomes entendait des choses qui l'ahurissaient, beaucoup qui l'attristaient, quelques-unes qui exaspéraient la nostalgie qu'il ressentait de sa province, et son désir de se retirer dans ses paisibles ruines de Ninães. La conversation de son cousin lui était cependant agréable et déjà si indispensable, que rares étaient les heures qu'ils passaient l'un sans l'autre.

Dom João l'écoutait répéter l'histoire de ses malheureuses amours, dénonçait, sans insister, les méchants procédés de Leonor, et abondait dans son sens, lors de ses accès de nostalgie, comme s'il ne jugeait pas nécessaire d'invoquer son sens de l'honneur pour l'engager à mépriser la perfide. Le frère

de l'amiral, quoique jeune, connaissait un peu mieux que Dom Jorge la mécanique spirituelle. Le chanoine était un jeune homme à la fin du règne de Dom Manuel ; Dom João de Azevedo fleurissait en un temps vilainement corrompu par l'évêque de Silves. Deux écoles littéralement opposées, deux époques si dissemblables, qu'un homme de l'une par rapport à un autre de la seconde, manifeste de sensibles différences dans son âme. Si quelqu'un trouve qu'il y a là un paradoxe, qu'il m'excuse ; ma défense me prendrait trop de temps, elle exigerait de longs développements, et beaucoup de connaissances.

Dom João se trompait toutefois sur son cousin. Rui de Azevedo n'appartenait ni à l'une, ni à l'autre époque. Ce qu'il avait au plus haut point, et qu'il avait reçu de Dieu, que sa mère lui avait caché, ne se trouvait pas dans la poitrine du jeune homme de Lisbonne : c'était la candeur virginale du cœur, et le parfum de l'innocence qui, à peine exposé à l'air pestilentiel des vices d'autrui, au lieu d'exhaler encore plus ses arômes, se refroidit, se glace et se dilue en larmes. Le seigneur de Ninães ne transigeait pas sur les offenses. Il appelait haine d'un cœur noble, le souvenir qu'il gardait de Leonor. Ce n'était pas ce qu'il feignait de croire ou croyait de bonne foi ; c'était l'amour, l'amour trivial, cette infirmité ordinaire qui frappe tant de cœurs plébéiens, comme illustres.

Lisbonne, et particulièrement la parentèle de Azevedos, comptait d'insignes beautés. Dom João l'amenait aux plus magnifiques assemblées. Ça le stimulait de se rendre aux plus courtoisies, dans le but de lui donner des rivaux et d'entamer sa cure dans ce domaine. Rui n'aimait pas et n'était pas aimable. Sa mélancolie, qui n'avait alors rien de charmant, ni de séduisant, gâtait la courtoisie du jeune homme. Les belles le voyaient recueilli comme avare d'une jouissance idéale, ou comme un bigot sans indulgence pour les réjouissances du monde, et passaient sans même le plaindre. Quelques-unes, impressionnées par son laconisme de montagnard, disaient que le provincial était aussi mal à l'aise à Lisbonne qu'une taupe au soleil. De sorte que Dom João de Azevedo disait que de deux choses l'une : ou Leonor était une beauté sans pareille, ou le cousin Rui était sot comme pas un.

Dona Teresa demanda à son beau-frère de voir l'inutilité d'un plus long séjour à Lisbonne, vu qu'au bout de trois mois, Rui n'allait pas mieux. Le moine lui répondait qu'il n'était pas trop tard. Dom Jorge émit quelques objections :

– Que voulez-vous, ma sœur ? Que votre fils aille assister aux fêtes en l'honneur du mariage de Dona Leonor Correia avec João Esteves ? J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Landim où l'on me raconte les préparatifs là-bas. Le chancelier se trouve déjà là avec une suite importante. L'on fait de arcs de myrtes et de fleurs de Roboredo à Pouve. Tous les fermiers et tous les métayers des deux maisons sont occupés à poser des pavés pour le passage des litières. Voulez-vous que votre fils aille assister à ces réjouissances ?

– Le Ciel m'en préserve !... Ne le lui dites pas...

– Je ne le lui dirai pas, ma sœur.

– Mais, reprit-elle, savez-vous, Votre Révérence, ce qu'il m'a dit ? Que nous allions bientôt avoir une guerre en Afrique : Dom Sebastião, notre prince, veut conquérir je ne sais quelles terres...

– C'est ce que l'on dit ; ses ennemis de l'intérieur et à l'étranger l'y engagent. Ses conseillers, les moines de la Compagnie, ont fait de lui un fanatique assoiffé de sang. Il n'y a pas moyen de le raisonner. À la première occasion, il partira là-bas...

– Et Rui, il partira lui aussi ?

– Il sera bien obligé d'y aller si le roi y va. Tous les fidalgos partiront. Comment rester et voir partir le roi ?

– Qu'il y aille, le roi, grand bien lui fasse, mais pas mon fils ! s'exclama Dona Teresa. Je ne manquerai pas de forces pour le retenir ! Si les larmes n'y suffisent pas, il me traînera derrière lui !... Mon Dieu ! Vous me gardez en vie pour voir mon fils s'en aller en Afrique ! Il ne suffisait pas que je pleure pendant les campagnes de mon mari, qui en est revenu avec la mort à la gorge et des blessures encore ouvertes ! Jésus ! Quelle épouse infortunée j'ai été, et quelle mère infortunée je suis !...

Dom Jorge la coupa :

– Déjà des jérémiades, Dieu Saint, des jérémiades ! Voilà que vous voyez la flotte appareiller, votre fils s'en aller, les Maures le manger ! Si toutes les mères étaient comme vous, quelles victoires remporterait le Portugal sur les infidèles ? Qui passerait le Cap des Tempêtes, qui inspirerait les exploits chantés par un fils de mon ami Simão Vaz de Camões ? Voyez quels exemples rapportent les soldats qui reviennent de l'Inde, de l'héroïsme des femmes de Goa et Chaul...

– Ah ! Dom Jorge... fit la veuve. Je ne sais pas, et ne veux pas savoir ce qu'ont fait ces femmes... Étaient-ce des mères ?

– Oui, et certaines, qui perdaient un enfant, en offraient un autre au service du Roi.

– Alors... rétorqua Dona Teresa, c'est qu'elles valaient mieux que moi... ce n'étaient pas seulement des mères, c'étaient des saintes... Eh bien, Dieu ne m'a pas appelée à un tel degré de vertu et de résignation... Je suis femme... je n'ai pas d'autre fils... Je ne me nourris pas de commanderies du roi... Qu'ils y aillent, ceux qui ont bénéficié de plus de faveurs que mon défunt mari, qu'ils aillent accroître les biens dont ils disposent. Je me considère heureuse avec le peu que j'ai, et mon fils... S'il veut y aller, qu'il me le dise tout de suite, que je me laisse mourir, sans manger ne serait-ce qu'un petit bout de pain, ni boire de l'eau si j'ai soif ! Je serai morte quand il s'embarquera... Et que Dieu ait pitié de mon âme, j'ai traversé bien des douleurs dans cette vie...

– Ma sœur, ma pauvre femme !... répondit Dom Jorge. Ce sont là des craintes imaginaires ! Personne n'est certain que le roi ira de nouveau en Afrique et, s'il le fait, il n'est ni sûr, ni probable que Rui parte.

– C'est que mes neveux, Dom António et Dom João m'on déjà dit qu'ils ne resteraient pas...

– Parce qu'il serait déshonorant de rester...
– Cela veut-il donc dire que mon fils se déshonore en ne partant pas ?
– Se déshonorer, non. Combien de fidalgos de valeur vont rester, sans en être souillés ? Votre fils sera l'un d'eux, et moi, puisque mes obligations m'y contraignent, je resterai aussi. Mes soixante-douze ans ne sont pas un obstacle. Si ce mauvais sort nous épargne, les hommes de mon temps partiront, ils ont appris à en découdre avec les barbares dans l'Inde de Dom Manuel, ils y ont gagné la croûte des cicatrices qui retient encore un sang valeureux et prêt à couler pour leur patrie. Il en reste fort peu, et c'est pour cela que je tremble pour le sort du roi, s'il persiste dans son funeste dessein. Il me l'a bien dit, mon ami Dom Jerónimo Osório et l'a déjà dit au roi : "Il faudrait moins de cassolettes et plus de gibernes pour une telle entreprise..." Enfin, Madame, laissez du temps au temps, mais tenez compte de ce que je vous dis : mieux vaut qu'il aille en Afrique plutôt qu'à Ninães. En Afrique, c'est peut-être une mort glorieuse qui l'attend ; à Ninães, il sera dévoré par un désespoir abject, un enfer inimaginable, un désir de vengeance, qui le rendra fou, et le jettera dans ses bras, ou criminel, en le précipitant contre la poitrine de son rival !... Mais dites-moi, Madame, à combien de batailles votre mari a-t-il participé ? À toutes celles qui ont été livrées en Afrique ainsi qu'en Orient, durant trente-cinq ans du règne de notre seigneur Dom João III. Eh bien, votre mari, le frère que j'ai pleuré, est mort chez lui, dans son lit. Rui Gomes peut aller verser son sang là où son père a laissé le sien, et revenir plein de gloire avec son roi, pénétré de l'allégresse d'un homme qui a servi la patrie de ses aïeux, à jamais oublié de cette femme qui allait le réduire à la condition d'obscur chasseur de lièvre dans les parcs du Minho !

Teresa n'était pas à même de discuter. son cœur était serré, et sa gorge bloquée par ses gémissements. Jorge la laissa là, en haussant les épaules, tout en murmurant :

– Pauvre mère ! comme tu as souffert... et comme tu souffriras !...

Ce qui se réveillait dans le cœur de Rui Gomes, c'était cet instinct guerrier dont il avait hérité, c'étaient l'amiral et son frère, dont la conduite n'avait pas d'autre but. Surtout Dom João de Azevedo, ce jeune homme enflammé qui, au bout de deux ans, avait perpétué son nom, se signalant parmi les plus illustres de sa lignée, et disait qu'il irait servir dans les guerres de potentats étrangers, si Dom Sebastião n'avancait pas ses conquêtes en Afrique ou en Inde, ou en Castille, "La Castille avant tout" s'exclamait-il en évoquant les victoires d'Aljubarrota et d'Atoleiros.

À toute heure, reprenaient ces bavardages belliqueux entre des garçons pleins de vie, impatients de courir sur des cadavres avec leurs chevaux noirs, écumants, déchirant avec leurs sabots ferrés les rangs basanés de Maures, d'Indiens, ou d'Espagnols. C'était bon de les voir, dans de fantastiques réunions, circonscrites à la salle d'armes de l'amiral, trancher l'air de leurs épées en le faisant siffler, éprouver le fil des moins aiguisées sur leurs armures respectives, répartis en deux files qui s'affrontaient. Dans ces rudes

exercices, les deux fils de Pedro de Alcaçova se distinguaient, comme l'aîné du comte de Tentugal, et les deux fils de Dom Álvaro de Castro. Ils suivaient tous, comme beaucoup d'autres qui venaient là se faire dresser, les préceptes de Dom Garcia de Menezes, l'ancien, et tous, ainsi que leur vénérable maître, au bout de quelques mois, apprirent combien l'audace juvénile reste impuissante, si l'on rejette le frein de la discipline. Ils sont morts. Les chroniqueurs ont dit que les monceaux de cadavres sur lesquels ils sont tombés, ce fut leur obélisque. Ce le fut, mais ils sont morts, et ils avaient une mère, des épouses, des enfants en bas âge, qui purent déposer un dernier baiser sur leur visage. Oh ! La gloire !

Et les larmes ? La gloire des fastes, le sens conventionnel d'un mot que les mères, les épouses et les enfants ne comprennent pas.

Avec ces fréquentations, Rui Gomes se sentit de telles affinités avec ses compagnons de son âge et de son rang, qu'il était lui-même surpris quand il se rappelait son indifférence, un an avant, pour l'héroïsme des combattants, et son dédain lorsqu'il avait entendu parler des enthousiasmes guerriers de João Esteves Cogominho.

En tout cas, malgré le plaisir qu'il prenait à manier des armes, et à s'entraîner comme un routier, il ne parvenait pas à effacer de sa mémoire l'épouse, déjà, du seigneur de Pouve. Le jour où il l'apprit de connaissances du chancelier, Rui Gomes manifesta un nouvel aspect de sa passion, sortant furieusement de ses gonds devant son meilleur ami, Dom João de Azevedo, dont les paroles consolantes contenaient des reproches à la fermeté chancelante de son cousin.

Pendant quelques jours, sa mère ne tint pas devant lui, personnellement, son amertume. Ses larmes l'ennuyaient, ses reproches accentuaient son aigreur. Il montrait son irritation à Dom Jorge, et rejetait en termes insolites la sévérité de l'ancien. L'âme et le visage avaient subi une notable transformation, de ce garçon qui, si docile et si doux peu avant, ne manifestait pas sa volonté, sans que la ruine totale de ses espérances lui donne l'audace de se rebeller.

Cette fièvre tomba, qui faisait craindre qu'il ne perdît la raison. Il retrouva son habituelle tristesse avec des poussées d'allégresse que l'on ne pouvait pas moins imputer à son état délirant. Il demandait, à brûle-pourpoint, abruptement, si le roi irait en fin de compte en Afrique. Il traitait de faibles ceux qui craignaient l'issue de la guerre, et haïssait les opposants du vaillant petit-fils du roi Dom João II, jugeant désastreuse, pour l'avenir du Portugal, l'influence des conseillers séniles comme l'évêque de Silves et Dom João Mascarenhas, que Dom Sebastião voulait soumettre à l'examen d'un collège de médecins afin de déterminer si la vieillesse offrait un terrain favorable à la lâcheté.

Teresa était au courant de ces propos. Elle pleurait devant Dieu, elle pleurait devant son fils, et demandait à tous, les mains levées, de ne pas le lui voler.

Un jour, qu'elle essayait plus tendrement de le dissuader, parce que l'on avait déjà déclaré la guerre à Muley Moluk, et fixé le lieu d'où l'on partirait, Rui se jeta dans les bras de sa mère et s'exclama :

– J'ai besoin de mourir !...

X

LES DAMES HÉROÏQUES ET L'ÉVÊQUE DE PORTO



U LIEU D'ÉMOUVOIR et d'apitoyer ses parents, les sanglots de Dona Teresa donnaient lieu à des observations presque désobligeantes. Toutes les dames qui l'entendaient pleurer chez l'amiral se présentaient comme des exemples de courage et de d'amour pour la gloire de leur patrie ; parce que tous avaient des fils, des frères ou des des époux prêts à partir pour l'Afrique. Dona Maria da Câmara, la petite fille du comte de Tarouca, la mère de Dom António et de Dom João de Azevedo, était la première à s'exclamer :

– Et moi ! Moi qui ai deux fils, ne les verrai-je pas s'en aller tous les deux ? Ma mère et ma grand-mère ne s'en sont-elles pas ostensiblement accommodées, quand la patrie leur a demandé le trésor le plus cher de leurs âmes ?... Ne pleurez pas comme ça, cousine Teresa, les femmes de notre époque se sont habituées à considérer que leurs enfants sont les fils de leur patrie plus que les leurs. Ce sera leur principal souci et notre fierté de les élever pour défendre le roi, qui compte sur des vassaux uniques pour maintenir le nom de ses aïeux et des nôtres. Mon neveu Rui doit être parmi les premiers dans cette guerre, parce que son père l'a été lui-même...

– Et le dernier dans les faveurs comme son père, fit Dona Teresa.

– Le dernier ?! demanda Dona Maria Gonçalves da Câmara.

– Oui, ma cousine, le dernier ; son tour, cependant, n'est jamais arrivé, parce que tous avaient le pas sur lui...

– La gloire de mon cousin Rui n'en sera que plus grande ! dit Dona António de Azevedo, s'immisçant dans la conversation des femmes.

– Une plus grande gloire, avez-vous dit, Amiral ? demanda la veuve.

– Oui Madame ma tante. Votre fils va rectifier et mettre au jour les injustices subies par son père. S'il revient d'Afrique, avec ses cicatrices encore mal fermées, il pourra dire ce qu'ont dit son père et mon oncle dans cette maison à l'un de ses retours de l'Inde : "Les sachets de diamants que je rapporte d'Orient, ce sont les pointes de quelques sagaie que je n'ai pu extraire d'une jambe. Si on pouvait les enlever, j'en ferais des boucles d'oreilles comme parure à ma femme, qui ne sait pas encore ce que sont les pierres de l'Inde." J'étais petit, quand je l'ai entendu ; et, voyant que mon grand-père, l'amiral Dom Lopo Vaz de Azevedo, prenait dans ses bras son neveu en pleurant de joie, fier d'avoir un tel parent, j'ai été, moi, transporté d'une si fougueuse admiration que je suis allé baiser la main de mon oncle, votre mari,

tante Dona Teresa. À présent vous êtes là, parce que votre fils accompagne le roi, et parce qu'il est le fils d'un tel père, et faites en sorte, Madame, dans la mesure de vos possibilités, que ce garçon conserve et défende son héritage, dont le plus auguste privilège est l'absence de commanderies et de faveurs. La patrie lui doit beaucoup ? Tant mieux. Les traditions des Azevedo sont si riches, qu'ils méprisent les récompenses de ceux qui les accordent aujourd'hui et servent ceux qui les ont accordées en d'autres temps. Nous-mêmes, et ceux qui ont été avec nous au Vale de Matança, à Ourique, à Ajubarrota, à Diu et à Malacca, nous maintenons leur couronne sur la tête des rois, nous nous devons de remplir cette mission pour elle-même, et non pour les descendants de ceux qui nous avons servis. Quand il y aura un autre Dom João II au Portugal, nous nous croiserons les bras ; et, lorsque sonneront les trompettes des Maures, là-bas, aux portes de Belem, nous irons voir du haut de Valverde et de Santa Catarina les pavails des rois Africains, hissés sur leurs mâts, mouiller sur le Tage. Pour l'instant, non. Nous encourageons les sentiments du jeune roi ; une fée débonnaire lui annonce une admirable destinée. N'allons pas nous répandre en criailleries, parce que nous partons pour l'Afrique, quand il n'y avait pas d'heure où nous pères y allassent, sans chercher dans les temples et dans les monastères des reliques de saints, comme on le fait maintenant. Des épées bien trempées, et des harnais bien éprouvés, c'était ce qu'ils tenaient à emporter. Et ça sanglote partout à qui mieux mieux ! Il n'y pas que vous qui pleuriez, ma tante. Quel surprenant abâtardissement du tempérament portugais ! Comme s'il n'étaient pas partis pour l'Orient, Bartolomeu de Dias à Sagres, et Vasco da Gama au Restelo...

Durant ce discours véhément, Dom Aires da Silva, l'évêque de Porto et l'hôte de l'amiral, avait écouté silencieusement les dames et le véhément Dom António, il intervint au moment où l'orateur semblait assurer que la nation avait besoin de mères semblables à celles qui, du temps de Dom Manuel, restaient impassibles en voyant leurs fils partir affronter Adamastor et s'exclama :

*C'est alors qu'un vieillard d'un aspect vénérable
Resté sur la plage au milieu de la foule
En nous fixant, hochant trois fois
Sa tête amèrement,
Levant juste un peu sa voix lourde,
Que nous, de la mer, avons parfaitement entendue,
Avec un savoir uniquement acquis par l'expérience,
Tira ces paroles de sa poitrine experte :*

*Ô gloire de commander ! Ô vaine convoitise
De cette vanité que nous appelons renommée !
Ô goût fallacieux, qu'attise
Son aura populaire, qu'on appelle l'honneur,
Quel terrible châtement, et quelle justice
Tu infliges à la vaine poitrine qui t'adule !
Quelles morts, quels dangers, quelles tourmentes,
Quelles cruautés te font-ils essuyer !*

*Dure inquiétude de l'âme, et de la vie,
Source de désarroi, et d'adultères,
Qui t'y entends pour consumer
Domaines, royaumes et empires :
On te dit illustre, on te dit ascension,
Quand tu es digne d'être abjectement traitée ;
On te nomme renommée, gloire souveraine,
Des noms faits pour tromper le peuple imbécile !*

L'évêque conclut en

*Hochant trois fois
La tête amèrement.*

comme le vieillard du Restelo.

L'amiral sourit :

– C'est de Luís, l'aveugle ?

– C'est de l'aveugle, du tordu, du boiteux, et de ce que tu voudras ! dit le prince d'Église. C'est la vérité écrite par le poète qui connaît le monde... et les guerres ; il en connaît tant, qu'il a laissé son œil dans une, preuve qu'on l'a blessé au visage. Pas de raillerie sur l'aveugle, jeune homme. Luís de Camões est un de ceux qui, ainsi que tu viens de le dire, défendent un héritage dont la plus auguste legs est l'absence de commanderies et de privilèges. Sans l'aide des moines... Et cette pauvre mère...quelles fins de vie !...

– Il a encore sa mère ?! demanda Dona Teresa.

– Oui, ma cousine, il l'a... c'est cette pauvre Ana Macedo, qui vit, avec son fils, dans une pauvre maison là, sur la chaussée de Sant'Ana. Sa jeunesse a été bien triste avec son fripon de mari, sa vieillesse est lamentable, avec un fils indigent, que tous admirent, et peu soutiennent...

– Les compagnons de Luis de Camões, fit observer l'amiral, racontent qu'il était en Inde leur meneur dans leurs désordres et leurs noces, un fidalgo qui ne comptait guère parmi les autres. C'était plus un homme à faire la bringue, à dépenser son bien et celui des autres, qu'à se soucier de son avancement...

– Il faisait la bringue, la noce, et du tapage, fit l'évêque en l'interrompant, tout cela... et il écrivait les *Lusiadas*... que Dieu te vienne en aide, Dom António, mon neveu !... Il ne lui suffit pas, selon toi, de perdre un œil et d'écrire un livre comme celui-là pour être un grand homme, et la mère d'un tel homme a bien assez de pain pour nourrir sa décrépitude !... Soyons donc justes et disons que si Luis de Camões était né soixante ans avant, il serait bien accueilli dans la cour de sa majesté Dom Manuel. La pension qu'on lui consentait était si généreuse, qu'il serait plus avisé, celui qui l'a fixée, en laissant le poète mourir d'indigence, pour qu'il n'accusât pas, dans la vie de misère qui est la sienne, la génération actuelle, couverte de pustules, pourrie jusqu'à la moelle...

– C'est ce que disaient déjà, sur votre génération, vos parents, fit remarquer l'amiral en souriant.

– Sans doute ; parce que nos aïeux avaient entendu parler du temps de Dom João Ier...

– Et du temps de João II, l'ami des fidalgos, ajouta Dom António de Azevedo, ironiquement.¹⁰

– Dans la mesure où les fidalgos l'appréciaient, rétorqua l'évêque de Porto. N'allez pas, Amiral, et mon neveu, comparer les époques, celle-ci est on ne peut plus malheureuse. Toutes ont eu leurs Pacheco et leurs Albuquerque, toutes affichent les stigmates de leurs rois ingrats, et de leurs favoris corrupteurs et corrompus. Ce qui est triste dans l'histoire du Portugal, c'est que ses taches noires se retrouvent dans celle de toutes les nations. Le pire est à venir, mon neveu. Le vent d'Afrique nous apporte la peste et la mort.

– Voilà que vous vous rendez aux arguments de ma tante Dona Teresa ! fit remarquer l'amiral.

– Soyez béni, Monseigneur... dit la mère de Rui.

– Ma fille, répondit Dom Aires da Silva, vous plaignez un fils et une patrie, l'ensemble de toutes les mères et de tous les fils qui s'y trouvent. Je la pleure, mais je ne resterai pas ici, la voyant aux abois. Je pars aussi, mon neveu, ainsi que tout ce qui est d'un sang proche du mien, Il partira aussi, mon frère, le vieux moine, João da Silva. Nous verrons là-bas. Voilà qui prouve, Dom António de Azevedo, que je ne prends pas le parti de Dona Teresa. Je pars à mon âge ; j'irais au dernier degré de la décrépitude. Comment pourrais-je condamner une mère déconcertée par le départ de son fils à la fleur de l'âge, contraint de se conduire comme un valeureux gentilhomme ? Il est vrai qu'à mon âge l'on se détache facilement du fardeau de la vie : peu importe qu'on soit brûlé par des fièvres ou un boulet. Il est plus douloureux de voir sécher les feuilles, les fleurs et les fruits à la deuxième heure de la vie chez un garçon

¹⁰ Dom João a gaiement entamé son règne en se faisant remettre toutes les places fortes des grands nobles, quitte à les rendre en exigeant un serment d'allégeance. Le duc de Bragance engagea les plus mécontents à se révolter contre leur souverain. Il fut jugé, décapité. On se contenta de faire tuer les autres comploteurs. Cette affaire expédiée, le bon roi encouragea les navigateurs à chercher d'autres terres à l'Ouest, et négocia le traité de Tordesillas avant la découverte officielle du Brésil. Un petit pas pour la connaissance du monde, un grand pas pour l'absolutisme. (NdT)

comme Rui de Azevedo. Ce qui est triste, c'est la lâcheté, et l'oubli des obligations que doit remplir un homme quand l'État a besoin de son concours ! Une vie abjecte est pire qu'une mort honorable, Dona Teresa, ma cousine ! Allons, du courage, et le cœur d'une grande dame ! Voici la prophétie d'un homme qui en fait de bonnes et terribles : votre fils ne mourra pas. Si vous vivez encore, Madame, vous le reverrez, je ne dis pas qu'on reconnaîtra ses mérites, il vivra, et c'est beaucoup.

Malgré les encouragements des dames et la prophétie de Dom Aires, Dona Teresa de Figueiroa ne pouvait retenir ses larmes.

XI

LES VOILÀ QUI S'EN VONT...



QUAND LA FLOTTE ROYALE prit la mer, le 24 juin 1578, Dona Teresa quittait Lisbonne, pour regagner le palais de Ninães, mais elle n'emmenait pas son fils avec elle.

Elle ne pleurait plus. Les larmes, c'est la vie ; elle avançait, moribonde, morte, toutes ses sensations étaient paralysées, la conscience de la douleur annihilée, indifférente à ce qu'elle ressentait, absorbée dans une introspection d'un autre ordre, d'un autre enfer, où le patient finit par réfléchir à son état sans être sûr de ce qui s'est passé en lui.

Il part, Rui Gomes de Azevedo, à l'heure où Leonor Correia de Lacerda, du haut de Santa Catarina, en compagnie de son mari et de son oncle, contemplait les huit cents voiles enflées, pavoisées, frappant le mât sous l'effet de la brise, et entendait le bruit strident des fifres, le grondement de l'artillerie et les clameurs du peuple attendant les victoires du fameux roi qui le saluait du bastingage de la galère royale.

Le fidalgo de Pouve disait :

– Ah ! Si j'avais pu y être...

Et Léonor, l'air chagrin d'une enfant gâtée, dépitée, murmurait :

– Et m'abandonner ?

– Combien y en a-t-il qui restent ! répondit João Esteves. Combien y en a-t-il de maris affectueux qui partent !...

– Laisse-les partir... dit le chancelier Pedro Cogominho, qu'ils y aillent à la grâce de Dieu, et retourne tranquillement chez toi. Nous verrons combien il y en aura qui reviendront...

Elle s'envola de l'esprit de Leonor, l'idée que Rui Gomes de Azevedo s'en allait là-bas, cet enfant qui avait grandi et passé vingt printemps avec elle ? On l'ignore. Les éclairs de l'artillerie ne lui permirent pas de le distinguer entre des milliers de jeunes gens flamboyants d'acier et d'or, mais encore plus de soies et de moires, de chaînettes, de linges fins et pourpoints, d'une étoffe molle qui se serait aussitôt défaite, si les avait effleurés une pelisse de

Nun' Alvares.

Comme ils étaient bizarres ! Quels galants muguets pour aller prendre d'assaut les cœurs des Algériennes ! Il est brillant le cortège qui accompagne le roi pour le jour où il va poser sur sa tête la couronne d'empereur du Maroc.¹¹

La flotte disparut dans les brumes de l'Océan. Vieillards et damoiseaux, appuyés aux ponts et les bastingages, posaient leurs regards sur les tours et les dômes de Lisbonne que leur cachaient les vapeurs du Tage. Certains yeux étaient embués de larmes ; chez d'autres, elles coulaient à flots. Rui Gomes était un de ceux qui pleuraient, et se faisaient remarquer par les soubresauts de leurs hoquets mal réprimés.

– Quelle femme nous avons là, avec ce pleurard ! murmurait Dom João de Azevedo à l'amiral.

– Va le distraire de ces larmes, elles sont risibles... qu'il pleure en cachette, lui conseilla Dom António.

Rui Gomes tourna la tête pour voir qui lui avait asséné une claque à l'épaule, suffisamment affectueuse pour lui casser une clavicule.

– Ce n'est pas encore un Maure, dit Dom João, n'aie pas peur !

Rui sourit et murmura :

– Si ce n'est pas un Maure, c'est un sauvage... Réserve, coquin, ces coups de poing aux Barbaresques.

Dom João de Azevedo lui mit le bras autour du cou, et l'entraîna vers le gaillard d'avant.

– L'on ne pleure pas comme ça devant des vieux qui sont heureux de partir, dit le vigoureux garçon.

– Les vieillards n'ont pas de mère ! Je languis à crever de ma mère ! Je me rends compte à présent de ce que j'ai fait... je l'ai tuée... Nous l'avons tuée, moi et l'infâme ! Si cette vipère ne m'avait pas mordu au cœur, je me trouverais à mon village avec ma sainte mère... Cette maudite femme m'a perverti !... J'ai pu dire adieu à ma mère... la prendre dans mes bras... et entendre une voix qui me disait : "Tu ne la verras plus jamais... !" Mais pourquoi, mon Dieu ! me suis-je éloigné d'elle ? Qu'est que cela me faisait à moi, de voir Leonor, mariée, respectée, diffamée, adorée, ou perdue ? Qu'est-ce que cela pouvait me faire ? C'est mon oncle Dom Jorge qui a ouvert la sépulture de ma mère !... Je m'en vais là, je m'en vais... malgré moi, sans énergie, sans espoir...

Dom João croisa les bras, le laissa finir cette sorte de monologue trahissant ses remords et sa frénésie, et dit :

– La flotte, Rui, jette l'ancre à Lagos. Va-t-en à ton village... Je dirai que ton état exige que tu débarques. Retourne auprès de ta mère, il n'y a pas de patrie qui vaille autant. Tu m'épargneras le remords de t'avoir incité à partir. Va trouver ta mère, et demande-lui de me pardonner, d'être la principale raison

¹¹ Dom Sebastião emmenait avec lui la couronne d'or serrée dans un coffre, et Fernando da Silva répétait le sermon qu'il devait prononcer pour célébrer la victoire. Quelle pitié ! Manuscrit de la Bibliothèque Royale, cité par M. Rebelo da Silva, à la page 63 du premier volume de l'Histoire du Portugal, du XVII^e et XVIII^e.

pour laquelle tu t'es dérobé quelques jours à ses caresses.

– Il n'en est plus question ! dit Rui. J'irai avec toi ; et pardonne-moi ces larmes... Je me suis épanché, je me sens mieux.

Il ne permit plus que l'on vît ses larmes. Il se cachait parfois et s'agenouillait, demandait à Dieu de reconforter sa mère.

L'évêque de Porto faisait beaucoup pour le raffermir quand, sur le ton d'un homme illuminé par une révélation de là-haut, il lui disait : "Des milliers de femmes pleurent avec elle. Ce sont des sanglots qui arrosent les fleurs annonçant leur allégresse, au retour de l'expédition."

Dom Aires da Silva démentait honnêtement ces intimes présages : il voulait lui donner du cœur, cet héroïque pâtre pour la vie duquel son troupeau, à Porto, priait Dieu d'envoyer ses anges pour le garder en vie.

Ils s'en vont !

XII

ALCÁCER QUIBIR

NOUS AVONS TOUS entre les mains de minutieuses descriptions de la bataille d'Alcácer Quibir. Les détails d'un tel désastre sont plus connus que les triomphes du siècle d'or, dans des batailles livrées contre des ennemis plus nombreux et plus disciplinés. Les prisonniers de 1580 les ont donnés à leurs enfants, et ceux-ci aux petits-fils du petit nombre de ceux qui sont revenus dans leur patrie apporter leur témoignage sur la plus humiliante défaite dont la Divine Providence s'est servie pour châtier l'orgueil aveugle de barbares qui s'enrégimentaient, arborant dans leurs premiers rangs, la croix, étendard de l'amour et de la miséricorde.

Le 4 août 1578 devait être un jour de gloire là-haut, où le justice de Dieu est saluée par les âmes bonnes qui sont parties d'ici sans une tache de sang, ni la moindre miette de pain volée aux hommes. Je n'entre pas dans ces considérations, mais je me doute qu'il n'y en a pas eu beaucoup. Dom Sebastião, ce fou providentiel, a payé pour lui, pour Dom João III, pour Dom Manuel, pour Dom João II, pour celui qui a pris Tanger, pour celui qui a pris Ceuta. Les centaines de fidalgos qui sont tombés là, que ce soit lâchement ou héroïquement, ont aussi payé parce qu'ils étaient les petits-fils de bourreaux subalternes. Ces hommes devaient voir l'image du Juge Suprême beaucoup plus clairement et distinctement que l'avait vu Afonso à celui d'Ourique¹². Les plus sensés ont certainement vu Dieu ; les aveugles, les fougueux, les tueurs frénétiques, par malheur, sont morts en le blasphémant. Abandonnés à ce

¹² Dom Afonso Henrique y aurait battu les Maures en 1139. Cela valait bien une encourageante apparition. Les esprits forts n'ont pas fini de glousser. (NdT)

point du ciel et des saints, que personne n'a vu ni bras ni aile de Saint Michel, ni espadon de Saint Jacques, ni épée de Saint George. Ce fut entièrement une bataille d'hommes, un désastre bien analysé, bien établi, total et franc, franc et lavé de tout miracle sans que les Herculano¹³ n'aient à le purifier au creuset de la critique. Un malheur complet et caractérisé, sur lequel n'importe quel écrivain peut dire, sans la moindre trace d'impiété, que le Portugal, ce jour-là, n'eut à ses côtés ni Dieu, ni Satan. Il est mort, et même pas glorieusement ! Au lieu de compenser la pusillanimité de beaucoup, les hauts faits de quelques dizaines de braves sans chefs, ni discipline, confirment cette décadence, l'ensemble de projets concordants, providentiels jusqu'à un certain point, et décisifs dans ce dénouement. La vaillance dans ces quelques heures qu'a duré l'agonie du Portugal, c'était comme un moribond qui se débat, un étique qui se tord affreusement dans ses dernières convulsions. Le désespoir a tué la plupart d'entre eux, avant qu'ils soient blessés par le fer arabe. Ceux qui avaient des noms et des devoirs imposés par des commanderies et l'histoire abjecte et complaisante, de telle sorte que Jerónimo de Mendonça, le Frère Bernardo da Cruz, le frère Manuel dos Santos, Miguel Leitão de Andrade et Baião pussent dire : "Ils ont vendu chèrement leur vie."

Et Rui Gomes de Azevedo ? Vous voulez, cher lecteur, qu'on vous montre ce garçon en larmes dans ces vagues de sang et de fumée ? Ouvrez alors l'ouvrage de l'un de vos narrateurs préférés sur cette bataille expiatoire. Suivez, dans le tourbillon incertain, insensé, de l'armée portugaise, les évolutions du régiment de routiers conduit par Álvaro Pires de Távora. C'est là que se trouve Rui Gomes.

Voyez un crucifix levé, en tête. C'est le Père Alexandre, de la Compagnie, qui l'arborait. Dans sa grande bonté, Jésus n'est pas à même d'obéir aux ordres de Dom Sebastião. Les premières bombardes de l'armée des ennemis qui lâchent leurs boulets fauchent deux routiers. L'escadron se lance au-dessus des cadavres des deux fidalgos. le capitaine meurt d'un coup de mousquet. Jusque là, le carnage était effroyablement féroce. Il restait peu de temps à João de Azevedo pour apprécier les coups de hallebarde infailibles de son cousin. Déjà résonnaient les cris de *victoire* du côté des Portugais, quand le capitaine tomba et qu'un autre hurla : "Tenez ! Tenez la position"

Ce cri décida du sort de la bataille, parce que le régiment de routiers s'arrêta, et, peu après, se retira en désordre. Ce sont les monographies sur la bataille qui le disent. Le cri du capitaine Pero Lopes restera un détail qui continuera d'être pesé par des historiens compétents. C'est ce même Pedro Lopes qui a enlevé la couronne impériale du Maroc de la tête de Dom Sebastião et posé la pourpre du Portugal sur celle de Philippe II de Castille¹⁴ !

¹³ Alexandre Herculano, historien, poète et romancier contemporain (il est né quinze ans avant) de l'auteur. (NdT)

¹⁴ Quatre ans après le désastre d'Alcácer-Quibir, Philippe II, roi d'Espagne, monta sur le trône du Portugal. Le Portugal ne retrouva son autonomie qu'en 1640, soixante ans plus tard. (NdT)

Quels détails nous ont-ils laissés pour agrémenter notre Histoire!

Revenons-en aux routiers.

Beaucoup d'entre eux sont morts, les vivants battent la campagne au hasard.

Rui Gomes de Azevedo entend un cri de Dom João, qui dit :

– On tue mon frère !

Ils fondirent sur la foule de Maures qui l'encerclaient., rompirent leur cercle serré à grands coups, mais l'amiral était mort.

Dom João poussa un rugissement. Avec Rui Gomes, il s'engagea dans un flot de sang, Dom João fut fauché d'une balle à la poitrine. Là-dessus, le roi arriva pour sauver l'artillerie déjà prise par l'ennemi. Rui rejoignit les fidalgos de la suite du roi. Ils parvinrent à dégager son butin, mais, en revenant de leur assaut, il vit l'évêque de Porto, moribond. Il s'arrêta, contempla, les yeux baignés de larmes les paroxysmes du vieillard. Près de lui, l'évêque de Coimbra expirait, et ses amis, qui ferraillaient chez l'amiral, se tordaient dans les dernières affres de la mort. Il ne lui restait aucun de ceux qu'il avait connus, ils étaient tous morts. Le jeune homme se convainquit peu à peu d'une complète déroute. La rumeur courait que Dom Sebastião s'était enfui. Aucun drapeau portugais ; l'on cherchait tous le roi. Les uns prétendaient qu'il était prisonnier, d'autres qu'il était mort.

Tout à coup, dans un tourbillon de cavaliers, Rui Gomes reconnaît le roi. Il ouvre à coups d'épée le court espace qui le séparait de lui ; mais, au moment où il s'approchait des cavaliers, ou moment où les Maures s'en prenaient à Dom Sebastião, il sentit un coup de lance lui ouvrir la poitrine et tomba tandis que le roi s'enfuyait.

.....

Abandonnons, lecteurs, un instant, les morts, les blessés, et les prisonniers des Maures.

L'on célèbre les funérailles de Dom Sebastião dans la cathédrale de Lisbonne. Un orateur des meilleurs va commencer son prêche. C'est le doyen du siège épiscopal de Silves, l'homme qui doit avoir la tête illuminée par les idées de son évêque Jerónimo Osório. Pardonnez-moi de l'introduire dans cette estrade basse de mon récit. Excusez-moi une telle audace, en échange du fait que je l'ai fait connaître. Permettez-moi de vous prévenir que ce sermon pour des funérailles apprennent l'Histoire d'un temps meilleur que celui de tous les faiseurs d'ouvrages qui s'acharnent sur le fanatisme de Dom Sebastião et l'impudence de ses courtisans.

Entrons dans la cathédrale. Le doyen a déjà commencé. Nous avons perdu l'exorde, savourons le reste.

.....

"Quel déshonneur que celui-ci sur notre visage, déshonneur de nos rois, déshonneur de nos princes, de nos évêques, de nos prêcheurs, de nos pères ! Quel déshonneur pour vous, roi Dom Afonso Henriques : vos armes, avec lesquelles vous avez libéré ce royaume, vaincu cinq rois maures, sur le champ de bataille où Jésus vous apparut crucifié, elles sont restées sur celui d'Alcácer Quibir, non sans que nous ayons eu à en rougir ! Quel affront pour Dom João Ier, de glorieuse mémoire, dont les efforts ont donné Ceuta à ce royaume, le clé de toute l'Espagne ! Quel affront pour les rois qui ont assujetti l'Afrique ! Quel affront pour vous, ô grand roi Dom Manuel, au pied de qui les rois de l'Orient venaient, les mains croisées, faire serment d'allégeance ! Et que dirai-je de vous, Dom João III, le saint (je dis le *saint* parce que ses œuvres l'ont sanctifié) — en son temps, ce royaume a remporté bien de grandes victoires — quand je vois votre petit-fils ainsi dénudé au milieu des Maures au champ d'Alcácer, et sans sépulture ! Quelle honte que celle-là ! Quelle honte !

"Rien que d'y songer, cela semble un rêve ! Qui a vu, il y a aujourd'hui trois mois, le Portugal, et le voit à présent ! Tant de festivités ! Tant de galanterie ! Tant de richesse ! Tant de beauté ! Qui aurait cru qu'en si peu de temps, d'une façon aussi déshonorante, tout devait s'achever ! En ce qui me concerne, je vous dirai que toutes ces fêtes ne m'ont pas fait plaisir ; mes yeux s'embuaient d'autant plus que je vous voyais élégants et satisfaits. Je ne sais quel esprit me disait à quoi cela devait aboutir ! Au moins n'ai-je jamais cautionné devant vous cette guerre ; je vous ai au contraire crié son inconséquence, au point que beaucoup d'entre vous me tenaient pour fou...

"C'est fini, mes amis !... Nos chairs tremblent en imaginant cette disgrâce ! Nos esprits s'épuisent, notre entendement se trouble !...

"Vous n'êtes pas mort, mon roi, dans cette guerre, comme un lâche ; vos mains n'ont pas été attachées comme celles d'un prisonnier ; vos pieds n'ont pas traîné vos braies, et l'on ne vous a pas touché dans le dos, comme un fuyard. Vous n'avez pas dit : 'Je suis roi, ne me tuez pas' ; vous avez placé votre honneur plus haut que votre vie... Roi depuis l'enfance, élevé librement, avec les fumées d'empereur du Maroc, exaltées par l'autorité de beaucoup de mensonges, entonnées par tant de barrettes, soufflées avant tant de lettres d'une si grande noblesse, c'était facile de vous conduire où nous vous avons vu ; et surtout vous n'avez commis aucune faute, mon roi, parce que vos années, si vous les aviez eues, l'âge passant, pouvaient être guéries et corrigées.

"Qui vous a donc tué, mon beau roi ? C'est l'évêque qui vous a tué, c'est le prêtre, c'est le moine, c'est la religieuse, c'est le grand, c'est le modeste, c'est le favori, c'est l'humble, c'est le peuple, je vous ai tué, nous l'avons tous tué, tant que nous sommes ; puisque, entre nous, il n'y a pas eu un tonnelier, qui vous tînt par la bride, comme cela s'est produit pour un autre roi de ce royaume...

"Mais Dieu est très juste. Puisque vous n'avez pas pensé au bien commun, que votre intérêt particulier a pris une telle importance qu'il vous a tous fait taire, il n'y a eu personne pour crier, vous avez tous menti, vous avez tous été des flagorneurs, aucun de vous n'a dit la vérité, courbant et tordant la nature

du roi à l'insatiable appétit de votre avidité, l'un pour marier ses parentes, l'autre pour améliorer sa position, un autre pour obtenir des commanderies pour ses fils, et ses petits-fils !... Dieu est très juste : ne vous en prenez pas à lui ; tant de larmes de pauvres, une telle oppression du peuple, tant de vexations, et si exorbitantes dont le roi n'était guère ou pas responsable... il ne manquait pas de lettrés qui lui disaient que oui, qu'il pouvait ; mais comme toute la responsabilité repose sur vous et sur nos péchés, la sentence de Dieu est très juste, qui vous en enlève vos pères, vos maris, vos enfants, vos frères, votre honneur, votre vie, j'allais dire Dieu, sinon ce serait un affront perpétuel, un sifflement (?) perpétuel, une ignominie indélébile sur votre visage !...

"Mais, direz-vous : 'Mon Père, je veux bien que ce soit cela qui a poussé là-bas notre roi ; mais mon fils, mon mari, mon frère, mes parents, et les autres, qui ne faisaient pas partie de ce conseil, mais qui, obligés par la loyauté qu'ils devaient à leur roi, l'ont suivi, en quoi sont-ils responsables ?' Je vous répondrai qu'ils le sont et sont morts dans leurs douteux efforts pour le sauver ; ceux qui n'étaient pas responsables emportaient avec eux la culpabilité de leurs pères...

"Ceux qui les commandaient, c'étaient les nobles du Portugal si orgueilleux, si fiers de leur personne, qu'ils manifestaient, dans son église même, leur morgue à Dieu ! Dans leur bouche, l'homme qui n'était pas un fidalgo, n'était rien de plus qu'un misérable vilain. Dieu a permis qu'on les emmène dans une terre où l'on n'a aucun égard pour eux, où on les traite de chiens, leur tire la barbe, et leur donne des gifles, en les poussant. Vous dissipiez vos revenus avec de tels excès, et combien la coupe d'un seul de vos pantalons représentait plus que ce qu'ont gagné dans toute leur vie vos aïeux, qui étaient meilleurs que vous. Dieu vous a emmenés sur une terre où vous n'auriez ni vêtements ni chaussures ; où vos jambes, habituées à des pantalons bien cousus, endurent les chaînes et les fers, sans chemise ni cape.

"Vous ne pouviez dormir que dans des couches molles et parfumées d'encens avec des poudres à votre chevet, dans des lits dorés, avec des rideaux brodés d'or et d'argent ; vous n'avez à présent comme couche et comme lit que deux paumes de terre dans un cachot nauséabond avec un peu de paille et un tabouret boîteux.

"Vous ne pouviez manger que des friands morceaux et des fins ragoûts dont il est inutile de retrouver les noms, vous ne pouviez boire que des vins de qualité ; allez dans des pays où vous n'aurez pas assez de pain, et louez Dieu de vous fournir du son, et de ne jamais vous voir rassasiés d'eau.

"Et vous, Mesdames, qui êtes restées, qui n'aviez pas pitié de l'Africaine pauvre qui venait demander votre aide pour payer la rançon de son mari ou de son fils, qui vous voyez si pauvres, si ruinées, si chargées de dettes, à cause de vos folies, et de celles de vos maris, contraintes à demander l'aumône, et qu'on ait pitié de vous, sans qu'on vous écoute.

"Et vous, si délicates, qui, afin de pouvoir dormir jusqu'à midi, ne veniez pas à la messe le dimanche, qui perdez votre sommeil, et allez pieds nus la nuit et

au point du jour, chercher les saintes reliques, qui ne vous entendent pas.

"Et vous, qui vous laissiez conter fleurette, que vous dire ? Je ne veux plus rien dire... je vous en laisse le soin.

"Et ne croyez pas que ce châtiment nous prit de court. Non. Il vient de fort loin. Cela fait bien des années que Dieu nous en menace, pour voir s'il y avait, chez nous, une semblant d'amélioration.

"La peste que nous avons tous vue ? Ceux qui en sont morts, c'étaient juste les pauvres, des humbles, qui n'avaient pas de propriétés et de fermes où se retirer.

"Quand, à partir de cette barre fluviale, une grosse flotte est allée au Brésil que les Français avaient pris sans épargner âme qui vive, ils ont teint les eaux d'une mer déchaînée du sang de nos Portugais.

"La destruction, que nous avons de nos yeux vue, à cette barre, de la grande et puissante flotte qu'on a armée, conduite par le seigneur Dom Duarte, qui est en gloire...

"À quel point le Portugal est anéanti et dépouillé par cette guerre, vous le voyez de vos propres yeux. Lesquels de ceux qui sont partis là-bas n'ont pas emporté d'ici les pièces les plus riches en or et en argent de leurs demeures, et combien ont dilapidé en emprunts ce que leurs femmes et leurs enfants ne pourront payer en toute une vie !...

"Voyez si je suis fou ou pas, comme certains d'entre vous le disaient ; tenez-vous-le pour dit, Dieu n'a pas lâché le fouet, il n'a pas remis son épée au fourreau ; et si vous ne vous amendez pas réellement je crains un autre châtiment, bien pire que celui-ci ; quant à moi, je ne doute pas qu'il prenne son temps, ou plutôt qu'il vienne très vite siffler à vos oreilles : il y a encore à présent des hommes aux haines aussi tenaces qu'avant, d'aussi grands voleurs qu'avant ; je ne vois là aucune amélioration ; c'est plutôt de pire en pire. C'est un temps où l'on ne pourra manger du pain blanc dans aucune maison, et vous vous faites des confitures ; où l'on devra se vêtir de bure et porter la haire, et vous ne vous refusez rien, comme avant.

"Ne pleurez pas, je n'accorde aucune confiance à vos larmes, quand je vois que ce sont celles de Saül, d'Ésaü, et de Judas... Je ne vous vois pleurer qu'en disant : *Ah ! mon père ! — Ah ! mon fils ! — Ah ! mon frère — Ah ! mon ami !* Si vous pouviez pleurer sur l'honneur de Dieu, les blasphèmes que diront les Maures sur le nom béni de Jésus, en assurant que leur Mahomet vaut mieux, puisqu'il ne nous a pas arrachés de ses mains ! Pleurez les bannières du Christ traînées sur le sable ! Pleurez l'honneur du Portugal perdu ! Pleurez l'abjection sempiternelle de ce règne ! Pleurez votre roi que vous avez réclamé en larmes, que vous avez eu en larmes, que vous avez perdu en larmes... pleurez sur vous qui serez contraints à de grands travaux, et rappelez-vous que je vous ai toujours crié la vérité...»

À ce point du sermon cuisant, couvrant le bruit des gémissements et des sanglots, se détachèrent les hurlements plaintifs d'une voix qui disait :

– Mon fils, Dieu de miséricorde ! Mon fils !...

Alors, dans les bras des personnes qui l'avaient ramassée sur le sol, apparut sous le porche de la cathédrale, une dame âgée, épuisée, le visage baigné de larmes, suivie d'une autre, traînant son deuil, avec sa suite de deux laquais. Une litière s'approcha du parvis, où l'on transporta la femme évanouie ; aussitôt, pour la recevoir dans ses bras, la dame y entra, devant laquelle se découvrait l'assistance. Cette dernière était la mère de l'amiral Dom António de Azevedo, mort à Alcácer. L'autre était la mère de Rui Gomes de Azevedo, dont on ignorait encore le sort à Lisbonne.

Dès que cette triste nouvelle parvint à Ninães, Dona Teresa prit le chemin de Lisbonne. Elle pénétra chez l'amiral et vit sa cousine en deuil. Elle demanda des nouvelles de son fils, et Dona Maria da Câmara lui répondit.

– Je sais que l'un des miens est mort. Je ne sais rien de João, ni de Rui. Les religieux de la Trinité sont partis de Lisbonne avec l'ordre de les rechercher, et, s'ils sont prisonniers, pour payer leur rançon, je donnerai tout et nous mendierons tous.

Dona Teresa, à qui Dieu n'avait pas donné la force d'âme de sa cousine, ne fit plus rien d'autre que se morfondre et pleurer on eût dit qu'elle allait d'elle-même se mettre à la portée de sa sépulture.

Dans son désir d'invoquer la pitié du Seigneur, elle se rendit — il fallut quasiment la traîner — aux obsèques du roi. Les exclamations du doyen de Silves mirent son cœur en lambeaux. C'est une terrible secousse, aux effets durables, que lui infligea le discours du dignitaire, que le public — il l'avoue lui-même — traitait de fou, avec un semblant de raison.¹⁵

¹⁵ *Le sermon dont nous citons des périodes, est inédit. Je l'ai dans une collection manuscrite et autographe de Fernão Rodrigues Lobo Soropita, poète renommé, contemporain du prêcheur qui a collectionné les premières rimes de Camões, publiées en 1595. Dans une note qui précède cette harangue, Soropita écrit : prédication qu'à prononcée, dit-on, le doyen de la cathédrale de Silves de l'Algarve à Lisbonne, aux obsèques du roi Dom Sebastião, et j'ai ensuite appris que le comte de Portalegre avait dit qu'il était de Luiz Alvres, Collégial de la compagnie de Jésus, ce qui m'a semblé vraisemblable car c'était ainsi que parlait Luiz Alvres.*

Ce Père Luís Álvares ne peut être celui qui est mort en 1708, mentionné par Inocêncio Francisco da Silva, bien qu'il ait passé le cap de ses quatre vingt-treize ans, d'après le docte bibliophile. Il y a donc un autre Luís Álvares, jésuite, plus ancien, dont les sermons, connus de Rodrigues Lobo Soropita, n'ont pas été imprimés, ou, s'ils l'ont été, ne sont pas connus. C'est dommage ! Ce qui m'étonne plus que tout, c'est qu'il ait écrit, pour que le doyen de Silves le prononce, un sermon où le prêcheur mentionne deux fois sa démenche notoire ! Ce sermon dépasse, me semble-t-il, la réputation de l'orateur !

XIII

MÈRE !



PRÈS AVOIR GAGNÉ cette bataille, les Maures soignaient, avec plus de sollicitude que pour ainsi dire les leurs, les ennemis blessés, quand par leurs vêtements et leur attitude ils leur semblaient être des fidalgos. Cette charité était manifestement due au souci de guérir un corps dont la rançon serait estimée à son poids d'or.

Rui Gomes de Azevedo et le frère du défunt amiral attirèrent les regards des soldats de Muley Hamed, occupés à dépouiller les cadavres. Ils étaient vivants, tous les deux, presque vidés de leur sang. Les Maures s'empressèrent préserver ce qu'il leur restait de vie ; et, sûrs que les blessés seraient rachetés à un bon prix, ils les transportèrent à Fez. Dom João et Rui s'entrevinrent au moment précis où les prisonniers étaient regroupés par milliers. Rui s'en réjouit en son cœur autant qu'il le pouvait alors ; il s'approcha de son cousin, en s'appuyant à l'épaule d'un soldat qui le détroussait des objets d'un certain prix, et se jeta dans les bras de Dom João en s'exclamant :

– Nous voilà bien... C'est ici que nous mourrons.

– Non ! dit le fils de l'amiral, je ne veux pas encore mourir... Ces coups de sagaie se soignent et la liberté s'achète... Ne te laisse pas aller, Rui ! Sois aussi endurant maintenant, que tu étais brave tout à l'heure.

Le chérif fit main basse sur ceux qui lui semblaient des fidalgos. Parmi les cinquante-quatre dont le nombre monta à quatre-vingts, on dénombra Dom João et Rui.¹⁶

Les deux blessés se rétablirent à Fez, bien qu'enchaînés dans les prisons, grâce aux soins de Dom Duarte de Castelbranco et Luís César de Menses, à qui l'on avait confié la direction de l'infirmerie.

Les fidalgos qui devaient négocier leur rançon, offrirent quatre-vingt mille cruzados. Le vainqueur fut surpris d'une somme aussi modique et fixa le prix des quatre-vingts prisonniers à quatre cent mille cruzados.

Deux mois et six jours après la bataille on rédigea les terme du contrat.

Quelques fidalgos se rendirent au Portugal pour réunir la somme convenue.

Dona Teresa reçut une lettre de son fils. Ce qu'il lui disait sur son état était inexact. Il déformait énormément la vérité, amoindrissant des tourments qui, d'après lui, ne suffisaient pas à faire plier un peu de patience. Il manifestait le désir d'être racheté pour la voir, mais lui recommandait de donner, pour arriver à la somme de quatre cent mille cruzados à laquelle les quatre-vingts fidalgos avaient été estimés, ce qu'elle pourrait sans mettre en péril son train de vie ni la bienséance.

Quelles réflexions pour une mère comme elle !

¹⁶ Voir la liste des quatre-vingt fidalgos chez tous les auteurs de monographies sur cette bataille.

Dona Teresa demandait à ses parents les plus aisés de lui prêter de l'argent, qu'elle rembourserait quand son fils viendrait vendre de sa maison ce qu'il faudrait pour les payer. Il n'y eut aucun qui lui vînt en aide. Les plus riches vendaient leurs biens à perte pour racheter leurs fils et leurs frères.

Rui était estimé à trois mille cruzados par les juges qui inscrivaient les noms.

Elle partit pour le Minho, cette femme résolue. Elle proposa ses meilleures terres, qui, même réunies à celles qui valaient moins, donnèrent juste trois mille cruzados, ce qui était, à cette époque, une somme vraiment importante. Le veuve de Vasco de Azevedo fut réduite à ne garder que le palais de Ninães, ses potagers et les jardins entourant cette bâtisse presque en ruines.

Elle manifestait, malgré tout, un courage extraordinaire et un détachement total. Il lui restait son fils, le trésor de son âme. Elle vendait sans aucune hésitation, sans savoir à qui. C'est de l'argent qu'elle voulait. Elle le comptait joyeusement, le recomptait, une telle quantité d'or lui semblait modique pour la libération de son fils. Elle s'approchait de sa fenêtre, d'où, naguère, tout ce qu'elle voyait à l'entour était à elle.

– Il n'y a plus rien à moi ! Ça en valait la peine !... Mon fils arrive !... Nous mangerons le bouillon que nous donnions à nos esclaves !

Elle se rendit à Lisbonne. Elle remit la somme et attendit son fils. Les négociateurs partirent pour l'Afrique sans avoir pu réunir quatre cent mille cruzados, bien que la plupart de ces quatre-vingts fidalgos appartenissent aux maisons les plus grandes et les plus riches du Portugal ! Pour solder la rançon, l'ambassadeur Dom Francisco da Costa resta à Fez comme garantie pour les cent vingt mille cruzados qui manquaient. Il y resta huit ans. Personne ne paya de rançon pour lui, même pas ceux qui avaient été délivrés. Il l'oublia, le roi du Portugal, il l'oublia, le roi de Castille.¹⁷ Il n'y a pas d'abjection égale à celle-là ! Quelle décadence ! Quel Portugal et quels Portugais ! On l'a laissé mourir en captivité !¹⁸

Dans la gaieté de la veuve de Vasco de Azevedo, appauvrie, presque indigente, il y avait quelque chose d'effarant. Alors que les autres mères pleuraient, elle était d'excellente humeur, et condamnait, à son tour, la faiblesse des autres, qui, pour la rançon de leurs fils, avaient vendu leurs rivières et leurs boucles d'oreille de diamants. Elle était surprise que de telles mères aient vu, les yeux secs, leurs enfants partir pour l'Afrique, et se lamenter à ce point alors qu'ils revenaient. Les dames qu'apostrophait le doyen de Silves dans son sermon brutal ne pouvaient guère comprendre la châtelaine de Ninães.

Dona Teresa apprit que des soldats évadés de Larache étaient arrivés à Lisbonne. Elle demanda leur adresse pour avoir d'eux des nouvelles de son fils, au cas où ils l'auraient connu en captivité. L'un d'eux vint la trouver et, répondant à ses questions, lui dit que Rui Gomes était mort des blessures

¹⁷ N'oublions pas que Philippe II régna sur le Portugal et la Castille. (NdT)

¹⁸ Hierónimo de Mendonça : Voyage en Afrique, p. 124.

infligées durant la bataille, dans une prison marocaine, quelques jours avant qu'il s'évadât.

On aurait dit que Dona Teresa rendait l'âme dans le cri qu'elle lança.

Le soldat n'avait pas menti. Dans les cachots marocains, était mort un fidalgo du nom de Rui Gomes da Cunha, père de Simão da Cunha qui est revenu ensuite dans sa patrie, une fois délivré. L'informateur ne connaissait pas entièrement son nom, et Dona Teresa, foudroyée, ne jugea pas vraisemblable qu'un autre Rui Gomes eût participé à cette campagne.

Les hôtes de la veuve n'arrivèrent pas non plus à obtenir plus d'informations. Le bruit courut de la mort de Rui Gomes de Azevedo et, tout de suite après, la nouvelle certaine que sa mère, en plus de la pauvreté à laquelle l'avait réduite la rançon, avait perdu la raison quand on lui avait appris la mort de son fils. Quand la lumière de la raison fut éteinte, ce corps se refroidit, jusqu'à la frigidité cadavérique. Elle vivait alors que tout était mort en elle. La lumière de ses yeux était intense, mais comme celle du cristal, sans qu'elle eût conscience de voir. Sa langue se paralysa ; et, de l'extérieur, sa mort commença par la fermeture de ses lèvres bleues, qui jamais plus ne prononcèrent un mot. Le seul signe de vie, c'était un grelottement quand on rapprochait le tissu de sa gorge, comme si elle pressentait la gluante lenteur de la terre sur sa sépulture. Cette existence indescriptible, cette agonie insolite inspirait, à ceux qui l'entouraient une terreur mêlée de compassion. Le cinquième jour, la mère de Rui desserra les lèvres pour laisser passer son dernier soupir.

Dona Teresa était au ciel, quand arrivèrent de Fez de nouvelles lettres des prisonniers. Rui Gomes écrivait à sa mère.

XIV

TROIS ANS APRÈS



SEIZE MOIS APRÈS LA BATAILLE, les fidalgos libérés revinrent à Lisbonne, mis à part ceux ceux qui étaient morts durant les longues négociations portant sur la libération des quatre-vingts qui figuraient sur la liste.

Rui Gomez apprit, alors qu'il était encore sur le Tage, la mort de sa mère, à la suite de ce que lui avait appris un étranger qui avait confondu les noms.

Rui se tourna vers Dom João de Azevedo et dit :

– Je n'ai personne !...

Il reprit, un moment après :

– Je n'ai plus ma mère !... Elle est morte, et ma maison vendue !... Où aller ? Qui vais-je aller voir à présent ?...

– Mon cousin ! dit Dom João, en le serrant contre lui. Si j'ai un cruzado à

moi, nous le partagerons... Ta mère, je ne peux te la rendre... pleurons-la tous les deux ! Je te paye ainsi les larmes que tu as versées pour mon frère !...

– Ce serait une chance, mon Dieu !... poursuivit Rui, sans songer aux paroles touchantes de Dom João.

– Quoi ? Comment ça, une chance ? demanda son ami.

– Elle est morte !... Oui, c'est sûr ! La vieillesse dans l'indigence, c'est triste ! Tu as bien fait, Seigneur ! Donnez-lui le repos éternel !... Âme sainte, recommande-moi à Dieu, et pardonne-moi pour toutes les souffrances que j'ai subies.

Dom João de Azevedo reçut en héritage la maison et l'amirauté de Dom António. Les commanderies de Juromenha et de São Pedro de Helvas, avec la dot qu'on lui avait remise pour son mariage avec une fille du comte de Cantanhede, rétablirent sa maison endettée par la pompe avec laquelle les deux frères s'étaient rendus en Afrique. Il disposait d'assez de biens pour héberger libéralement son cousin. Il le traita comme un frère, et tint compte de ses avis. Il l'honora publiquement, et s'empessa de faire entendre que Rui Gomes habitait à Lisbonne, et dans une maison étrangère, à cause de leur amitié, et non de son dénuement.

L'existence de Rui Gomes consistait à éviter continuellement la compagnie et les entretiens de ses amis qui, à la demande de l'amiral, s'employaient à l'arracher à sa dévorante tristesse. Comme las de son inertie, et brûlant de trouver des activités et des travaux qui le terrassent et l'exténuent, il songeait à passer dans un royaume étranger, où il rejoindrait nos armées.

Dom João contrariait ses projets, en lui faisant miroiter une occasion d'éprouver son cœur et son corps dans une guerre interne contre les traîtres à leur patrie, à l'étranger contre les Castillans.

Dès le début de l'année 1580, quelques esprits inquiets pressentaient le pire, ils subodoraient les efforts que l'on faisait pour soustraire la couronne du vieux cardinal-roi aux griffes de l'once de l'Escorial. Beaucoup d'entre eux se joignirent aux journaliers de Cristóvão de Moura, quand arriva le moment de prendre une décision ; d'autres, avant que le fils de Dom Manuel s'enfermât dans sa tombe avec l'indépendance du Portugal, la lui avaient creusée, en brisant la vie déclinante du vieillard par leurs terrifiantes suggestions, avec leurs scrupules et les épouvantables calamités qu'ils annonçaient. Un petit nombre d'entre eux, cependant, s'en tinrent à leur premier dessein, ils sont si peu, que leur liste ne serait ni longue ni ennuyeuse. Parmi ceux qui s'étaient le plus engagés pour acclamer le roi portugais, une fois éteinte la faible lumière du simulacre royal qui se mourait vers la fin, on distinguait l'évêque de Guarda, le comte de Vimioso, Dom João de Azevedo, Diogo Botelho, le comte de Tentúgal, Dom Manuel de Portugal, Phebus Moniz, et avec eux, à peine plus de fidalgos, le reste de la nation, les ouvriers, les paysans et le petit peuple.

Quand le cardinal expira, Dom João Azevedo se trouvait à Estremoz, dans le

château dont il était alcade. Avec une patente de capitaine de cavalerie, il combattait avec son cousin, en attendant son heure, le dérivatif qu'offrait l'affrontement, la lutte acharnée entre deux vieilles nations ennemies, mêlée à la haine des traîtres de l'intérieur.

C'est là qu'on leur annonça l'arrivée de Dom António, le fils naturel de l'infant Dom Luís, aux portes de Lisbonne, pour se faire acclamer. Les deux Azevedo allèrent lui baiser les mains au monastère des Jerónimos et, comme les portes de la ville ne s'ouvraient pas, partirent avec lui pour Santarém. Les bourgeois de Lisbonne voulaient la paix, ils voulaient un roi qui leur permît de mener leurs affaires, fût-il turc, fût-il d'eux des Turcs. Le sénat et la noblesse prenaient le parti de la Castille. Le peuple n'avait pas de chefs. L'argent, la communauté juive le versait à flots, pour le fils de Violante Gomes, mais son énergie était entamée par la crainte d'un châtement, sous la forme d'une mesure collective allumant les bûchers exterminateurs.

Bien des ennemis de l'usurpateur ne fuyaient le Prieur de Crato que parce qu'ils enviaient sa couronne ou dénigraient sa naissance illégitime. Peut-être connaissaient-ils son caractère inconstant, et les libertinages mal dissimulés dus à son tempérament, un mélange de la bassesse plébéienne qui venait de son oncle maternel, et de la superbe royale de son père, l'infant Dom Luis. Mais l'amiral, qui l'avait vu à Alcácer Quibir percer l'avant-garde des plus braves, et le voyait maintenant réunir autour de lui une cour minuscule, mais tout entière conjurée contre l'ennemi de Castille, s'attacha à lui, se donna à lui de tout cœur, et ajouta au nombre des amis qui allaient accompagner Dom António jusqu'à sa mort en exil l'âme impressionnable et tendre de Rui Gomes.

Le territoire portugais ravagé par Don Sancho de Ávila, et la place d'Elvas menaçant d'être prise d'assaut, l'amiral rentra dans son château de Estremoz, et mit Rui Gomes et Gaspar de Brito à la tête de trois cents hommes qu'il envoyait en renfort à la place forte d'Elvas. Au moment où les renforts furent en vue de la ville, les Espagnols hissaient le drapeau de la Castille sur les créneaux de la forteresse. La trahison des uns et la lâcheté de tous étaient la cause de la reddition d'Elvas, ce bastion avancé du Portugal. Rui Gomes, se soumettant aux ordres de l'alcade, se retira.

Le duc d'Albe avait passé les frontières à la tête de deux mille cavaliers et plus de douze mille fantassins. Il visait Estremoz. À une certaine distance de la forteresse de Dom João, il envoya Don Álvaro de Luna demander qu'on lui remît le château et la ville. L'amiral répondit qu'il ne remettrait que sa vie, dont il pouvait plus facilement disposer que des clés du château. L'alcade répondait sur ce ton, car il comptait sur le courage des quatre cents hommes qu'il avait dans la place ! Cristovão de Moura entra à Estremoz, pour essayer de fléchir le courage inflexible du jeune homme, à côté duquel Rui Gomes, silencieux et sombre, considérait avec des yeux chargés de rancœur le traître qui essayait d'empester des âmes incorruptibles.

Les ingénieurs de Castille s'employaient à mettre en place des batteries pour détruire la ville rebelle.

Les soldats de Dom João tremblèrent devant ces préparatifs de bombardement. Certains s'enfuirent par les murailles, d'autres criaient qu'ils ne se battraient pas.

L'amiral et Rui Gomes croisèrent les bras et virent entrer un capitaine du duc d'Albe qui venait prendre possession du château. Ils furent conduits devant le général et interrogés sur leur résistance obstinée ; ils répondirent avec un tel courage et une telle indifférence à la mort, que cette abnégation même les sauva. La Clede ne ménage pas les éloges et son admiration dans le récit où il évoque la bravoure de l'héroïque épigone des anciens alcades portugais. Nos historiens, peut-être habitués à la relation de prouesses analogues ne s'arrêtent, et ne s'émerveillent même pas des exemples de patriotisme accomplis au cours de ce conflit où les abjections s'enchaînent.

Quelques jours après, Rui Gomes et l'amiral se trouvaient à Setúbal avec Dom António, qu'on venait d'acclamer roi. Une lueur d'espérance s'alluma dans l'âme des désespérés qui suivaient le roi du peuple. Les principales villes du Nord l'acceptaient ou chassaient leur peur de la Castille pour l'acclamer.

Le duc d'Albe se montra devant Setúbal. L'armée était formidable et le général redouté. La populace en fut atterrée : les premiers morts de la forteresse semblaient prédire aux vivants un sort analogue. Un certain Simão de Miranda, partisan de la Castille, parcourut les places en proclamant au peuple qu'il fallait éviter de prendre les armes parce qu'avant deux heures ils seraient tous passés au fil de l'épée. Rui Gomes s'approcha de l'orateur, le prit sous ses bras avec une effrayante placidité, gagna les quais et le jeta à la mer, en lui disant :

– Ne nous fais pas honte, vu que tu prêches en portugais, traître infâme !

L'homme eut la chance de s'en tirer en montant sur un esquif des galions du Prieur de Crato.

Un autre traître ouvrit cependant les portes de la ville. Quelques douzaines de soldats espagnols tuaient sans faire de distinction, tandis que l'épouvante dérangeait tous les plans des capitaines de Dom António, mettant son autorité à mal. Une déroute sans combat semblait en annoncer une autre. Les plus braves étaient les plus malheureux. Rui Gomes de Azevedo soulageait sa douleur en pleurant. L'amiral jetait à la tête des plus intimes de Dom António les insultes que l'on fait aux lâches.

L'heure néfaste arriva d'Alcântara. Ne vitupérons pas les vaillants Portugais qui y perdirent une bataille contre le plus grand capitaine de l'Espagne. Sur les huit mille hommes de Dom António vous ne pourriez en recenser qu'une centaine dont vous pourriez dire : "Ils se sont battus contre l'armée disciplinée et victorieuse de Castille." Ils ont succombé. Je ne sais si un de ces miracles fréquents dans les fastes de nos batailles suffirait à accorder la victoire au fils de la Pelicana.

Blessé deux fois, Dom António s'enfuit quand on lui dit que ce n'était pas encore le moment de mourir. Il fut suivi de ses amis les plus fidèles, qui lui avaient fait de leur poitrine un bouclier. Craignant de provoquer sa mort en retardant sa fuite, Rui Gomes et l'amiral le suivirent à Santarém, où il comprit

qu'on détournait les yeux de lui. Il se méfia des traîtres et chercha refuge à Coimbra. Il fut chaleureusement accueilli par la jeunesse universitaire, au courage ferme, détachée de la vie dans sa plus belle fleuraison. Il voulut, avec ce renfort illusoire, tenter la fortune. Il réunit six mille hommes, que Rui Gomes considérait avec pitié. Aveiro lui résista, et finit par capituler. Quelle armée royale, pour qu'Aveiro lui résistât ! C'est un trait qui fait ressortir de la toile tous les figurants de cette tragédie parsemée de scènes comiques. Puis il y eut cette infamie. L'on mit la ville à sac et l'on assassina les partisans des deux Philippe. Le duc d'Albe avait aussi accroché au gibet Dom Diogo de Meneses, le malheureux défenseur de Cascais. Mais ces représailles n'avaient rien de commun. Dom António faisait décapiter des Portugais.

Rui Gomes voulut alors s'éloigner du tumulte d'une plèbe sanguinaire. L'amiral le retint, en lui disant :

– N'abandonnons pas ce malheureux !

L'armée de Sancho de Ávila s'approchait, quand le prieur quitta Aveiro pour Porto. Pantaleão de Sá — haut dignitaire et oracle de la ville qui avait jadis offert un solide soutien au maître d'Avis — partit de Porto avec les notables les plus illustres pour la Galice. Dom António fit son entrée salué par les clameurs de la foule, qui, dans le tumulte qui dura des heures, se livra à des excès qui se sont tous reflétés, sinistrement, sur le visage du prétendant. Ce malheureux, désorienté, rendu furieux par les coups de sa mauvaise fortune, se vengeait en assistant, impassible, aux cruautés perpétrées en son nom. La cité des travailleurs et des riches essuya dix jours d'angoisse et de vols. Les cavaliers de la suite de Dom António parcouraient les rues, taillant avec leurs armes, quand les cris résonnaient en vain, dans la racaille qui attaquait les maisons des nantis.

Don Sancho d'Ávila se montra devant Porto.

Les dix mille hommes de Dom António abandonnèrent les uns après les autres les bastions les plus solides qui défendaient la ville, avant d'ouvrir les portes à l'ennemi. Rui Gomes de Azevedo, blessé, capturé, fut libéré par un coup d'audace de son cousin.

– Ne nous laissons pas tuer ici ! dit l'amiral. Ce serait humiliant que nos cadavres fussent trouvés au milieu de cette racaille qui meurt parce qu'elle ne peut pas s'enfuir en traînant le poids de ses rapines !

Rui Gomes régurgitait son dégoût de la vie. Toute cette chaîne de défaites, d'ignominies, d'affreuses infamies autour d'un roi qu'on avait acclamé lui semblait le pire supplice pour un homme de bien. Déserter les rangs du fils éperdu de l'Infant lui paraissait la plus grande turpitude de celles qui lui donnaient la nausée. Le suivre à travers un margouillis si répugnant était pour lui une violence que même le sentiment de sa dignité n'excusait pas. Que faire ? Il s'ancrait dans la compassion que lui inspirait le pauvre roi qui, un jour, au plus fort de son abattement, avait dit aux quelques fidalgos de sa suite :

– Il se trouve encore, mes amis, des gens qui aiment les infortunés ! Vous

donnez au monde et à l'Histoire un exemple de désintéressement... Ne me lâchez pas, maintenant. Accompagnez-moi dans ma dernière heure ; vous pourrez témoigner que je suis tombé sur le sol du Portugal comme sur les grèves d'Alcácer !

En fuite, la mort résonnant tout près avec le trépignement des escadrons castillans, Dom António traversa le Minho jusqu'au Lima. N'en pouvant plus, il s'écroula brisé, en priant ses rares compagnons de le laisser. Il ne lui restait plus assez de présence d'esprit pour recevoir la mort avec les honneurs de ceux qui ceignent une épée. Son infatigable infortune l'avait abâtardi. Un homme de la plèbe fit alors preuve d'un patriotisme inoubliable en le prenant dans ses bras, puis en gagnant à la nage la rive opposée. Il s'enfuit de Viana, méconnaissable, en habits de marin, avec six fidalgos, sur une barque. Il vit la mort dans les abîmes des vagues, la contempla dans une stupeur d'idiot, si la brillante fixité de ses yeux n'exprimait pas la supplication d'une âme demandant à Dieu le repos éternel.

Jeté sur la plage, où les poursuivants arriveraient plus tard, Dom António, guidé par le seigneur de Ninães qui connaissait les montagnes du Minho, put gagner sans inquiétude les hauteurs de Barca. On se répartit là en groupes de deux les sept fidalgos qui l'accompagnaient, fixant les points où ils devaient se retrouver, aux environs du monastère de Tibães, où l'évêque de Guarda avait de fidèles amis.

Les bénédictins accueillirent l'évêque et le comte de Vimioso. António de Brito fut envoyé de Tibiães à Refojos de Basto. Confié à Rui Gomes, Dom António entra dans le monastère des chanoines réguliers de Landim, et logé dans la cellule de Dom Jorge de Azevedo qui lui baisa sa main de roi.

Entre-temps, Philippe II offrait huit cent mille ducats à qui lui présenterait la tête du Prieur de Crato.

L'amiral et Rui se terraient, le jour, dans une mesure noyée au plus épais des taillis de Landim. La nuit, ils se réfugiaient dans le monastère et passaient de heures à couvrir d'imaginaires espérances avec leur roi, que la communauté écoutait debout avec la soumission et la révérence que l'on doit au roi légitime.

Rui Gomes s'en fut un soir au Paço de Ninães. Il frappa : personne ne lui ouvrit.

Serait-il mort, mon Vasco ? dit Rui. S'en est-il allé, mon ami, depuis la berceau ? Comment savoir si le chagrin de me croire mort ne l'a pas achevé !... Je ne trouve même pas Vasco !... C'est qu'ils ne seront plus à moi ces murs, que ma mère a gardés pour conserver un toit qui nous couvrît !...

Cet esclave qui l'aimait tant était-il mort, en fait ?

Nous chercherons plus tard à savoir ce qu'est devenu le médiateur des amours de son maître.

En revenant de Ninães au monastère, Rui s'écarta du chemin qu'il avait pris.

– Où allons-nous ? demanda Dom João.

– Par là. C'est sur notre route.

Il s'arrêta en face de la maison du Reboredo. Il se pencha au-dessus d'un mur du jardin et dit :

– Regarde, Dom João... c'est là...

– Qu'y avait-il, là ?!

– Que j'ai passé mon enfance ... Tu vois, là-bas, ces myrtes ? Je les ai plantées. C'est Léonor qui m'apportait les plants... Quelle tristesse !... Tout ce qui s'en va là, de ma vie !... Et dans quel état je suis... moi !... trois ans après !...

– Allons-nous-en, fit Dom João.

– Laisse-moi pleurer... Tu ne sais pas ce qu'il en est... J'ai l'impression de me réveiller d'un songe... Et je ne retrouve pas ma mère ! Elle m'aurait suffi ; il ne me reste rien de ce que j'étais il y a si peu de temps !... Et je suis pauvre, en plus !...

XV

SEIZE ANS APRÈS

DOM ANTÓNIO resta là cinq mois, tantôt à Landim, tantôt à Refojos, au monastère de São Bento, et quelque temps aux monastères de Paço de Sousa et Santa Maria de Pombeiro¹⁹. Manuel de Faria e Sousa est surpris de la profonde loyauté des Portugais pour ce fugitif qui ne méritait guère des amis aussi éprouvés. Ce n'était pas l'homme, c'était l'idée patriotique, c'était le roi né sur la terre du Portugal que défendaient les martyrs d'un simple symbole.

Même ceux qui connaissaient son excessive sensualité et les faiblesses de sa constitution, et ne prévoyaient que des calamités de l'investiture chez un homme aussi peu fait pour régner, même ceux-là, tout en l'abandonnant, ne le dénonçaient pas aux espions de Cristovão de Moura. *Rappelons*, écrit Faria déjà cité, *notre étonnement que Dom António se trouvant sous les yeux et entre les mains de Philippe qui avait promis 80.000 escudos en or à celui qui*

¹⁹ Ne jugez pas complètement fantaisistes le fait que le prieur de Crato se soit arrêté dans les monastères du Minho qui sont mentionnés. Certains présumant qu'il s'est caché dans des couvents de religieuses. Cette hypothèse ne me paraît pas invraisemblable ; d'une certaine façon, elle correspond au caractère de Dom António, il est bien allé trouver les bonnes sœurs de l'île de Terceira ; mais elle est prudente et chrétienne, la conjecture d'après laquelle se sont des moines et pas des moniales qui l'ont accueilli. Dans le même esprit, Ribelo da Silva écrit dans son Introduction à l'Histoire du XVIIe et du XVIIIe siècle, sur le fils de Violante Gomes : "C'est dans les monastères de religieuses et les couvents de moines des districts du Minho, et d'autres régions, qu'il a trouvé le plus d'attentions et le plus d'obligeance, l'hospitalité la plus sûre, la plus discrète, et un dévouement si sincère, qu'on s'est enorgueilli de faire face à tous les dangers pour ne pas démentir l'ancienne, la noble loyauté portugaise. Des bijoux qu'il avait pris de la maison de la couronne, beaucoup n'avaient pas été tout à fait perdus à travers ses revers, ce n'est qu'en de rares occasions qu'il en a eu besoin pour s'attacher les esprits." 2e Vol. p. 577.

le lui remettrait, il n'y eut pas un seul homme de sa suite ni de ceux qui devaient s'occuper de lui qui ait songé à profiter d'une aussi juteuse aubaine ; et cessons d'être surpris de l'émulation dans cette loyauté portugaise, une fois qu'on s'y est engagé, lorsque l'on a vu ce Prince aux affreuses portes de la misère. (Europ. Port., tome III, p.1 du chap. IV).

À ce moment-là, d'une grande maison de Basto, partit pour Lisbonne un fidalgo du nom de Pedro de Alpoim, afin de se procurer un navire pour emmener Dom António en France. Il perdit du temps dans cette délicate transaction et donna au gouvernement le loisir d'apprendre, par des informations venues de Paris, que le prier se trouvait au Portugal, et qu'il attendait une certain Pedro Alpoim qui devait l'aider à s'échapper.

Alpoim fut arrêté, torturé et tué. Mais il emporta, en mourant, le secret de sa cachette.

Dom António partit pourtant pour Lisbonne, quand l'amiral s'en fut allé lui préparer une retraite sûre.

Il fut accompagné de ses amis — il y en avait dix — des amis conjurés à trouver enfin un endroit où il mettait fin au cycle infernal de ses infortunes. De Lisbonne, ils passèrent à Setúbal, et de là, grâce au concours d'une femme du peuple, ils gagnèrent Calais dans une caravelle marchande. Cette femme généreuse, fut emprisonnée sur l'ordre du cardinal Alberto, gouverneur du royaume, elle expia, dans le cachot où elle est morte, son dévouement désintéressé.

Catherine de Médecis reçut plus que cordialement le roi en exil. Entrevoyant, pour lui, la splendeur de la couronne portugaise dans l'obscurité de l'affrontement confus entre les prétendants, curieusement, le duc d'Alençon se joignit à Dom António.

Le prier partit pour Terceira avec cinquante-huit navires et plus de sept mille hommes.

Le premier engagement s'avéra de bon augure. Trois mille Portugais et Castillans furent taillés en pièces par les Français. Sans se distinguer par leur nombre, ils se signalaient par leur bravoure, les dix Portugais à qui Dom António avait confié l'honneur de veiller sur lui. À la seconde bataille navale, l'armada de Philippe l'emporta après cinq heures de combat. C'est là qu'est mort le comte de Vimioso, Dom Francisco de Portugal, l'ami le plus dévot qu'a pu avoir un prince sans vertus, ni chance.

Impatient, égaré, se croyant vendu par des Portugais parmi ceux qui avaient rejoint ses rangs, Dom António fit décapiter Dom Duarte de Castro. Merveilleuses et secrètes machines de la Providence ! Des mains de ce fidalgo, est mort António Baracho, le premier qui hurla pour faire acclamer le roi Dom António, à Santarém. C'est encore lui qui avait révélé à Lisbonne l'endroit où était descendu Pedro de Alpoim qui fut exécuté. Il a payé.

Après une seconde et une troisième déroutte, abandonné par les vaisseaux français, le Prier de Crato laissa mourir, dans de longs supplices, ceux des

siens qui lui étaient les plus attachés, passa en Angleterre, expliqua à la reine Élisabeth le besoin qu'il avait de cent-vingt navires avec quinze mille soldats et cinq mille marins, tout cela en échange de cinq millions de ducats versés d'un seul coup, et trois cent mille ducats par an, perpétuellement, avec d'autres conditions aussi sensées et raisonnables, toutes faisables dès qu'il serait couronné roi du Portugal.

L'année 1589 était bien entamée. Le 26 Mai, l'armada anglaise longeait les côtes de Peniche. Le colonel Norris alla, par voie de terre, frapper aux portes de Lisbonne, et attendit qu'à l'intérieur de la place, conformément aux promesses du prétendant, l'on acclamât Dom António. Pas la moindre manifestation ! Le colonel n'en revenait pas ; et Drake, l'amiral, prenait le large, en interceptant des navires de blé pour s'occuper, et entraîner ses soldats aux usages et aux coutumes passés et futurs de sa terre.

Défait sans se battre, honteux de lui-même et de ses alliés, qu'il avait abusés, personnellement maltraité par quelques-uns des Portugais de sa suite, Dom António demanda aux Anglais de le déposer dans un port en Angleterre. De Plymouth, il passa en France avec Diogo Botelho, João Teixeira, un moine lettré, son secrétaire, le défenseur de ses droits, Dom João Azevedo et Luis Gomes; Estevão Ferreira de Gama et sa femme, laquelle, pour s'être enfuie de Lisbonne au moment où les Anglais s'approchaient, dut endurer le désagrément d'être pendue en effigie.

Dom António sollicite la protection d'Henri IV. Il montra, les manifestes du frère João Teixeira à l'appui, qu'il était le roi légitime du Portugal. Il échouait dans tout ce qu'il s'entêtait à mettre sur pied pour revenir dans sa patrie, où son souvenir ne trouvait personne pour lui offrir une goutte de son sang, ni même des regrets.

Six ans de profondes angoisses, de désespoir, de pauvreté, de maladies aggravées par ses soixante-quatre ans, vinrent à bout de cet homme, son propre bourreau, et celui des rares amis qu'il a eus, et de tous ceux qui l'ont suivi par compassion, dans de terribles combats.

Le fils du prince Dom Luis mourut le 26 août 1595. Tant que la lumière de son âme ne fut pas éteinte, il vit à son chevet Rui Gomes, Diogo Botelho, Dom João de Azevedo, deux enfants sans avenir, et le moine qui lui garantissait, le crucifix à la main, la gloire éternelle, et le royaume des anges. Ses autres amis étaient morts, ou las de son infortune sans trêve, ni espoir.

Une fois achevée cette vie si funeste à Rui Gomes, brisés les liens d'un noble serment par une pierre sépulcrale humide, le seigneur du Palais de Ninães s'interrogea sur la direction que prendrait sa vie sur une mer remplie d'écueils. Désirant naturellement le repos, et regrettant sa femme et ses enfants, Dom João de Azevedo avait depuis longtemps décidé de rentrer dans sa patrie, et de se réfugier dans la retraite et sous la protection que lui offrirait l'une de ses métairies, à la mort du prince. Rui Gomes ne suivait pas les plans de son cousin, parce que, à part un potager autour d'un abri en ruines, contemporain de la monarchie, il n'avait rien ; et même s'il avait gardé intacts des domaines du Minho, il n'irait pas y vivre. Il était là, près de la lugubre

enceinte où sa mère avait dorloté son enfance, où une femme avait tué sa mère et sa jeunesse. Rui ne maudissait pas, cependant, Leonor dans chacune des transes qui le tourmentait. Il lui attribuait, sans être injuste, l'enchaînement si bien assemblé de tant d'infortunes, mais ne la maudissait pas.

Dom João voulut secouer son cousin et se retirer avec lui dans l'abri sûr d'une ferme, tant qu'ils ne pourraient sans risque revenir à Lisbonne. Rui résista aux plus affectueuses instances.

– Que comptes-tu faire ? demanda l'amiral.

– Je n'ai pris aucune décision. Je servirai en France ; j'irai servir où la solde m'assure le pain de chaque jour. J'ai encore la vigueur de mes trente-sept ans... Trente-sept ans !... Il s'en est écoulé seize depuis la dernière fois où j'ai vu Leonor !

– Tu te souviens encore d'elle !... fit Dom João.

– Et s'il éprouve des douleurs comme des lames de fer enfoncées dans la poitrine qui ne s'usent jamais !... Tant d'infortunes qui ne cessent de me rappeler la première !

– Il se peut qu'elle soit morte et qu'elle ait rendu compte à Dieu du mal qu'elle t'a fait...

– Qu'il ne le lui demande pas, le Juge Suprême, je lui pardonne. Si ma mère ne l'a pas accusée devant le tribunal de la justice divine, je ne voudrais pas que l'Enfer me venge. J'aurai été vengé dans ce monde. Les hommes dominés par des femmes qui ont fait tant de mal, sont généralement leur propre bourreau...

– Mais où vas-tu aller ?! insista Dom João.

Rui attendit un long moment avant de dire :

– En Inde.

– Servir les gouverneurs de la Castille ?

– Quelle question ! Non : je vais faire du commerce, gagner un bout de pain, de quoi assouvir ma soif ; travailler sur terre, en mer, selon les circonstances. Si je peux m'enrichir, sans entamer ma probité, je reviendrai un jour au Portugal relever les murs de la maison où est né mon père.

– Tu te sépares donc de moi au bout de seize ans ? lui demanda Dom João.

– Ne me la rappelle pas... Louons Dieu qui nous a tant de fois séparés par la mort dont nous menaçaient les boulets et les coups de lance, et nous a tirés du bord de la sépulture pour nous embrasser et fermer nos blessures mutuelles. Qui a versé autant de sang que nous ne doit plus avoir de larmes. Séparons-nous comme des hommes... Va voir ton épouse et tes enfants, dont l'un doit déjà être un homme. Embrasse ta mère si elle vit encore, et dis aux membres de notre famille de ne pas avoir honte d'avoir dans les comptoirs de l'Inde un parent commerçant.

Ils se séparèrent dès qu'ils trouvèrent une occasion de mettre les voiles dans un navire pour les côtes du Portugal, et dans un autre pour l'Inde.

Nous ne pouvons rapporter exactement la vie de Dom João de Azevedo ensuite au Portugal. Nous savons juste (ce qui n'est pas sans conséquence dans ces circonstances, ni étonnant) que Dom João, le partisan de Dom António et l'ennemi viscéral de Philippe, a retrouvé son poste à l'amirauté, et la jouissance des commanderies dont il avait été dépouillé, après avoir résisté au duc d'Albe à Estremoz. Nous le savons parce que cela nous est certifié par le père João Cardoso, franciscain aussi érudit qu'influent, lequel publie en 1626 un livre intitulé *Voyage de l'âme libérée*, etc, et le dédie à Dom Lopo de Azevedo. À partir de cette dédicace, qui inclut une généalogie de ses mécènes, nous retenons que Dom João de Azevedo, amiral de ces royaumes, gardien des clés chez les maîtres d'Avis, commandeur de Juromenha et São Pedro de Elvas, était mort avant 1626 et avait laissé sa maison et ses commanderies à son fils Lopo à qui ce livre est dédié. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Pour la mémoire de l'ami du prieur de Crato, c'est une immense gloire que l'on sache qu'il a été le dernier, par ordre chronologique, à recevoir des faveurs de l'usurpateur.

Quatorze ans après, en 1640, nous ne trouvons pas Dom Lopo de Azevedo sur la liste des conjurés. Nous ne savons pas s'il était vivant, mais il devait y en avoir trois de son sang parmi les restaurateurs de la patrie : Marco António, Vasco et Manuel de Azevedo.

Nous ne prenons pas encore ici congé de lui. Nous le verrons bientôt en passant. Il n'a pas fait, dans sa vie, la glorieuse pause que les armes ont accordée au comte de Vimioso, il est vrai ; mais il lui resta quand même le crédit et les louanges qu'on doit à un Portugais qui défend la loi.

XVI

UN PAUVRE DANS LES POMPES DE L'ASIE

RUI GOMES DE AZEVEDO arriva au port de Goa, au moment que le comte de la Vidigueira, Dom Francisco da Gama, prit ses fonctions de gouverneur, comme successeur de Matias de Albuquerque.

Rui, dont personne ne demanda l'origine, restait inconnu pour bien des fidalgos, qui l'avaient fréquenté à Lisbonne et combattu avec lui dans son unité de routiers en Afrique. Il s'était écoulé seize ans. Qui aurait pu trouver des traces du galant fidalgo du Minho dans ce vieillard pâle, ridé, aux cheveux blancs qui s'arrêtait sur les places de Goa, en regardant tout le monde comme un étranger ébahi ? Il remarquait, lui, que ses anciennes connaissances n'avaient pas changé de visage, et ne s'étaient pas appauvries. Il les voyait joviaux, riches et rajeunis, arborant de ravissants costumes, comme aux dernières années de Dom Sebastião.

L'un d'eux mit au plus haut point en branle ses facultés d'admiration. C'était un parent à lui, son compagnon le jour d'Alcácer, Dom Jerónimo de Azevedo,

alors capitaine général des Portugais à Ceylan. Il le fixa, le reconnut, et se fit remarquer par sa pénétrante attention. Dom Jerónimo jeta sur lui un regard emprunt d'une aristocratique sévérité, comme offensé de l'insistance avec laquelle il était dévisagé par un inconnu au pourpoint défraîchi, trahissant le négociant miteux.

Rui Gomes savait encore sourire. Il sourit et poursuivit son chemin.

Se tournant vers un de ses compagnons, le Capitaine Général dit.

– Quel sale regard m'a lancé ce chien d'étranger.

– Si vous le désirez, nous l'abordons, pour savoir la raison de son sourire en coin.

– Laissez-le, qu'il n'aille pas nous faire une crise.

Le surlendemain, en sortant de l'église des jésuites, Rui Gomes croisa le général, qui entrait. Il le regarda quelques secondes et sourit machinalement.

Doublement irrité, car l'insolent ne lui cédait pas le pas, Dom Jerónimo de Azevedo, l'apostropha rudement :

– Qu'est-ce que ce sourire ?

– Il exprime ma satisfaction, répondit Rui.

– À quel propos ?

– Je vous le dirai quand nous serons seul à seul, Monsieur le Capitaine Général.

Dom Jerónimo s'écarta de ses compagnons comme pour inviter l'inconnu à s'expliquer. Rui le suivit et lui dit à voix basse.

– Je suis content de voir parvenir à ce grade un vaillant chevalier d'Alcácer Quibir.

– J'y étais, répondit sèchement Dom Jerónimo.

– Nous y étions.

– Bon ! Et après ?

– Juste une question, Monsieur le Capitaine-Général, gouverneur de la Castille à Ceylan : combien de nos camarades de l'unité des routiers ont eu un tel avancement ?

– De nos camarades ?

– Des vôtres et des miens.

– Vous faisiez partie des routiers ? Quel est votre nom ?

Rui retint sa réponse. Le gouverneur de Ceylan se tourna vers ses compagnons, et lança :

– Ne vous ai-je pas dit qu'il était fou ?

Ses amis s'approchèrent des deux, prêts à rire du fou.

Dom Jerónimo poursuivit :

– Il me dit qu'il a fait partie de l'unité des routiers à Alcácer Quibir.

Éclat de rire général de l'assistance.

– Mais, dit placidement Rui, je n'étais pas de ceux qui, la nuit de la défaite, sont allés battre aux portes d'Arzila en disant que le roi arrivait !

Nicolau Pereira de Miranda qui était de ceux qui riaient le plus fort, rougit jusqu'aux oreilles. Les autres détournèrent les yeux de lui. Dom Jerónimo

toisa de haut en bas l'inconnu.²⁰

Pour presque tous, le silence était une manière d'exprimer leur honte et leur chagrin.

Rui Gomes poursuivit :

– Il y a là Monsieur Afonso de Meneses, qui a été l'un des quatre-vingts prisonniers figurant sur la liste du chérif, et qu'on a rachetés.

– Feriez-vous, Monseigneur, partie de ces quatre-vingts, demanda ironiquement Dom Diogo Lobo.

L'inconnu sourit ; au bout d'un moment, il répondit :

– Il y a eu là un prisonnier qui s'est racheté lui-même comme six de ceux qui prennent aujourd'hui le pas sur les autres.

– Voilà une réponse sibylline, fit Dom Diogo.

– Pour certaines intelligences, tout est sibyllin, dit Rui.

– Où s'arrêtera-t-il ? Quelle outrecuidance ! remarqua un fidalgo, en lui adressant un regard méprisant.

– Elle est justifiée ! répondit le seigneur de Ninães.

Dom Jerónimo le prit doucement par la manche du pourpoint, s'éloigna des officiers ébahis et lui dit :

– Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

– Votre question posée sur un ton aussi aimable m'oblige, Mais je confie à votre honneur le secret de mon nom.

– Vous pouvez le faire.

– Je suis l'homme dans les bras de qui le dernier roi du Portugal a rendu l'âme.

²⁰ *L'épisode est ainsi rapporté par Hierónimo de Mendonça, de Porto, l'un des prisonniers de cette malheureuse bataille : "...Mais parmi le petit nombre de Portugais qui se sont sauvés, comme il n'est pas de mal qui ne provienne pas d'un tel désastre, Dieu a permis que parvinssent à Arzila, cette même nuit, trois ou quatre hommes ; et comme dans de telles circonstances et à une telle heure, on n'avait pas voulu leur ouvrir, voyant le danger qu'ils couraient s'ils attendaient jusqu'au matin suivant, ils ont dit qu'il y avait là Dom Sebastião, (une précaution sans doute digne d'un grand châtiment, à cause des dommages qui en furent la conséquence, bien qu'ils n'eussent d'autre intention que d'en réchapper, sans imaginer ce qui pouvait arriver). Les portes s'ouvrirent aussitôt avec une intense émotion générale, un immense bonheur, et comme le capitaine fit allumer quelques torches, l'un d'eux — leur meneur — cacha son visage sous sa cape, tandis que les autres affectaient le plus grand respect pour lui, afin d'échapper de la sorte à la fureur du peuple et des soldats, car ils ne pouvaient nier l'avoir effectivement dit, et qu'ils avaient de bonnes raisons de craindre que l'imposture apparût au grand jour. La nouvelle parvint aussitôt à l'armada, et Diogo da Fonseca, corrégidor à la cour, vint s'informer sur ces circonstances, pénétra à l'endroit où se trouvaient ces hommes, avec le capitaine Pero de Mesquita, le jeune homme au visage dissimulé se découvrit et l'on vit que c'était un fidalgo n'appartenant ni à la maison du roi, et certainement pas à la cour, dont nous ignorons le nom et il n'est pas souhaitable qu'on le connaisse ; devant les reproches qu'on lui adressait, à lui, et à ses compagnons, ils s'excusèrent en soutenant qu'ils n'avaient pas dit que le roi était là, mais qu'ils venaient de l'endroit où il se trouvait. Entre-temps la rumeur se mit à remplir son office, et l'opinion se confirma qu'il était le roi Dom Sebastião sur mer et sur terre... et l'on avait beau détromper les convaincus, personne ne voulait croire le contraire... Le laisser s'embarquer, ce fut une grosse inadvertance, et de la piété mal employée, car, quels que fussent les dommages qu'il subît, cela n'avait aucune conséquence. " P. 84-85, édit. 1785*

– Dom Sebastião ?

– Non Monsieur, Dom António, neveu mâle du cardinal-roi, et petit-fils du roi Dom Manuel.

Dom Jerónimo se dit que l'homme avait réellement perdu l'esprit.

– Vous ne me reconnaissez toujours pas, Monsieur le Capitaine Général ? poursuivait Rui Gomes.

– Non.

– J'ai cru que mon nom parvenait jusqu'ici pour être abominé des bons Portugais !... Je réponds à votre curiosité pressante. Nos bisaïeux étaient frères, Monsieur le gouverneur de Ceilão.

– Comment ?! demanda Dom Jerónimo.

– Comme peuvent être frères votre bisaïeul et celui de Rui Gomes de Azevedo.

– Rui Gomes de... Toi ! s'exclama Dom Jerónimo, en lui ouvrant les bras.

– Ne m'exposez pas à la haine de ces gens-là, dit Rui, en faisant un pas en arrière. Ma tête est encore mise à prix, moyennant des écus de Castille, et je crains que l'un d'eux ne profite de l'aubaine... Allez les retrouver, mon cousin, et dites-leur que je suis fou. Tu vois pourquoi je souriais ? J'étais heureux de te voir... Adieu. Quand tu me croiseras, ne me parle pas. Je suis un pauvre négociant de gingembre et de piment.

– Viens, Rui, s'écria Dom Jerónimo, en pressant le pas pour le rejoindre.

Le groupe de fidalgos à la porte de l'église virent disparaître le général derrière un homme pauvrement vêtu, et se dirent :

– Ça se gâte ! Qui est cet homme !?

Rui Gomes n'arriva pas à se débarrasser de son cousin. Des foules de fidalgos et de marchands étaient effarées de voir marcher du même pas qu'un tel gueux le capitaine-général des armes portugaises, en lui parlant affectueusement et l'autre, les yeux humblement fixés sur le sol qu'il foulait.

Rui fut forcé d'entrer malgré lui dans une grande maison, où séjournait Dom Jerónimo.

C'est là qu'eut lieu un entretien où, à plusieurs reprises, le gouverneur de Ceylan douta de l'intégrité intellectuelle de son cousin. Le général disait :

– Tu te dois tout d'abord de demander pardon pour ton opposition opiniâtre.

– Pardon ? Ce sont ceux qui ont commis une faute qui le demandent ! Je n'en ai commis aucune. Je me suis engagé, j'ai combattu, je me suis exposé, cent fois, à la mort, pour défendre la justice et les droits de Dom António, le roi légitime, qu'il en soit digne ou pas, je l'ignore ; il a hérité de son trône, il est roi comme l'a été Dom João Ier. J'ai perdu, j'ai été vaincu. Tout est fini. Je ne suis pas portugais. Je ne suis rien... Demander pardon ! De quoi ? D'être malheureux ? Si je le suis pour racheter mes péchés, il y a Dieu. L'usurpateur qui règne est un vermisseau, avec un ruban d'or volé sur sa tête, et quelques bourreaux à ses ordres, avec l'enfer et la malédiction de l'histoire comme perspective ! Tu sais ce que j'ai gardé, cousin Dom Jerónimo ? La conscience d'avoir préservé mon honneur. Ma vie, c'est juste ce que j'ai arraché au

tranchant des fers, naguère africains, à présent castillans, ou bien portugais. Tous m'ont fait perdre du sang, mais pas mon honneur. Ce que j'ai sauvé d'un naufrage de dix-sept ans, tu voudrais que j'aie maintenant le jeter aux pieds d'un Philippe ! Demander pardon pour garder ma tête qui déjà me pèse pour ma sépulture ! Demander pardon pour être castillan ! Un homme ne fait pas tant d'efforts afin de se retrouver infâme, et s'en aller, appuyé aux béquilles de l'ignominie, se traîner à la fosse qui s'ouvre devant moi !

– Ô Rui, fit Dom Jerónimo de Azevedo, tu n'as plus toute ta raison ! Ta générosité ne sera pas récompensée, parce qu'il n'y a pas d'entendement clair qui la comprenne. Ne vois-tu pas tant d'illustres Portugais, tant de loyaux amis de leur patrie, qui s'efforcent de la faire croître ici dans l'espoir de se lever un jour avec un roi qui soit le leur, un roi portugais ?

– Et ils ont repoussé, blessé au visage deux fois, et enterré le roi qu'ils avaient ! rétorqua Rui.

– Dom António ne pouvait être roi, mon vieux ! répondit le gouverneur de Ceylan.

– Je laisse à des juristes le soin de te répondre, cousin. Lorsqu'il était temps, et utile, j'ai prouvé, mon épée et ma lance à la main, que le petit-fils du roi Dom Manuel était roi. Maintenant qu'il n'a plus rien à faire de mes arguments, non plus que moi, laisse-moi mourir aussi convaincu que j'ai donné mon sang pour défendre ce qui était juste.

– Venons-en au fait, reprit Dom Jerónimo de Azevedo. Tu viens avec moi à Ceylan ?

– J'ai déjà pris mes dispositions pour y aller faire du commerce. Peut-être me verras-tu à un moment ou à l'autre à Ceylan, mais ne laisse pas croire que tu es connu d'un pauvre négociant.

– Tu délirés de plus en plus ! s'exclama le général. Crois-tu que je vais consentir à te voir trafiquer ! Un fils de mon oncle Vasco de Azevedo qui achète du piment et du gingembre !

– Il te suffira de ne pas dire, cousin, que suis le fils de Vasco de Azevedo. Je ne crois pas souiller la mémoire de mon père dans cet humble métier. S'il est une honte qui salisse les cendres des morts, ce n'est certainement pas celle du travail d'un pauvre...

– Mais tes bras... fit Dom Jerónimo... sont faits pour tenir une épée ; et l'épée, c'est l'office des hommes de ton sang...

– Les hommes de mon sang... excuse-moi, je voulais dire les hommes de ma condition, ne servent pas les ennemis du Portugal. J'ai cassé mon épée sur la tombe de mon seigneur Dom António. S'il y a un Portugais qui ait un droit égal, ou suffisant à la couronne de notre dernier roi, là oui, mon cousin, je te demanderai une de tes deux épées, parce que je n'ai pas de quoi en acheter une chez l'armurier.

– Tu en es là, Rui ? dit le général ; il ouvrit un tiroir d'un casier, tira deux bonnes poignées de ducats, qu'il jeta sur un buffet en s'exclamant : "Voilà de

quoi, cousin ! remets-toi à flot et, quand tu auras épuisé cet argent, prends ce que tu voudras du mien, j'en ai plus qu'assez."

– Garde-le avec ma gratitude, Dom Jerónimo, répondit Rui. Je n'ai pas assez de travail pour m'occuper l'esprit, qui garrotterait mon cœur s'il restait désœuvré. C'est pour soutenir mon corps et mon âme que j'irai de port en port, en me présentant comme un étranger, comme un homme qui n'a pas de patrie, comme un juif, achetant ici, vendant là. Je me sentirai de cette façon en paix avec ma conscience et tirerai du besoin de trouver du pain pour le lendemain, l'avantage d'occuper le jour même.

– Tu es fou à lier, rétorqua le général. Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi !...

– Embrasse-moi et adieu ! Je t'ai fait perdre trop de temps. Va retrouver tes officiers qui t'attendent, et dis-leur qu'en fait, il est fou, cet homme qui connaît les gueux encapuchonnés qui se font passer pour des rois dans la citadelle d'Arzila. Adieu.

Rui s'empressa de partir pour s'épargner d'impertinentes sollicitations. Dom Jerónimo demeura pensif, évoqua des souvenirs du Rui de 1578, se reprocha de l'avoir laissé partir sans les ducats, réfléchit au moyen de soigner la maladie morale de son cousin et se dit :

– Il n'est pas venu en Inde un si grand fou !

XVII

LA CORRUPTION EN INDE ET LA JUSTICE DU CIEL

 L'AVAIT SUFFI À RUI GOMES de séjourner deux mois en Inde pour sonder l'océan fangeux où se déchaînaient les vagues des passions les plus débridées et les plus sordides des Portugais. La corruption était à son comble quand Dom Francisco da Gama vint remplacer Matias de Albuquerque, bien que la tolérance ne fût pas le fort de son prédécesseur. Les traditions des vice-rois aussi aimés qu'intègres ne donnaient pas de cuisants remords à leurs barbares, à leurs cupides successeurs. Devant cet aplomb impuni, téméraire, le comte de Vidigueira prit des mesures, légiféra, fit des menaces ; mais le torrent dévalait de tous les côtés si puissamment qu'il n'est pas retourné dans l'abîme des mémoires infâmes, le submergea, superbe, inébranlable.

On disait que le prédécesseur de Dom Francisco ramenait au royaume un million, ce qu'il aurait gagné en six ans de vice-royauté.

On chargeait le navire ancré à Cochin qui devait ramener au royaume Matias de Albuquerque. Jamais on n'avait vu tel poids de richesses marquées du sceau d'un vice-roi.

À ce moment-là, Rui Gomes séjournait à Cochin, et passait les heures de loisir, que lui ménageait la réduction de ses marchandises, assis sur les quais de la douane, avec les gens de peu, à regarder passer les ballots de l'ancien vice-roi, en écoutant les remarques de la plèbe sur les grandes richesses de Matias de Albuquerque. Les plus hardis, protégés par leur propre misère et leur abjection, disaient que jamais tel voleur n'avait exercé la fonction de vice-roi, et n'avait pesé d'un tel poids sur les Indiens, ni rompu plus de contrats avec les princes alliés, consacrés par les serments de ses prédécesseurs. C'est ce qu'ils disaient tous ; peut-être l'auraient-ils dit de Dom João de Castro²¹ lui-même.

Quoi qu'il en soit, un soir que Rui Gomes écoutait, à la tombée de la nuit, silencieux, et comme étranger aux propos de la foule, ces chroniqueurs déguenillés et ces philosophes des quais de Cochin, l'on entendit, tout à coup, du côté de la baie où les navires étaient à l'ancre, un grand vacarme d'appels au secours et à la pitié. Répondant à ce tumulte, s'élevèrent des flammes et de grosses fumées d'un navire, qui, d'après tout le monde, avait été financé par les fonds de Matias de Albuquerque, les vergues déjà hissées pour appareiller le lendemain, afin de rejoindre la flotte qui l'attendait à Goa.

Rui vit, à la clarté des flammes, équipage et passagers déjà embarqués pour la traversée sauter des bastingages sur les canots, tendant les bras vers l'incendie ou étaient restés leurs biens. Ce qu'il vit encore à la clarté des flammes, ce fut... DIEU. Il vit ce que bien d'autres virent, et pensa ce qu'ont pensé ceux dont le juge Manuel de Faria e Sousa a perpétué le sentiment, dans la relation de ce désastre. Ces lignes méritent d'être transcrites, car elles sont concises et chargées de sens : "On y a vu réduit en fumée plus d'un million et demi, qui représentent les intérêts engrangés de beaucoup, ou pendant bien des années, moyennant bien des effort. Et comme d'habitude en Inde, c'est plus pour les richesses que pour eux, et jamais leur net accroissement en peu de temps ne cesse d'être le principal scrupule, on vit un châtiment dans ce qui semblait être un hasard. Comme il était le plus grand, c'est Albuquerque qui a le plus perdu. Mais il se sauva en faisant preuve de crânerie, au spectacle de cet incendie, il leva les mains et les yeux au ciel, et se faisant disciple de Job, il dit : "C'est vous, Seigneur, qui l'avez donné, c'est vous qui l'avez repris." Avec un tel procédé, l'on peut espérer qu'il a sagement parlé ; d'autres, auraient plutôt dit : "Dieu l'a donné, le diable l'a repris."²²

²¹ *Vice-roi de l'Inde, connu pour son intégrité, bon général au demeurant — avec une poignée d'hommes, il aurait, en 1546, mis en fuite quarante mille Turcs qui assiégeaient Diu, demandé une forte somme aux édiles de Goa pour relever les remparts, et envoyé une touffe de sa barbe, en gage. Né en 1500, il est mort en 1548, sans un sou vaillant, ni de quoi se payer une poule pour agrémenter son pot. Une grand homme en somme, une légende. (NdT)*

²² *Ásia Portuguesa, Tom. 3, pag.109.*

Cet événement fit une forte impression sur Rui Gomes. Il avait les dispositions requises pour attribuer à la justice divine le soudain anéantissement d'une telle opulence, là, dans les antres de la mer, sous les yeux épouvantés de leur possesseur, puni devant les témoins de sa rapacité. Il en fut encore plus convaincu en entendant aussitôt après un prêtre de la Compagnie, à qui il s'était confessé, dire que Matias de Albuquerque avait reçu du jésuite Jerónimo Xavier une lettre lui annonçant ce qui allait se passer.²³

Ébranlé par ce pressentiment, Rui Gomes était de plus en plus décidé à passer les derniers jours de sa vie dans la pauvreté. Ces idées en produisaient chez lui d'autres d'une piété fervente, qui le poussaient à hanter les églises et le confessionnal ; il se souvenait des prières que sa mère lui avait apprises, et que la guerre, ajoutée aux malheurs essuyés durant tant d'années, n'avait guère pu effacer de sa mémoire.

Il se voyait contraint, entretemps, à travailler pour assurer sa subsistance. S'il avait eu de quoi, avec ce qu'il gagnait à la sueur de son front, il aurait songé, sans doute, à se recueillir dans l'un des monastères en Inde, fleurissants de piété, engrangeant des âmes pour Dieu dans ces dangereuses missions où son cousin, le Père Inácio de Azevedo cherchait le martyre, qui lui donna plus tard des ailes pour monter au ciel. Manquant, cependant, du nécessaire pour vivre chaque jour, et ne voulant pas dépendre de ses parents, il alternait l'exercice de sa piété et celui du colportage, soustrayant au dernier le temps qu'il pouvait pour se consacrer au soulagement que lui apportaient les prières et les joies ineffables de qui se croit sous les yeux de Dieu, qui l'écoute.

Apprenant qu'à Ceylan, le négoce des épices offrait de bonnes perspectives, parce que, dans cette île, la brousse est faite de cannelle, comme dit Barros, Rui Gomes profita de la traversée de quelques missionnaires, dans un navire à prix réduits, et la fit avec d'autres négociants de sa condition.

Dom Jerónimo de Azevedo lançait une offensive contre le prétendu tyran de Candie. Tout lui réussissait dans ses entreprises. Là où ils mettaient le pied, ses officiers et lui-même laissaient des mares de sang. Ils égorgeaient les Indiens pacifiques afin de semer l'effroi parmi les timides. Fauve épouvantable aux yeux des barbares eux-mêmes, le gouverneur de Ceylan réussit à faire fuir de Candie son puissant ennemi, puis hissa sur des piquets les têtes des imprudents, ou des opiniâtres, qui s'entêtaient à défendre leurs maisons et leurs familles.

On mesure l'incroyable cruauté du capitaine général. Un écrivain portugais né quand le cousin de Rui Gomes gouvernait, parvenu à l'âge adulte quand il

²³ *La prophétie du jésuite était formulée en des termes, dont Manuel de Faria se rappela ce passage : Qu'il allégeât son âme pour son voyage ; il l'avertissait que l'on n'avait pas concédé aux gouverneurs de l'Inde une exemption due à leur supériorité, comme ils le supposaient ; parce que, sur eux tous, l'océan avait le pas, avec ses libertés, et le Cap de Bonne Espérance ne se laissait dominer, vaincre, ni flagorner.*

est mort, raconte que Dom Jerónimo de Azevedo, enivré par les fumées de sa victoire, obligeait les Indiennes à broyer leur progéniture dans des mortiers, avant de les étrangler de la main de ses bourreaux. Il faisait percer les enfants de lances, qu'on levait bien haut ; et quand ils gémissaient en expirant, il demandait que *l'on écoute chanter ces coqs (galos)*, en faisant allusion aux perchoirs et aux païens que l'on appelait les *Galas*. Il faisait précipiter du pont de Malvana les rebelles dans les gueules des caïmans qui les attendaient ; et ces bêtes étaient à ce point habituées à cette nourriture qu'il suffisait de siffler pour que leurs têtes émergent sous le pont. L'historien ajoute que Dom Jerónimo avait l'âme imprimée sur son visage, et le décrit d'une telle façon qu'on a du mal à se l'imaginer, en regardant le portrait qui accompagne sa biographie.²⁴

Telles étaient les prouesses de Dom Jerónimo de Azevedo, radieux et triomphant, quand Rui Gomes débarqua à Ceylan. Témoin de certains supplices infligés à des femmes et à des enfants, il se sentit pénétré d'horreur et voulut entendre l'histoire des criminels que l'on châtiât ainsi. Comme on lui disait que le capitaine général infligeait ce châtiment aux prisonniers, aux épouses et aux enfants des prisonniers, il jura à Dieu de ne plus mettre les pieds dans le vestibule d'un cannibale aussi féroce, s'empressa d'acheter et de vendre ses épices, afin d'avoir quitté l'île avant que le gouverneur le vît.

Il n'y parvint pas.

Bien que Rui ne fit obstacle à l'avidité de personne, quelques commerçants qui ne le connaissaient pas l'entreprirent en l'accablant d'insultes et de brocards, qui le laissaient froid, et auxquels il ne répondit pas. On le traita de juif, de chien, de Maure en fuite. Il s'enfuit, se dérochant à ce harcèlement. Les insulteurs, agacés par son inertie, lui lancèrent d'autres piques, entraînant une foule de badauds en le sifflant. Le moins touché de cette patiente pusillanimité, le retint, et le secoua en beuglant :

– Allez viens, Dom Iscariote ! Dis-nous qui tu es, ou tu vas te retrouver sur le chevalet de Goa !... Te serais-tu échappé de la Santa Casa ?

– Non. Laissez-moi passer, dit doucement Rui.

– Non pas, tu es un juif à quatre quartiers ! Viens plaider ta cause devant le juge.

– Voilà le capitaine général ! hurlèrent les gamins, la tête tournée du côté où résonnait le galop des chevaux.

Dom Jerónimo passait sans faire attention au groupe, mais les trafiquants amenèrent presque devant son cheval le prétendu juif, en hurlant :

– Monsieur le Capitaine Général !

Le gouverneur les vit, regarda et sauta de cheval en criant :

– Qu'avez-vous à voir avec cet homme ?

– Il ne dit pas qui il est, et personne ne le connaît à Ceylan, répondit un homme de cette tourbe.

– Ça fait trois jours qu'il vient négocier dans les comptoirs, cria un autre.

²⁴ Voir p. 321, tome 3. de l'Asie portugaise, et le portrait p. 324

– Laissez-le ! dit le général. Pourquoi l'exposer ainsi aux huées de la populace ? Que vous a-t-il fait ?

Les accusateurs se turent.

Dom Jerónimo, le visage congestionné, appela l'un de ses officiers, lui murmura quelques mots à l'oreille, et donna l'ordre aux mutins de ne pas mettre un pied hors de cet endroit. En un clin d'œil, les issues de la rue étaient coupées par la soldatesque, les insulteurs et les badauds étaient arrêtés, puis écorchés à coups de verge.

Rui Gomes avait glissé deux mots à voix basse à son cousin, pour lui demander de pardonner à ces hommes. Le général répondit :

– Tu as perdu jusqu'à ta fierté, mon vieux. Je t'attends chez moi d'ici deux heures.

Au bout de deux heures, Dom Jerónimo fit rechercher le négociant à Ceylan, lequel fut vite retrouvé par les sergents de Sa Seigneurie et respectueusement conduit à la demeure du général.

La physionomie de Dom Jerónimo de Azevedo, à qui Manuel de Faria e Sousa a fait un sort, montrait, cette fois-ci, une rare affabilité, et un ressentiment qui n'arrivait plus à en rabattre.

– Je vois que tu t'obstines, cousin Rui ! dit-il, le front plissé.

– À quoi ?

– À souiller ta famille ! Change de vie ou quitte l'Inde ! Qu'est-ce que cette tenue ? La populace te siffle comme si tu étais fou, et je ne puis rester derrière toi avec mes bourreaux pour mettre à vif les épaules de ceux qui t'injurient.

– Je vais te répondre, si tu n'as rien à ajouter.

– Vas-y...

– On ne salit pas sa famille en ne justifiant pas ses vices par sa pauvreté ; on la salit encore moins quand, pauvre et dépourvu d'ambition, on fait du commerce ; il se peut, cependant, que ce métier ternisse le général Dom Jerónimo de Azevedo, j'ai pris mes précautions, en dissimulant mon nom. Tu me dis de changer de vie ou de quitter l'Inde. J'attendrai que Dieu me change pour m'en donner une autre. Bien des fois j'ai cherché un changement en m'exposant aux balles et aux épées. Le Très-Haut ne l'a pas voulu ; peu importe que je le veuille. Partir de l'Inde... je partirai ; que m'en donne l'ordre qui peut. Tant pis... Il reste encore de la place au monde. La patrie de l'homme qui n'en a plus se trouve où il veut... Tu me demandes quelle est cette tenue ? Celle du pauvre, mais du pauvre résigné qui n'en souhaite pas une autre. Celle de Dom António, roi du Portugal, était comme celle-ci, la dernière année de sa vie. Je ne l'ai jamais vu se plaindre de ne pas avoir de pourpoint ourlé d'or, comme celui que tu portes. Le cousin Dom Jerónimo de Azevedo ne rougit pas d'être habillé comme le neveu de Dom João III. Mon manteau de damas est resté à Alcácer Quibir... Si la populace me hue comme si j'étais fou, je ne lui ai donné aucune occasion de me traîner dans la boue. J'achetais de la cannelle ; je donnais pour un petit lot ce que me demandait le vendeur ; comme je n'ai pas déprécié la marchandise, ni marchandé le prix, les autres marchands l'ont mal pris et exprimé leur contrariété ; ma patience

les a mis hors d'eux. Sous ce pourpoint râpé, il n'y avait plus Rui Gomes ; c'est pour cela, cousin, que tu m'as vu outragé au milieu de ces hommes qui, pour notre abjection, parlent la langue même avec laquelle Saint François Xavier et ton frère, Inácio de Azevedo, sont venus prêcher ici l'amour de notre prochain. Si tu as fait taillader le dos de ces marchands, je t'ai demandé de les épargner et tu ne m'as pas laissé faire preuve, avec Dieu, de la vertu du pardon pour des offenses qui n'étaient même pas des injures. Voilà ma réponse, cousin Dom Jerónimo. Dès qu'un navire appareillera, je rentrerai à Goa, où je dispose d'un reste de poivre, qui assurera ma subsistance pendant huit jours. De Goa, je partirai où je ne pourrai t'embarrasser. Je suis las de l'Inde de la Castille. Ce n'est point là ce que me disait mon père de l'Asie portugaise. Ce qu'il y a ici, c'est une caverne de bêtes fauves et de voleurs.

– Fais-toi moine, Rui, lança Dom Jerónimo en ricanant.

– À quoi servirait la religion dans cette situation, ou pour moi ? Il y a bien assez de moines et d'hommes qui ne craignent pas Dieu. Un prêtre de plus n'en diminuerait pas le nombre. L'on n'a pas besoin de moines en Inde pour apprivoiser les âmes des idolâtres. Les moines, mon cousin et seigneur, ceux qui en ont le plus besoin, c'est toi et les gens de ton rang ; ce sont ceux qui se font précéder d'un prêtre avec une croix, et d'un bourreau avec son couteau.

– On dirait, fit Dom Jerónimo, hésitant entre le sourire et l'emportement, que tu me paies en t'en prenant à moi.

– Je ne m'en prends pas à toi, pas du tout ; je te donne des avertissements salutaires pour te payer autant que je puis des faveurs que tu me voulais faire. Tu es descendu de toi-même au néant que je suis, cesse de flagorner qui que ce soit pour être quelque chose dans cette vie, où ceux qui sont les plus en vue n'émergent pas de la fange commune harnachée d'atours. Ne sois pas cruel, Dom Jerónimo. Je suis venu voir et apprendre comment tu châties les vaincus, et venges sur des vieillards, des enfants et des femmes les outrages de leurs vainqueurs.

– Tu commences à m'ennuyer, dit le capitaine général. Je ferme les yeux, car tu es un parent, pauvre et pitoyable, à qui l'infortune a fait perdre la raison ! Si je ne puis te servir pour t'épargner le dénuement, je ne m'offre pas comme une pierre à aiguïser le fil de ta dévote prédication, cousin Rui ! J'ai entendu de toi ce que n'oserait me redire le vice-roi !

– Merci ; mais je déplore que n'importe quel prêtre chrétien s'évanouisse devant ton autorité, surtout celui qui ose insulter les divinités des religions étrangères. Si les vice-rois marquent de hardiesse avec toi, mon cousin, redoute le juge qui vient de punir Matias de Albuquerque.

– L'incendie du navire ? demanda le gouverneur avec un sourire méprisant. Finissons-en de tout cela !...

– Ces mots, dit Rui, me rappellent le saint homme que pleure l'Inde... *Il est temps d'en finir*, disait Afonso de Albuquerque... Eh bien, oui, cousin, finissons-en. Reste en paix avec moi, et avec toi, si tu peux. Que Dieu ou l'infortune te rendent meilleur !

Rui Gomes de Azevedo sortit. À la porte du capitaine général s'agglutinaient

des fidalgos attirés par une mystérieuse rumeur à propos du marchand inconnu. Les yeux fixés sur lui, il lui cédèrent le passage respectueusement. Rui dut passer entre leurs rangées, le chapeau à la main, un sourire aux lèvres, un sourire de pitié pour l'animal orgueilleux et abject que l'on appelle l'homme.

Parmi les on-dit qui couraient sur le marchand inconnu, le plus incroyable ne doit pas être omis dans ce roman ; d'aucuns ont dit que, par sa stature, ses yeux, et sa démarche, le personnage mystérieux qui était sorti du palais du capitaine-général, était le roi Dom Sebastião.

Ce qui est certain, c'est que les spectateurs jouaient des coudes quand le pauvre négociant, emportant sous le bras deux ballots d'épices, embarqua sur une caravelle de transport pour Goa.

XVIII

LEONOR



ALLONS DANS LE MINHO, écouter le récit que fait de dix-huit ans de sa vie Leonor Correia de Lacerda. N'est-ce pas une chose bien commune et ordinaire, qu'elle ait été heureuse avec un mari étranger aux convulsions des partis, ni ami ni ennemi des Philippe, riche et disposant tranquillement de ses biens, de son épouse et de ses enfants, s'il en avait ? Si. La vie, telle qu'elle est, quoi qu'en aient les romanciers, regorge de cas analogues et de contrastes qui insinuent, dans les esprits irréfléchis, le soupçon que la Providence dort de temps à autre.

Apprenons entre-temps ce qu'il y a à savoir.

Quand la flotte partit pour l'Afrique, en juin 1578, Leonor était mariée depuis un an, et elle avait pleuré. Ce n'est pas surprenant. Les épouses les plus aimées, pleurent d'attendrissement. Cette hypothèse est cependant réfutée par certaines marques de dédain de João Esteves Cogominho, De douloureuses piquûres pour le cœur, de la jalousie enfin, mais qui la rabaissaient beaucoup, en la mettant au niveau de rivales de petite condition.

Elle croyait qu'elle souffrirait moins si ses rivales avaient été de haut rang. Pure illusion.

L'expérience lui ouvrit vite les yeux. Dès que son époux fit le tour des villes et des bourgs du Minho, afin de montrer ses laquais avec leurs livrées écarlates, et ses chevaux avec leurs frontaux blancs à panache et leurs caparaçons rouges, Dona Leonor l'épia comme une épouse vigilante et sut qu'elle était plus cuisante la jalousie de la dame avec laquelle la femme trahie croyait rivaliser par sa naissance, sa beauté ainsi que d'autres agréments.

João Esteves resta longtemps absent ; Leonor surgit sans qu'il s'y attendît. Cette surprise l'agaça. Les hommes sont de méchantes bêtes ! Pauvres anges

que les femmes quand elles aiment, et qu'elles expient des fautes aussi communes, aussi triviales que celles de Leonor !

On le dit, mais Dieu le sait, lui.

À ce moment, Dona Teresa vendait le patrimoine de son fils, pour mourir tout de suite après, foudroyée par le chagrin. Il convient de peser ces choses et de voir si, en nous fondant là-dessus, nous entendons la justice de là-haut. Et pointons le doigt vers le Ciel, sans avoir honte de passer pour des "esprits forts".

L'époux agacé obéit à la violence des larmes. Il cessa de prendre du bon temps comme devant, et se rabattit sur les débordements et le misérable libertinage de ses villages.

Les premières larmes de Leonor, c'est Gonçalo Correia qui les a essuyées. Il ne pouvait faire moins : il lui avait appris la vilénie dans l'âme, ou l'avait au moins aidée à la développer, alors qu'elle eût pu mourir à l'état d'embryon. Mais, quand l'épouse trahie, et sacrifiée à des idoles, plus encensées et adorées, versa encore des larmes : son père était mort.

Seule, cependant, et de plus en plus haïe de ses parentes et de ses amies ; des dames Alcofarada y sont pour quelque chose, dont l'auteur se souvient : elles ont raconté la méchante scène, et déshonorante, où elle avait opposé son désaveu aux arguments de l'Auditeur de Barcelos ; et celui-ci, de son côté, a divulgué le manquement à l'honneur de la jeune fille, sous des couleurs on ne peut plus noires.

Honorable, infortuné Auditeur !

João Esteves eut vent des cinglantes remontrances du magistrat, inspirées par la compassion et la colère qu'il a ressenties en apprenant la mort de Rui Gomes en captivité, et peu de jours après celle de Dona Teresa de Figueiroa.

L'Auditeur tonnait des malédictions contre les responsables de ces deux morts. Il invitait à espérer que la vengeance de Dieu s'abatît sur cette femme fausse liée à un gremlin de mari, qui avait profité d'ignobles astuces, pour mettre la main sur cet or fangeux, et le cœur fangeux de son épouse. L'imprécateur avait un public nombreux qui l'applaudissait. Le neveu du chancelier jura de se venger.

Le magistrat devait se rendre dans la juridiction de Vermoim, en 1580. Il devait longer les terres de Pouve. João Esteves envoya ses laquais avec l'ordre le tuer.

Ils l'accomplirent.

Ce crime fit tant de bruit, qu'il a gardé ses résonances dans la tradition populaire. Les cultivateurs la région rapportent, en omettant les causes et les effets, le fait qu'un auditeur de Barcelos a été assassiné là, près de ruines à présent enfouies, de ce que fut jadis le palais de Pouve.

Le nom de l'homicide ne lui fut d'aucun secours, non plus que la défense mise au point avec ses domestiques. Il s'enfuit en Castille. L'occasion était

propice. Combattant dans les rangs de ceux qui mettaient le Portugal à l'encan, il pouvait espérer l'abandon des poursuites. C'est pourtant là qu'il fut, au cœur de Madrid, frappé une nuit à la poitrine par un poignard court, et abattu d'un second coup.

Par qui ? Aux portes de la mort, le blessé dit juste que le sicaire qui l'avait attaqué était un nègre. Il attribua cette lâche agression à un rival qui soupirait pour l'une de ses conquêtes. Il y en avait tellement !

Comment découvrir ce nègre !

Sept jours après, l'ami de Rui Gomes de Azevedo, l'esclave, se trouvait au domaine de Ninães où il cultivait ses potagers.

Quinze jours avant, Rui Gomes était parti de Landim avec Dom António.

Le seigneur de Pouve se remit. Leonor soigna ses plaies et resta à Madrid.

Si João Esteves Cogominho était venu au Portugal avec l'armée du duc d'Albe, il aurait pu apercevoir Rui Gomes à Estremoz, à Cascais, Setubal et Alcântara. Il n'éprouvait pas assez d'amour pour la Castille pour s'exposer aux hasards de la guerre. Comme les jurisconsultes de Philippe, il se contenta de donner un avis favorable à l'Espagnol, et son cœur aux Espagnoles.

Une fois bien établi le pouvoir de Philippe II au Portugal, sans plus de cicatrices que celles infligées par le nègre avec son couteau improvisé, João Esteves revint chez lui au Minho, escorté d'hommes armés à ses frais ; mais, comme la nostalgie de Madrid ternissait à ses yeux les montagnes et les plaines de son village, il abandonna Leonor, absorbée par le rétablissement de ses biens entamés, et s'en fut en Espagne escompter le billet ou la lettre qu'il avait reçue de Cristóvão de Moura ; il est bon que son âme, comme une chose abjecte, se donnât et ne se vendît pas à la Castille²⁵.

À Pouve, les jours de Leonor étaient pleins d'amertume. Elle ne sortait pas des quatre murs épais de son salon, depuis le jour où elle avait vu, se promenant dans le jardin, en rasant les murs, la tête couleur de jais, les yeux scintillants, et les lèvres de chair vive du nègre Vasco, à qui elle se confiait jadis, qui lui demandait :

– Est-il toujours certain que votre gentil cousin, Rui, est mort en captivité, Dona Leonor ?

Elle s'enfuit, et le nègre disparut. Elle comprenait la raison de cette disparition.

Elle sortit encore une fois pour la fête de l'église de Santa Maria de Abade, près de chez elle. Mais, durant une pause des prêtres qui chantaient, elle entendit un voix plaintive qui disait : *Un Notre père, et un Avé-Maria pour l'âme du seigneur de Ninães mort en captivité au Maroc.*

Certaines femmes sanglotèrent en priant. Beaucoup d'yeux se tournèrent vers Leonor. Elle était pâle, le visage penché sur son sein haletant.

²⁵ Ces billets étaient signés et devaient être présentés par les Portugais vendus à la Castille à la fin des hostilités, pour recevoir leur paie. Ceux qui voudront connaître les vendus et les vendues les plus exemplaires, peuvent lire leurs noms dans l'Europe Portugaise de M. Faria e Sousa, tome III, p. 119 et 120.

C'est après cela, qu'on ne l'a plus revue.

C'était Vasco, l'esclave, qui avait demandé ce *Notre Père*.

Elle s'abandonna à la peur et au chagrin. Son mari ne revenait pas ; elle partit à sa recherche. Son accueil dépassa en violence ce que Leonor avait prévu. João Esteves donnait à une autre femme son cœur dont la moitié aurait suffi à combler son épouse. Mais, paradoxalement, il n'existe pas de moitiés de cœur. Il n'y a que l'amour, ou l'indifférence, quand ce n'est pas une insoutenable imposture, que l'on appelle l'estime.

Face au raffinement dans les outrages et les humiliations, Leonor en vint à regretter ses craintes à Pouve. Elle en arriva, dans l'échelle des angoisses, à éclater en présence de son mari, en s'écriant :

– Ô mon cousin Rui, quelle souffrance que la mienne ! Je me rends maintenant compte du mal que je t'ai fait !... Que Dieu veille au repos de ton âme ; et quand tu seras vengé, demande-lui de mettre fin à ce châtiment !

João Esteves s'emporta. C'était la première fois que sa femme lui décochait un affront si tranchant. Il l'essuya, conscient de son infamie, et se sentit blessé dans son orgueil.

Ce fut une autre marque noire que Leonor lui imprima dans sa carrière.

À partir de ce moment, le bourreau brisait le silence avec une insulte et foulait aux pieds la mémoire de Rui Gomes de Azevedo, le traitant de lâche, incapable de lui disputer la femme qu'il aimait.

– S'il était si épris, vociférait le Seigneur de Pouve, pourquoi t'a-t-il si facilement cédé à ma volonté ?! Ou il ne t'aimait guère, ou sa lâcheté dépassait les bornes ! Et, si tu l'aimais, quels sont les philtres que je t'ai donnés ? T'ai-je suppliée ? L'ai-je menacé ? T'ai-je longtemps harcelée ? Me suis-je traîné en pleurant à tes pieds ? Non. C'est mon oncle qui m'a traîné ici, qui m'a attaché à la chiourme de ton or, qui ne fait que me peser sur le cœur, et rien d'autre. Que m'importe à moi ta richesse ?... À cause de toi, j'ai été taillé en pièces par l'Auditeur, qui se trouve à présent en enfer ! J'ai été banni, suspecté de meurtre, pour avoir vengé ton honneur et celui des miens ! Et tu viens encore me rappeler Rui ! Tu me le rappelles comme si je perdais beaucoup en te voyant à lui, et pas à moi ! Ah, si tu l'avais rejoint quand l'Auditeur est venu te chercher ! Qui t'a libérée ?

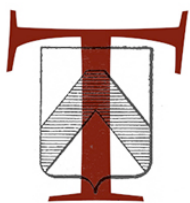
Leonor tombait à genoux, en demandant au Seigneur de la soulager de ses peines. La voyant s'épancher de la sorte dans des larmes que Dieu lui accordait encore, João Esteves sortait, en se moquant de ses cris.

C'est elle, enfin, qui demanda à son mari de la laisser rentrer seule au Portugal. Le temps de se retourner, les litières étaient prêtes pour le voyage. João Esteves voyait miroiter un nouveau jour d'entière liberté, avec beaucoup de soleil pour illuminer son cœur, et de chaleur pour réchauffer ses esprits exténués par les fatigues du libertinage. Seul et riche ! Dans la plénitude de ses trente-quatre ans, sur une terre, et en un temps, où jusqu'à cinquante, voire cent, comme dans d'autres pays, tout homme plein d'argent, pouvait faire pleuvoir l'or sur les toits de bronze des Danaé, João Esteves n'aurait pas échangé sa place avec Jupiter.

Retirée dans sa demeure de Pouve, Dona Leonor Correia s'appuya sur la croix de notre Sauveur pour commencer une vie de pénitence, comme si ce n'était pas plus qu'un grand besoin d'expiation qui la ramenait de Madrid. Elle s'entoura de moines qui lui apprirent à reflorir son âme en macérant le corps. En vérité, se sentant vieille et chenu avant trente-cinq ans, elle commençait à s'abandonner aux transports de l'amour de Dieu.

XIX

VASCO, L'ESCLAVE



OUT SPÉCIALISTE versé dans l'histoire des vingt ans qui ont suivi l'usurpation de 1580, possédant João Pinto Ribeiro, Salgado de Araújo, frei Fransisco de Santo Agostinho, le comte de Ericeira et des dizaines d'auteurs de monographies durant cette funeste époque, au fait des vengeances atroces des ministres de la Castille, exercées contre les partisans de Dom António, comprendra pour quelle raison les cinq mois de séjour de Rui Gomes de Azevedo, dans le Minho, fut seulement connu des personnes ayant offert un asile au prince réfugié. Personne n'avait vu le seigneur de Ninães, mis à part, dans leur monastère de la Croix, les moines qui l'avaient approuvé en leur âme. Le peuple des villages qui avait assisté aux cantiques, ne s'est jamais souvenu du fidalgo qu'ils aimaient, sinon pour lui réserver leurs prières comme à un martyr des Maures infidèles. Leonor, elle aussi, le tenait à ce point pour mort, que rares étaient les jours, après ses élans de mysticisme, où elle s'abstenait d'assister à une messe pour l'âme de Rui Gomes, au cours de laquelle ses larmes étaient le plus tendre et le plus émouvant témoignage de sa douleur.

Deux ans de solitude et de mélancolie, de prière et de jeûnes, de cilices et d'aumônes, c'est la vie que menait alors l'épouse de João Esteves Cogominho. À mesure que les jeûnes et les macérations entamaient l'enveloppe matérielle, son esprit y gagnait une certaine lucidité, l'entraînait à rêver d'un monde inconnu, voletait, avec des ailes éthérées et sentait les mêmes ravissements que toutes les âmes fiévreuses brûlant d'un amour céleste. Elle en vint à nourrir des préoccupations et des visions, dans lesquelles le moine qui la confessait subodorait quelques étincelles d'amour profane qui s'étaient introduites de façon obreptice et subreptice. Il arrivait que Leonor crût voir l'image, l'ombre, le fantôme de Rui Gomes, ni sombre, ni menaçant, plutôt compatissant, indulgent, pleurant tantôt avec elle, tantôt la contemplant avec une affectueuse tristesse. Le moine qui faisait office de directeur spirituel voulait y voir un amour posthume en quelque manière, et, plus que posthume, froissé par l'offense faite à son amour conjugal. Il ne cessait donc d'inviter sa fille spirituelle d'assommer des visions de ce genre en multipliant les actes de foi, et les exorcismes contre le démon plein d'esprit, qui la titillait avec le fantôme de Rui Gomes de Azevedo. Un autre moine de São Francisco de

Guimarães estimait que le spectre du mort demandait des messes, ce qui laissait croire qu'il souffrait au purgatoire. Leonor faisait dire beaucoup de messes ; et dans ses entretiens avec la vision, lui demandait de lui faire un signe quand il connaîtrait la béatitude.

Et, l'âme attisée ainsi par les extases, tout son corps s'effilochait, elle n'avait plus de sang que pour des larmes, ni le moindre vestige de beauté qui pût impressionner quoi que ce soit, mis à part un fantôme.

En 1586, João Esteves vint d'Espagne chercher une somme qui nécessitait la signature de son épouse, et fut ébahi de la voir sèche et momifiée à faire peur. Il lui parlait ; elle l'écoutait sans l'entendre. Quand il touchait ses mains gelées, son cadavre galvanisé se rétractait, comme si elle était effleurée par un gecko.

C'était l'effet de sa haine à l'encontre de son époux, et de son amour pour son fantôme ; c'était la répulsion de la plus loyale des épouses, qu'ont aussi ressentie des spectres.

Le seigneur de Pouve s'enquit de l'existence que menait Leonor, il apprit que deux religieux des plus remarquables sur un bon nombre d'entre eux, se rendaient fréquemment chez elle, où l'on disait une messe tous les jours. Il comprit que la mystique avait fait perdre la raison à son épouse. Il n'en fut pas chagriné et ne chercha pas à contrecarrer l'influence des franciscains et des carmélites. Il la laissa là, et s'en alla où les femmes étaient moins ascétiques et diaphanes, car elles s'étaient déchargées de toute spiritualité.

Deux ans après, João Esteves apprit que sa femme voulait vendre ce qu'elle avait hérité de ses parents pour fonder un couvent de carmélites déchaux dans sa maison de Reboredo. Cette idée parut pleine d'humanité, et juridiquement insane à son mari. Comment pourrait-elle vendre leurs biens communs ? Qui l'avait rabaissée en lui suggérant une aussi sotte piété ?

Il ne répondit pas au message du prieur carmélite.

Au bout de quelques mois, une autre nouvelle ; sa femme voulait se retirer dans un monastère, se séparer légalement de son mari, et récupérer son patrimoine, faute d'héritiers.

Ça, c'était grave, car cela signifiait qu'il serait pauvre.

João Esteves se rendit au Portugal. Il entra au palais de Pouve. Il rencontra un moine, et le renvoya en le menaçant de le faire fouetter par ses laquais. Il fit courir le bruit qu'il écorcherait vif tout moine qui pénétrerait dans la maison. Il disposa des guetteurs autour de ses domaines et entreprit d'avoir la signature de sa femme pour aliéner effectivement ou frauduleusement ses biens. Dona Leonor ne signait pas et ne discutait pas.

Sa réponse, c'était *non*. Un *non* âpre, sec, sauvage, celui d'une créature qui a perdu les nuances de sa voix, à force de s'entretenir avec des fantômes.

Poussé à bout, ne pouvant plus recourir à une artificieuse tendresse, il voulut la forcer à écrire son nom. Leonor courut à la balustrade qui donnait sur les champs et cria. Les villageois, qui l'appelaient une sainte, accoururent en masse. À la tête de ses laquais, le fidalgo fendit la populace, l'épée à la main.

À ce moment, le religieux qu'il avait chassé, et que les paysans appelaient aussi un "saint", disait, sur le parvis de l'église, que le meurtrier de l'auditeur de Barcelos, le traître qui s'était vendu à la Castille, le responsable de la mort du fidalgo de Ninães et de la vertueuse Dona Teresa, était venu de Madrid pour tuer sa femme. Après quoi, il entra dans son temple, prit un crucifix et sortit en braillant :

– Défendez votre fidalga, défendez votre bienfaitrice, qui, les années de famine, vous exempte de vos loyers et vous envoie des remèdes quand vous êtes malades.

Peu de temps après, on sonnait le tocsin dans trois paroisses, et parmi la foule accourue autour de la maison de Pouve, on voyait le nègre de Ninães, l'esclave de Rui Gomes, qui demandait aux uns et aux autres s'il y avait le feu ou des voleurs dans le palais du fidalgo.

Faute de chef, la plèbe allait çà et là, en donnant de la voix, mais personne ne se dirigeait droit vers les portillons imposants de la cour, parce que les domestiques de João Esteves, avec leurs escopettes armées et braquées sur la figure de quiconque s'approchait, dissuadaient les plus courageux.

– Mais que voulez-vous ? demandait le nègre.

– Nous voulons tirer notre dame des griffes du fidalgo qui va la tuer !

Le noir sourit et dit :

– Qu'ils se débrouillent... Je croyais que c'était autre chose. Sans elle, mon maître serait encore vivant ! Qu'elle serre les dents, maintenant... Dieu sait bien ce qu'il fait... Approchez donc, je vais tout vous raconter...

Le peuple se mettait en cercle autour du noir, quand João Esteves surgit à une fenêtre, et cria :

– Quittez la place, manants !

Et, tirant sur cet attroupement avec son arquebuse, il toucha d'une balle le dos du nègre. Il y eut ensuite des salves d'arquebuse, pour rien, puisque la foule s'était évanouie aussitôt, si vite qu'elle semblait avoir été avalée par la terre.

Mais pas le noir. Vasco resta là où on l'avait blessé, debout, le regard planté sur la fenêtre, et palpait le point d'impact en disant entre les dents :

– Si je m'en sors !

Il rentra chez lui et s'en sortit.

Une carcasse de nègre et l'intervention d'un vieux soldat d'Asie réussirent à extraire la balle des muscles intercostaux. Mais, dès que le soldat le quitta, le noir la prit, la roula, entre les doigts, la soupesa en la faisant passer d'une main à l'autre, la fit glisser dans la bouche d'un fusil de chasse de son maître, et dit :

– Tu y entres ? Fort bien... Tu vas rejoindre celui qui t'a envoyé là ! Nous verrons s'il s'y enfonce mieux que mon couteau.

CE QU'ÉTAIT UN NÈGRE QUAND IL LUI FALLAIT ÊTRE UN HOMME



ES PROPRIÉTÉS DE NINÃES, aliénées par Dona Teresa, avaient été vendues au docteur Francisco Pereira Caldas, de Braga, le père de Gabriel Pereira de Castro.

Le docteur Francisco Pereira avait été, à Braga, le défenseur le plus ardent des droits de Dom António à la couronne. L'archevêque Dom Bartolomeu dos Mártires craignait cet homme instruit, estimé du peuple, qui l'effrayait tant que, lorsqu'il s'approchait du prier du Crato d'Aveiro, l'archevêque faisait un paquet de sa trousse et de sa conscience de patriote pour chercher refuge auprès de la Castille.

Le territoire du Portugal infesté par vingt mille soldats de l'extérieur, et quelques milliers de traître à l'intérieur, l'archevêque fit instruire un procès contre Francisco Pereira Caldas, qui se réfugia en Castille par mesure de précaution.

Contraint à d'effarantes dépenses dans des royaumes étrangers, le père du poète épique de *l'Ulisseia*²⁶ fit vendre les propriétés qu'il avait achetées à sa cousine Dona Teresa Figueiroa. Gonçalo Correia les avait achetées et sa fille, Léonor, ajoutées à son important patrimoine.

Ces propriétés, João Esteves Cogominho désirait les vendre pour quatre fois le prix auquel son beau-père les avait acquises. Je ne sais si, réduite par la peur, Dona Leonor signa ou promit de signer la transaction. C'est, à mon avis probable ; elle se voyait dans l'incapacité de recourir à des parents ou à des moines. Ce que l'on sait, c'est que, suivi des acheteurs, il leur fit visiter les terres ; arrivant aux potagers autour du palais, il les présenta comme siens.

L'esclave, qui avait entendu ce mensonge, s'avança sur le palier de la maison et dit que, lorsque sa maîtresse, Dona Teresa, avait vendu ses terres pour la rançon de Rui, elle lui avait dit qu'elle ne vendait ni la maison, ni les potagers.

– Qui est-ce qui t'appelle ici, vil macaque ? beugla João Esteves.

– Je suis venu rétablir la vérité. Cela n'appartient pas à Votre Seigneurie. Vendez ce qui est à vous.

Le hobereau de Pouve allait monter les escaliers, mais les cultivateurs le retinrent respectueusement, en lui disant que la vérité apparaîtrait dans les documents écrits.

– Mais laissez-moi écrabouiller ce chien immonde ! disait le fidalgo, en se débattant entre les mains des cultivateurs. Je ne pensais pas te retrouver ici, misérable chien !

– J'y suis, Monsieur, dit Vasco, ainsi que cette balle. Je ne meurs pas comme ça !...

²⁶ Le traducteur se doit de rendre hommage à Gabriel Pereira Caldas qui évoque les campagnes d'Ulysse au Portugal ; il lui a, de toute évidence, inspiré son *Antes de Sintra*, bien qu'il ne l'ait jamais lu. (NdT)

João Esteves écumait de rage et le nègre demeurait serein, appuyé au chambranle de la porte.

Craignant que le noir fût homme à tirer sur lui, un soupçon bien fondé, vus les antécédents de Vasco, les paysans parvinrent à éloigner le fidalgo.

Le mari de Leonor, s'écartant des laboureurs, revint sur ses pas, et pénétra dans les potagers de Ninães. L'esclave qui creusait dans la terre, fut distrait de sa tâche, en remarquant João Esteves alors qu'il sautait une haie basse de buis, un poignard à la main, littéralement convulsée.

– Une fâcheuse initiative, Monsieur le fidalgo ! dit le noir. Vous vous trouvez à l'endroit même où vous mourrez, si vous ne passez pas votre chemin !

L'agresseur, qui ne se sentait plus, fondit sur lui. Vasco lui appliqua sa bêche sur la poitrine, comme pour suspendre l'élan du fer, et lui dit :

– Ne vous mettez pas en peine, fidalgo ; je ne vais pas vous tuer parce que je ne le veux pas ! Partez avec l'aide de Dieu. Les potagers ne sont pas à vous... Cela appartient aux héritiers de mon maître, Monsieur Rui Gomes. Vous n'êtes pas son héritier, que je sache...

Le furieux s'obstinait à l'attaquer avec son poignard, le noir suivait ses mouvements, et les bloquait immanquablement. Tout à coup, Vasco lâcha sa bêche, d'un bond il fut sur lui, et le souleva, en lui arrachant le poignard des mains.

Son visage se déforma. Il était le tigre de l'Afrique, avec, en plus, la plus grande horreur qui peut s'emparer du fauve humain en fureur. Elle faisait atrocement ses délices, cette proie qui se débattait sous ses genoux de fer. Le sang bouillonnait dans ses yeux écarquillés. Il assouvissait, en le voyant gigoter, sa faim de cette vie qui avait provoqué deux morts dans la maison de ses maîtres. Il voyait tout, le nègre, à ce moment. Il voyait son maître rire au berceau et pleurer dans sa geôle. Il voyait sa protectrice vendre le arbres de ses aïeux et pleurer en embrassant ceux que son fils avait plantés. Il voyait tout comme le verrait un molosse, avec, dans la gueule, la gorge de l'homme qui aurait tué son maître. Il semblait faire traîner cette vie pour bien sentir sous son genou son cœur se casser. Il ne l'avait pas encore blessé, il ne voulait pas le blesser. L'écraser, c'était ce qui lui procurait les plus grandes délices, il respirait plus longuement l'âcreté de son sang. Il ne voulait pas le tuer, sans penser à la façon d'exprimer entre ses doigts les dernières fibres qui le retenaient à la vie... Il ne voulait pas, mais João Esteves était mort, étranglé.

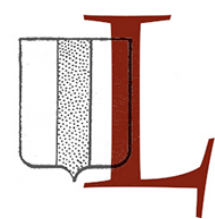
Vasco se leva, regarda tout autour et se passa le poignet de sa veste sur le front. Pour essuyer la sueur ? Non : ses larmes !

Il faisait ses adieux à la maison où il était entré à quatre ans, au souvenir de ses seigneurs, à l'espoir qu'il caressait en rêve de voir revenir son maître...

– Maintenant... je suis affranchi ! dit-il.

Et il sortit du palais de Ninães.

RÉFLEXIONS SUR LES NOIRS ET CE QU'ON PEUT EN DIRE DE PLUS

es esclaves étaient en ce temps-là les plus infimes et les plus infortunées des créatures de Dieu. Les importants seigneurs, les grands de l'espèce des Cogominhos tuaient impunément les Auditeurs. Mais quand le nègre joignait à sa condition sociale de bête, la condition humaine de fauve, les fidalgos mouraient entre les griffes du nègre, et la main de la Providence découvrait des renforcements dans les montagnes, des gorges escarpées avec des précipices, en des lieux où les sergents et les bourreaux n'allaient pas défricher les cachettes des esclaves. Au Minho, surtout, le nombre des esclaves et la barbarie de leurs maîtres se sont maintes fois embrasés, et ce ne sont pas toujours les propriétaires de la bête qui ont eu le dessus.

Les cordillères du nord se révélaient très souvent infestées d'une gueusaille de brigands, recrutés parmi les esclaves ; rares étaient les membres de ces redoutables compagnies qui s'y enrôlaient sans avoir du sang sur les mains. Les noirs et les mulâtres ne présentaient, en l'occurrence, aucune ressemblance avec les veaux placides, leurs frères, achetés dans la même foire et vendus par le même Galicien.

Quand on trouva le cadavre de João Esteves Cogominho, personne n'alla battre les broussailles à la recherche de l'assassin. Il n'y avait guère d'hommes pour oser affronter le terrible nègre de Ninães ; le pays n'en avait pas assez pour le traquer, et l'estime qu'inspirait le mort n'en appelait pas, de loin. L'opinion générale était en outre que Vasco avait rejoint une horde de voleurs qui campaient aux environs de Barroso et descendaient comme des meutes de loups sur les routes dans le cadre des foires annuelles.

C'est fort injuste, s'agissant du sanguinaire ami de Rui Gomes de Azevedo. Vasco pénétra en Castille, prit le chemin de La Corogne, et s'enrôla dans l'équipage d'un vaisseau qui levait l'ancre pour l'île de Terceira.

Au moment de ces événements, Leonor Correia, veuve, ne s'arrachait pas les cheveux et ne se lamentait pas de façon indécente. Elle ouvrait continuellement le petit livre consolateur de Kempis²⁷ et se conformait à la volonté du Seigneur, comme les veuves de nos jours, sans lire Kempis ni quoi que ce soit qui les distraie de leurs larmes.

Ce qu'elle a fait, avec un respect religieux dû aux restes de son mari, c'est faire construire un des deux cercueils de pierre grossière et unie que vous

²⁷ *Tout le monde aura reconnu le pieux Hermeken, natif de Kempen en Rhénanie — d'où son surnom — qui a proposé aux dévots, au XVe, une Imitation de Jésus-Christ qui doit figurer dans la bibliothèque des honnêtes gens, si possible dans la traduction de Corneille. (NdT)*

pouvez voir sur le parvis de l'église de Santa Maria de Abade, appuyés au mur du chœur. João Esteves Cogominho se trouve dans l'un de ces deux mausolées. Nous vous dirons bientôt que, dans l'autre, des cendres attendent le souffle vivifiant de la trompette de l'archange.

L'extatique veuve continuait-elle à s'entretenir avec le fantôme de Rui Gomes ? Elle était plus illuminée, plus transportée, pâmée dans un élan d'amour surnaturel. Dans ses hallucinations, elle avait l'impression que ses doigts touchaient les mains sur lesquelles elle penchait, toute petite, sa tête pour se laisser coiffer avec des fleurs. Elle voyait les fleurs, les diaprures des pensées, le velouté immaculé du lis, le bleu des violettes qu'il lui envoyait de son jardin. Elle aspirait les arômes des bouquets, passait en sautant d'une fenêtre à l'autre, comme à douze ans, imaginant autour du palais de Pouve les allées des chênaies par lesquelles Rui avançait en demandant aux petits oiseaux de l'appeler dans les ombres sous les tonnelles des fontaines.

Était-elle donc folle ? Non : elle était beaucoup plus malheureuse. Parce qu'une fois éteinte la flamme fébrile qui éclairait son monde fictif, Leonor entraînait dans le sombre cachot et disait : "Mais il est mort, il a quitté ce monde sans me pardonner !..."

XXII

ET RUI ?

DANS UN AUTRE HÉMISPÈRE, de l'autre côté de la mer, c'était aussi un esprit humain, touché par la grâce de ses tristesses, serrant bien ses épines contre son front, s'imposant des pénitences sans nul besoin de se purifier pour entrer au cœur de la justice divine, qui s'élevait vers Dieu en déployant ses ailes dans les airs où le conduit l'ange de l'infortune imméritée, mais, dans sa ferveur religieuse, cet autre malheureux dans cette vie, ne sentait pas l'aiguillon des remords, ni la crainte de l'enfer. Ce qui l'accablait, c'était la douleur de ne point présenter au Juge suprême plus de larmes, si ce n'est les siennes.

Rui Gomes avait surestimé ses forces pour s'assurer le pain de chaque jour. Son travail ne le lui donnait pas. Parfois, les miettes de son commerce ne lui rendait pas en liquide l'argent qu'il y consacrait. La volonté ferme de travailler et l'exercice inlassable des facultés de l'âme et du corps ne trompent pas la faim, bien que l'on ait écrit là-dessus d'admirables maximes, guère nourrissantes au demeurant.

Au monastère de São Domingos de Goa, il y avait un conventuel qui était l'un des illustres soldats du royaume ayant accompagné Rui en captivité. À l'article de la mort, Diogo das Póvoas avait fait vœu de prendre l'habit de dominicain, s'il parvenait à baiser le sol de sa patrie. Délivré par les moines de la Très-Sainte Trinité, il embrassa sa famille dans un village de la Beira et prit le chemin de Benfica pour revêtir la tunique blanche. Puis il se rendit en Inde

prêcher sa foi, et il demeurait dans le couvent de Goa quand Rui Gomes, par hasard au fait de l'endroit où séjournait son camarade et son compagnon dans la prison de Fez, alla le trouver et lui dit qui il était. En vingt-deux ans tous les traits s'étaient altérés des deux soldats d'Alcácer Quibir, rien ne restait de leur maintien et de leur aspect. L'un était un moine vieilli à Pégou²⁸ et à Malabar. L'autre, plus jeune et apparemment plus branlant, trahissait une décrépitude avancée, celle d'un malheureux qui avait senti, à chaque heure, le givre de six hivers de suite sans soleil. Le moine avait connu le sommeil de quelques nuits sereines sous le pavillon du missionnaire dans les campements de Jésus-Christ ; son âme satisfaite pouvait encore sourire. Le soldat du prieur de Crato n'avait pas goûté les douceurs de la paix du moment où il avait perdu son roi à celui où l'autre s'était endormi du sommeil éternel à Paris. Dix-sept ans sans une lueur d'espoir ! La couleur jaunâtre de la grande barbe qui recouvrait son pourpoint, c'était la brûlure de ses larmes corrosives. Rui Gomes était au bout de sa quarante-quatrième année, en 1600, quand le frère Diogo das Póvoas lui disait :

– Tu étais plus jeune que moi, Rui... Tu as dû endurer de fort pénibles travaux !...

Le récit détaillé du partisan fidèle de Dom António fit comprendre au frère Diogo que son compagnon de captivité avait, parmi d'autres angoisses, celles de la faim, là, au milieu des richesses de l'Asie. Il le loua, en versant des larmes, d'avoir méprisé les faveurs du cruel capitaine général de Ceylan ; et, au nom du Christ, dont il tira l'image de son sein pour sanctifier cette demande, il le pria de venir tous les jours lui tenir compagnie, au monastère, aux heures de repas.

Rui accepta de partager les portions de soupe de frère Diogo. Leur intimité devint telle ensuite que pour cela, ou la ferveur de la dévotion dans cette maison hospitalière, Rui demanda qu'on l'admît comme frère lai. Les dominicains lui accordaient l'habit de bon cœur ; quelles que fussent pourtant la gêne et l'irrésolution du chevalier d'Alcácer, ce qui est sûr, c'est qu'il se refusa à prononcer ses vœux. L'ami de Dom António attendrait-il que le successeur du prince mort, Dom Manuel de Portugal, appelât encore les fidèles soldats de son père à lui restituer l'héritage paternel ?

Comme le frère Diogo das Póvoas accompagnait frère Francisco de l'Annonciation, au service de l'Institut et de la République dans les royaumes situés sur la côte de Pégou, au cours de sa première année de frère lai, Rui Gomes demanda la permission de partir avec eux.

Il partit. Lui et ces frères furent les premiers à arpenter, en habits sacerdotaux, les terres de Jangomá, sur les marges de la Tartarie. Quand ils furent arrivés à destination, Rui mesura l'importance de cette autre mission évangélique que frère Francisco allait accomplir si loin de son monastère, comme de sa fonction de messenger de Jésus.

Dans cette région il y avait un royaume appelé Arakan, une grande

²⁸ * Ancienne capitale du royaume portant ce nom, en Birmanie. Ce n'est plus qu'une capitale de district. NdT.

principauté. Le roi de ce royaume avait sauvé du gibet un négociant portugais, du nom de Filipe Brito de Nicote, prisonnier au Jahangir. Il avait fait de lui son conseiller pour ses propres affaires, son ministre, et lui avait confié les finances et le gouvernement d'un comptoir de Syriam, une île d'une circonférence de cinquante lieues. Brito avait fait élever une forteresse, sous prétexte de se protéger des brigands. Une fois cette trahison accomplie, il va à Goa, et offre au vice-roi sa forteresse et un accès au royaume de son bienfaiteur. Aires de Saldanha, le vice-roi, accepte cet hommage, lui donne le titre de capitaine et une de ses nièces pour épouse. Le temps que ce perfide intendant parte et revienne, le roi trahi qui se doutait de quelque chose, attaque la forteresse, que les assiégés défendent, sous les ordres de Salvador Ribeiro, qui s'est fait, en l'absence de Brito de Nicote, acclamer roi du Pégou, après force batailles et victoires aussi éclatantes que cruelles²⁹. Mais le roi légitime — suivant ce que les Portugais appelaient *légitimité* là-bas en Inde — était le premier constructeur de la forteresse, le traître par excellence, qui l'emporte sur les autres, c'es Nicote qui, d'après Frei Luís de Sousa, "avait gravi les échelons de condamné au gibet à ministre du roi, de pauvre négociant, à riche et puissant capitaine de guerre³⁰." L'aimable chroniqueur oublie de dire que Filipe de Brito Nicote, fils de Lisbonne, et d'un père français, avait commencé par être charbonnier, avait fait le commerce du sel et avait fini... comme on le dira bientôt en passant.

Les théologiens ont discuté à Goa pour savoir si la trahison de Brito était acceptable à la lumière de la sainte religion, et conforme à la loyauté portugaise. Les théologiens décidèrent que oui ; et, dans le but de colorer cette perfidie avec les intérêts du commerce, ils ont envoyé le frère dominicain au Pégou. Frère Francisco de Anunciação se ménagea la bonne volonté des rois insurgés contre les envahisseurs et obtint tout ce qu'il demanda.

Prévenu entre-temps des vilénies de Filipe de Brito, et témoin des ruses atroces avec lesquelles les moines et les capitaines circonvenaient la probité du prince païen, le frère lai Rui Gomes se répandit en clameurs presque publiques contre Nicote, qu'il dénonçait comme le digne vassal du roi

²⁹ *Romançant Salvador Ribeiro, mon ami J. Pizarro le présente comme "digne d'un poème qui célèbre son nom illustre, et perpétue la mémoire de ses exploits prodigieux et de ses plus extraordinaires vertus." Il ajoute : "Qui lira mes rimes naïves. rendra tardivement justice à la piété du héros de mon roman, versera, avec moi, quelques larmes de nostalgie à sa mémoire ; et elles rafraîchiront les cendres qu'une criminelle ingratitude aura calcinées." Je demande la permission à mon illustre ami de lui faire observer que le plus grand hommage que nous puissions rendre aux cendres de Salvador Ribeiro, c'est de ne pas les remuer. L'épithète de Massinga dont le poète l'honore et dont il a voulu faire lui-même un titre de noblesse, fondée sur la décollation fort lâche du roi de ce royaume, est un sobriquet qui mérite d'être blâmé plus que glorifié. Manuel de Faria e Sousa, presque contemporain de Salvador Ribeiro, l'a suffisamment connu, et jugé lucidement les héros tels que Brito Nicote, Sebastião Gonçalves Timbão, Diogo Soares de Melo, Salvador Ribeiro et les autres.*

³⁰ Histoire de S. Domingos T.III, p. 351

usurpateur, lequel, par un infâme exploit, lui avait envoyé le blason de ses armes³¹. Passant de l'éclat véhément de ses apostrophes au timbre du prophète, il prédit une mort ignominieuse à Filipe, et une fin désastreuse aux ministres aveugles de Jésus qui, loin de lui reprocher son abjecte déloyauté envers celui qui lui avait sauvé la vie, et l'avait enrichi, l'avaient couvert avec la bannière de Saint Dominique.

Frère Diogo das Póvoas essaya en vain d'étouffer l'ardeur de l'éloquence que le frère lai ne pouvait personnellement refréner. Le frère messenger l'écarta dédaigneusement ; et, après avoir déposé son habit de lai entre les mains de son ami, qui le reçut en versant force larmes, Rui Gomes quitta les côtes du Pégou et, en 1604, on n'avait pas de nouvelles de lui à Goa.

Comment a fini le ministre ingrat du roi de Arakan, n'importe quel esprit, pourvu qu'il croie en Dieu, pourra l'entrevoir, sans qu'on l'illustre par une prophétie. Cependant, nombre de ceux qui ont assisté à son dernier malheur se sont rappelés, en 1613, les invectives lâchées avec une surprenante énergie par un lai dominicain dont personne ne se rappelait le nom. En deux mots : il a été pendu dans la forteresse qu'il défendait, aux portes de laquelle venaient s'agenouiller les messagers des rois qui lui étaient tributaires. Quand la tête du traître fut exposée à une hampe dressée sur les murailles, la forteresse fut rasée. "Et de tout ce qui concerne cet homme, il ne resta qu'un songe, ou l'ombre d'un songe³²", dit Frei Luís de Sousa. Elle ne manque pas d'esprit, le plaisanterie du roi vainqueur, qui a fait hisser sa tête au point le plus haut de la forteresse : – *C'est pour qu'il la garde bien*³³. Je trouve moins spirituel ce qu'a dit le même roi (qui tout compte fait, s'est avéré aussi sauvage que le Portugais) quand il a fait plonger dans une rivière, trois jours durant, pour la laver des taches d'un tel mari, Dona Luisa de Saldanha, l'épouse de Filipe de Brito. Une propreté toute orientale, mais excessive, à mon avis ; surtout si le sauvage comptait, comme il l'a fait après, la mettre dans la caravane des prisonnières vendues aux enchères. Le Faria que l'on cite ne dit pas du bien de cette dame... "Pour que, dans la mémoire des générations futures, écrit-il, l'on tienne pour rares les désastres dont les épouses ne subissent pas les conséquences, et que ceux qui s'exposent à de grands dangers et redoutent les leurs prennent leurs précautions, il faut dire que celle de Nicote fut une des principales raisons de ses misères. Elle était de taille moyenne, mais forte et passait pour jolie, une bien redoutable présomption chez des femmes, particulièrement celles qui furent élevées dans les délices asiatiques et de Goa..." Suit une histoire qui ne répond pas à notre dessein.

XXIII

³¹ Histoire de S. Domingos *ibid.*

³² Histoire de S. Domingos *T.III*, p. 453.

³³ *Faria e Sousa - L'Asie portugaise, T. III*, p. 238.

L'ERMITE



IL Y AVAIT, sur les îles des Philippines un homme, enveloppé dans un habit où l'on ne distinguait aucune marque d'ordre religieux, une tunique noire avec un capuchon, des sandales, une barbe et les cheveux hirsutes. Il ne mendiait pas, mais acceptait les aumônes qu'on lui faisait pour les services qu'il rendait aux patients. Ses soins n'étaient pas plus miraculeux que ceux que la science médicale pouvait alors accomplir. Le protecteur des malades avait avec lui des livres qui passaient de mains en mains chez les praticiens portugais en Inde. Les a-t-il achetés ou lui en a-t-on fait l'aumône, ce point ne peut être éclairci. Ce que les malades savaient, pour en avoir fait l'expérience, c'est que l'homme à la tunique noire et à la barbe très blanche passait de pays en pays avec deux livres, et beaucoup de variétés d'herbes et de drogues dans un ballot, que lui-même portait sous le bras.

Autour de lui, se pressaient des mères avec de petits enfants dans les bras et des vieillards que leur fils portaient dans leurs bras. C'était un touchant spectacle, que le peuple autour des apôtres de la loi de Jésus, mais celui de ces mères affligées et de ces vieux qui gémissaient était plus grandiose. Cet homme passait, il n'avait pas de nom. Il a traversé de vastes étendues de mer, à partir des Philippines, avant de s'arrêter à Macao. Il rencontra en 1618 un moine dominicain qui le reconnut et l'appela Rui Gomes.

C'était le frère Diogo das Póvoas.

Ils se préparaient, lui et d'autres, pour leur mission en Chine. Ils étaient presque sûrs d'y mourir. Cette apostolique investiture était donnée avec l'adieu éternel de ceux qui restaient à ceux qui partaient. Les assoiffés de Dieu, ceux qui avaient hâte de le voir, sollicitaient cette mission en Chine et dès leur premier pas, ils commençaient à compter les derniers de leur vie.

Frère Diogo das Póvoas fit ses adieux à Rui en disant :

– Adieu, mon frère... Où vas-tu te rendre à présent ?

– Au Portugal.

– Tu retournes dans ta patrie, Rui ?

– Je vais mourir là où je suis né, si Dieu veut que je revoie le toit de la maison où ma mère m'a dit : "C'est ici que ton père est mort. Quelques heures avant de rendre l'âme, voici ce qu'il m'a dit : Mon bonheur était ici, et je l'ai cherché là où le vice et le crime ne le laissaient pas s'épanouir. Ma richesse était ici et je suis parti m'appauvrir durant tant d'années..."

– Tu vas voir les tiens... murmura le moine, en lançant des regards nostalgiques sur la mer.

– Je n'ai personne, mon ami.

– Et moi, j'ai encore ma mère... elle était vivante, il y a six mois...

- Tu as une mère ?... Et tu pars au martyre ?
- 'Tu abandonneras ton père et ta mère...' dit Jésus-Christ.
- Ce n'est qu'en étant sûr du Ciel qu'on peut en affaire autant !...
- Je le suis... Malheur à ceux qui vacillent et qui tremblent !... Tu vas au Portugal, Rui !... Si tu passes un jour dans mon village et cherches ma famille, et si ma mère est vivante... tu lui donneras la relique de la sainte croix qu'elle m'a donnée quand je suis entré en religion. Je l'ai avec moi. Les pieds des païens vont bientôt la réduire en poussière avec mes os... La voici. Si tu ne peux la lui remettre, si elle est morte, je te la donne, Rui ; emporte-la avec toi dans ta tombe !...

Rui Gomes accrocha la relique à son cou, fixa un long moment frère Diogo et dit :

– Et pourquoi irais-tu mourir ? J'ai traversé des régions et côtoyé des peuples qui ne connaissent pas notre foi, et s'en vont, comme toi, le visage serein, au martyre, avec la certitude qu'ils connaîtront la gloire dans leur ciel. Qui leur a appris à faire don de leur sang ? Ou à s'abîmer dans la mort qu'ils se donnent eux-mêmes ou se voient infliger par les bourreaux d'une autre foi ? J'y ai réfléchi au fond de ma solitude, et frémi d'horreur devant mes doutes. Il m'a semblé qu'il est plus utile aux hommes de souffrir pour eux que de mourir pour le Christ. Depuis combien d'années m'as-tu quitté ? J'ai parcouru le monde, les mains prêtes à prodiguer des bienfaits ; je rendais la santé aux malades ; et, quand ils voulaient m'adorer, je pointais le doigt vers le ciel, et ceux que j'avais délivrés des souffrances du corps m'entendaient et savaient que je les priais de remercier le Créateur du soulagement qu'ils avaient reçu de mes mains. Si je leur prêchais l'Évangile de Jésus, au lieu de leur administrer des liniments contre la douleur, ils me tueraient, avec moi s'éteindraient la force de l'homme et les dons de charité qu'enseigne ma religion... Jésus-Christ ne voudrait-il pas que, toi et moi, nous leur enseignions d'abord la charité puis le nom de son divin diffuseur. En répandant ton sang de la sorte, tu n'arroses pas l'arbre de la justice, de la miséricorde et de l'amour parmi tes bourreaux. Que Dieu accueille ton âme, mais quel service tu rendras au ciel, si tu amènes une autre âme avec la tienne !... J'ai pensé, Diogo, aux montagnes d'où l'homme, si petit, découvre l'immensité. De là, j'ai vu les nations et les vers pelotonnés de chaque nation, et je me suis dit : "Que gagne Dieu à ce que ces petites bêtes se déchirent ? Tout ce sang, en bas, sera aussitôt lavé par l'averse d'un nuage qui s'ouvre. J'entends d'ici les cris de mes frères. Ce hurlement ne monte pas plus haut que le rugissement des fauves dans leurs déserts. Pourquoi ces cirons se tuent autour d'un fétu qu'un souffle de vent leur emporte ?" Je me le suis demandé sans me cacher de Dieu, et suis descendu des montagnes, où je priais et mangeais des racines, où je lisais les Évangiles, baumes de mon âme, et des livres qui me soulageaient des douleurs de mon corps et retardaient ma mort. Je suis descendu, j'ai parlé, je me suis trouvé entouré de gens de bien, malheureux parce qu'ils souffraient tous ; et j'ai eu l'impression que Dieu me disait : "Voilà tes frères ; ce sont des âmes que j'ai faites ; ne les refais pas pas."

Ils souffrent parce qu'ils en savent moins que toi ; ils mangent l'herbe qui les tue, et dédaignent celle qui les fortifiera, s'ils la connaissent. Montre-la-leur. C'est ça, la charité. J'ai dit à mes disciples d'ouvrir à tous le trésor de mon amour. Jette libéralement les diamants de la charité. Qu'ils tombent où ils voudront ; ce sera ton frère, celui qui les recevra de ta bienveillance. Dépêche-toi. Ne rêve pas et ne fais pas d'efforts pour voir à quoi je ressemble. Je suis tout ce qui fait pousser un grain qui te nourrit ; je suis tout ce qui est frappé d'un rayon de lumière, je suis ce que je suis. La religion de mon Père est une valeureuse milice, une bataille contre les légions corruptrices de l'ignorance, un incessant arrachement des âmes plongées dans les ténèbres vers ce soleil qui les réchauffe et fait éclore les entendements. N'affronte pas l'erreur parce que tu portes ma croix à ton poignet. Fais-lui miroiter tout d'abord les avantages de la rédemption, montre-les-lui en effet ; après leur avoir donné du pain, apprends aux affamés à me le demander." Que prouve ta mort à tes bourreaux, Diogo ?

Le moine ne répondit pas, et se dit :

– Le malheur ne l'a pas perverti, mais il l'a tenté. Cette pauvre âme ne se perdra pas, mais sa raison, elle est déjà perdue.

Il l'embrassa et lui dit :

– Je me souviendrai de toi, mon frère, à l'heure du martyre. Je demanderai au Seigneur qu'il te garde.

– Demande-lui, murmura Rui de Azevedo, demande-lui de ne jamais me laisser succomber à la tentation de blesser douloureusement le sein de ceux qui tiennent de Dieu la vie et la mort. Ce sont là mes frères et, parmi eux, sont maudits ceux qui apportent le Sermon de la Montagne écrit avec le fer de leurs lances et de leurs boulets. Ne va pas avec eux au martyre, parce que le parfum du sang, quand on le méprise à ce point, est d'une rentabilité sacrilège. Dis à ces sauvages de l'Occident qu'ils laissent à l'Hindou sa cabane, qui est un témoignage vivant de ce que Dieu a donné à celui qui possède deux emfans de terre, la science qui permet de les cultiver, et le salaire de la sueur qui coule de son visage du lever au coucher du soleil. Dis-le-leur. Évangélise les chrétiens ; meurs, si tu tiens à ce point au supplice, de leurs mains. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ. Il a voulu mourir des mains de ceux qui avaient lu Moïse et les Juges. Il n'a pas cherché sa croix parmi les barbares. Ton sang est inutile, Diogo !

Ces derniers mots furent entendus par trois dominicains qui accompagnaient frère Diogo. L'un d'eux, saisi d'une sainte colère, dit :

– Vade retro, Satan !

Un autre murmura :

– Cet homme est un hérétique ! D'où vient-il ? Qui est-il ?

Le troisième fut effaré d'entendre ces mots prononcés en langue portugaise par un homme qui avait en Inde, là, à mille lieues, un pur creuset — l'Inquisition ! Il ne le dit pas à voix haute, sans doute dans le salutaire dessein

de ne pas mettre en fuite cette âme qui avait tant besoin de se retremper à la fournaise de Goa.

XXIV

LE VOYANT



EUX VAISSEAUX aux cales pleines, élégants, et des plus riches qu'ont vus les mers indiennes ont passé la barre de Goa le 1^{er} mars 1621.

L'un était celui de la capitainerie, la *Penha de França*, l'autre, la *Nossa Senhora da Conceição*. C'est sur cette dernière qu'était monté Rui Gome de Azevedo, le jour même où il était arrivé de Macau.

Au bout de cinquante-trois jours de navigation, ils aperçurent le Cap de Bonne Espérance. Là-dessus, une tempête se leva qui dura quarante jours, au cours desquels ils ont luvoyé sans pouvoir dépasser le cap.

Tous les passagers regardaient l'ermite avec le plus grand respect ; on lui posa quelques questions sur les endroits d'où il venait. Rui répondait juste ce qu'il fallait pour satisfaire la grande curiosité des dames et des fidalgos.

Un seul passager s'entretenait plus longuement avec lui ; c'était frère Gregório, un moine franciscain, un ancien aux vertus célèbres déjà connues de Rui Gomes en Inde, et particulièrement durant la traversée de Ceylan à Goa, où ils s'étaient vus, bien que le frère ne se souvînt pas que son visage pût être à ce point aussi vénérable que triste.

Ils reparlèrent de Ceylan et de son capitaine général en 1598.

– Quelle méchante fin que celle de Dom Jerónimo de Azevedo... dit frère Gregório.

– Il a mal fini ? demanda Rui.

– Vous ne le savez pas ?

– Je sais qu'il était, il y a six ans, vice-roi de l'Inde. Quand je l'ai vu à un si haut rang...

– Vous deviez vous attendre à ce que sa chute fût encore plus vertigineuse... Quelle richesses il a amassées !... Avant d'être vice-roi, il était déjà si opulent qu'à Dom Nunho da Cunha, qui lui disait qu'après avoir perdu une immense partie de ses biens, il possédait encore quatre ou cinq cent mille ducats, il répondit : "C'est ce que je possède, rien qu'en bêtes." Il possédait deux cent mille têtes de différents bestiaux. Rendez-vous compte, mon frère ! Dom Jerónimo de Azevedo s'engageait à peine sur le Tage, en 1617, quand il fut arrêté et emmené au cul de basse-fosse du château. On l'accabla de moqueries et d'injures ; on le dépouilla de tout ; il serait mort de faim sans le secours des prêtres de la Compagnie de Jésus, par respect pour la mémoire d'Inácio de Azevedo, le martyr, et le frère du prisonnier disgracié. Il est mort, et n'a pas laissé de lui-même de quoi régler son propre enterrement ! Pas un seul parent

ne s'est déplacé pour vénérer et couvrir ce cadavre ! Les jésuites lui ont envoyé un linceul et fait les répons... Une telle mort, ignominieuse, dans l'indigence, relève d'une monstrueuse iniquité des hommes mais d'un adorable décret de la Divine Providence. Les juges humains ont coloré une telle cruauté en l'accusant de ne pas avoir combattu les navires hollandais. C'était impossible, on n'infligeait pas, pour cela, sans preuves un châtement aussi disproportionné. Secrets du ciel !... Si vous aviez su ce qu'il a fait sur les côtes de Ceylan !... La façon atroce dont il s'est vengé d'une population tranquille, de pauvres mères qui attendaient la mort en embrassant leurs enfants !... Si vous aviez vu...

Rui Gomes l'interrompt :

– Je le sais, je l'ai vu. Ne me le rappelez pas, frère Gregório... Que Jésus ait pitié de son âme... L'Asie est le gosier d'un abîme infernal. C'est dans ce gouffre de honte que s'engloutissent les meilleurs noms d'un Portugal qui a existé, quand j'étais petit. Pourriez-vous par hasard me dire le nom des passagers qui nous accompagnent ? La gaieté dont ces visages, ce n'est pas celle de gens qui ramènent dans leur patrie de quoi mériter des grâces plutôt que les bénéfices anticipés de leurs services. Qui sont ces dames avec tous ces bracelets et ces hommes aux couleurs si bigarrées ? Du beau monde, sans doute !...

– Je vais vous le dire, mon frère, répondit frère Gregório, en hochant la tête, comme s'il voulait exprimer par une silencieuse mimique la piètre estime qu'il avait pour ces brillants gentilshommes et ces dames bien mises, voici Pero Mendes de Vasconcelos avec son épouse et ses enfants. Il a fait du commerce, il est riche. Celui-là, c'est le Capitaine Dom Luís de Sousa, qui ramène d'Ormuz deux cent mille cruzados de ducats et plus de mille cinq cents de poivre. Sachez que ce vaisseau où nous sommes rapporte le cadeau du roi de Perse au roi du Portugal. Il n'est jamais parti de l'Inde un navire aussi opulent. Dom Luís était l'homme le plus riche de Goa. Il ramène de Chine des lits dorés, et d'Ormuz les meilleures perles, les merveilles de la Perse, et les plus riches pierreries qu'il a trouvées à Goa. Cette dame est son épouse ; ces autres, Chinoises et Japonaises, sont ses esclaves. Et là-bas, cette jeune-fille aveugle... Ça me fait tant de peine de la voir !... C'est la fille de Pero Mendes. Cet ange voit-il avec les yeux de l'âme, baignés d'une divine lumière, pressent-il des malheurs, au cours de ce voyage ?... Celui qui se trouve là-bas, adossé à cette pièce, c'est Gaspar Mimoso, intendant de Malacca ; il possède une bon tas de goussets de diamants. Il a, sous mes yeux, acheté à Abraham, un joaillier de Malacca, pour douze mille cruzados des plus beaux. Ils sont tous riches.

– Comment se sont-ils enrichis ?

– Comme Dieu le sait... et les hommes aussi... L'Asie, ce n'est pas un climat où la probité fleurit et fructifie. L'honneur, ici, est une plante qui se dessèche et se fane... J'ai entendu dire que vous êtes resté trente ans en Inde.

– Vingt-cinq, précisa l'ermite.

– Plus qu'il n'en faut pour me donner deux noms de Portugais qui ont laissé là-bas la réputation d'avoir été riches et honnêtes.

– Je n'en ai pas vu, mais sachez que je n'ai guère eu affaire à des Portugais, et que je ne me suis absolument pas immiscé dans leur existence. Ce que j'ai vu, ce sont d'immenses catastrophes, de misérables expiations, et... je redoute d'en voir d'autres !

Il réfléchit un long moment et continua, comme pour lui-même, en faisant des révélations et des présages qui ne concernaient que lui :

– La vie, je n'en fais pas grand cas, et je ne la dérobe pas aux décrets du Ciel. L'agonie du noyé, une sépulture au fond de la mer, tout est agonie et mort, comme là-bas, sur la terre ferme, descendre d'un lit de paille dans un autre de terre ; mais, frère Gregório, je n'irai pas plus loin avec ces gens qui se sont enrichis en Inde.

– Tu crains donc un naufrage ?

– Le premier coup de vent a emporté un homme. Les vagues l'ont englouti... Vos chairs n'ont pas frémi devant ce désastre ?... Funeste prédiction d'épouvantables calamités aux yeux d'un homme qui en a vu tant !...

– Les navires tiennent on ne peut mieux la mer, le vent nous est favorable, Sainte-Hélène se présente face à notre proue... Ne crains rien.

– Et nous allons y aller ?

– Dom Luís de Sousa craint les vaisseaux hollandais, il ne veut pas que nous allions y faire provision d'eau, mais le capitaine du navire veut y aller.

– Je m'arrêterai là.

– Pour servir de pâture aux bêtes ?! demanda frère Gregório, effaré.

– C'est un fauve à mille gueules dévorantes, que cette mer, et il se trouve ici des pièces de bétail bien grasses qu'il brûle d'engloutir.

Le navire *Conceição* mit effectivement le cap sur Sainte Hélène. Les pavois rouges et de larges drapeaux flottaient à ses extrémités. Les passagers et l'équipage s'armèrent, on déploya l'artillerie, les combattants se postèrent, prêts à s'approvisionner en eau, même si les ennemis s'y opposaient. Le capitaine Jerónimo Correia Peixoto monta sur le tillac, en entendant manœuvrer le cabestan, alors que le navire jetait l'ancre ; à peine fut-il arrivé en haut, qu'une aussière se rompit, et la barre du cabestan le heurtant en pleine poitrine le tua sur le coup.

– Vous avez vu, frère Gregório ?... demanda Rui Gomes. Dis-moi ce que second signe laisse augurer de bon, et si ce capitaine était riche.

– On dit là-bas, à Goa, qu'il n'y en avait pas de plus riche parmi ceux qui ont fait carrière en Inde.

– Qu'en pensez-vous ?

– Je pense, mon frère, que vous ne devez pas, parce que cet homme a fini de la sorte, courir à une mort certaine sur une île déserte, peuplée de bêtes sanguinaires.

– Les fauves, nous en sommes entourés, frère Gregório, rétorqua Rui.

– Vous êtes par trop timide. Ne craignez pas que Dieu vous confonde avec ceux qui sont indignes de sa miséricorde.

– Je suis un pécheur, moi aussi, et ne tente pas le Seigneur, qui sait mieux sur tous que chacun sur soi.

Le navire jeta l'ancre. Rui serra frère Gregório contre sa poitrine et lui dit :

– Que Dieu vous mène à bon port.

– Vous restez donc ?

– Oui. Adieu.

Et il descendit à terre avec les autres. Au bout des huit jours que l'on prit à faire l'aiguade, tous les passagers avaient embarqué, sauf l'ermite.

L'un de ceux du navire *Conceição* écrit à propos de l'absence de l'ermite :

"... Le capitaine demanda de vérifier si tout le monde se trouvait à bord, et si personne n'était par inadvertance resté à terre ; vérification faite, il se trouva qu'il manquait un ermite qui voyageait sur ce navire, un homme vertueux et de bonne vie, qui était passé aux Philippines par la mer du sud, et rentrait chez lui, après trente ans d'absence. Sept ou huit mousses allèrent aussitôt le chercher à terre, sur un canot, sans pouvoir lui mettre la main dessus ; avant de repartir, ils lui laissèrent une généreuse aumône, des ballots de riz, de biscuits, toutes sortes d'épices, une hache et un chaudron, des lignes pour la pêche, un fusil, et tout le nécessaire pour vivre en attendant que d'autres navires le ramenassent ; on jeta tout cela par terre à la porte de l'ermite, à un endroit où il devait nécessairement se montrer ; ils commençaient à déposer le contenu de la barque qui était revenue à terre, quand ils aperçurent l'ermite ; ils se saisirent de lui, et le ramenèrent de force à bord ; et, comme on lui demandait pour quelle raison il voulait rester sur cette île déserte, il répondit que c'était pour ne pas voir la triste fin qu'allait connaître ce navire. Et les choses en restèrent si bien là qu'arrivé à l'île de Terceira, ce fut le premier homme qui descendit, et resta à terre sans remonter à bord ; autant de présages de ce qui se produisit ensuite."³⁴

Rui Gomes de Azevedo demeura donc sur l'île de Terceira.

Voici à présent, en quelques lignes, le destin des passagers les plus importants du navire vaincu par dix-sept vaisseaux turcs devant Cascais. L'homme le plus riche de Goa, Dom Luís de Sousa, prisonnier, nu, blessé, et séparé de sa femme, demanda aux pilotes du navire capitaine où il se trouvait captif qu'on lui laissât voir son épouse. On lui amena Dona Antónia." Les sanglots et les plaintes que lâcha cette dame en trouvant son mari dans un si triste état, quand elle est venue le voir blessé, pauvre, esclave, suscitaient la compassion des Turcs eux-mêmes³⁵." Luís de Sousa expira trois jours après.

³⁴ Relation mémorable de la perte du vaisseau *Conceição* que les turcs ont brûlé en vue de la barre de Lisbonne, et destins variés des personnes qui y furent capturées, mises à la discrétion de la cité d'Alger, et de son gouvernement, et autres choses remarquables survenues ces dernières années, de 1621 à 1626, par João Tavares Mascarenhas, et à Lisbonne en l'an 1627. *L'on trouve cette description dans la suite de naufrages que contient le 3e volume, fort rare, de la Tragi-comique Histoire maritime.*

³⁵ Ces paroles se trouvent dans la sus-dite relation de Mascarenhas, l'un des passagers.

Dona Antónia est morte de la peste à Alger, "sans qu'on pût trouver personne pour lui dire une messe".

Pero Mendes de Vasconcelos mourut le même jour que Dom Luís de Sousa. Il a laissé une épouse, une fille aveugle, et cependant fort belle, d'après Mascarenhas, ainsi que deux fils. L'un d'eux est mort dans les bras de sa mère, l'autre on l'a emmené pour l'offrir au Grand-Turc. Quant à la mère, "cette femme fût accablée par l'infortune, et elle l'est encore : revenant de l'Inde fort riche, en laissant ses parents, elle est montée à bord d'un navire, et le jour où elle a vu la terre où elle devait se reposer avec son mari, on le lui a tué d'un coup de fusil, et son aîné, on l'a emmené à Constantinople pour en faire un Turc, le cadet est mort de la peste, dans ses bras, elle est restée esclave, avec, pour aggraver le poids de sa chaîne et un surcroît de travail, une fille aveugle et très belle au pouvoir des barbares ; je ne sais quelle femme a essuyé plus de coups de la fortune ; et elle les essuie encore, en se trouvant, comme sa fille, esclave dans leur bordels.

A Gaspar Mimoso, "on a tiré de ses souliers douze mille cruzados de diamant, et il est venu mourir à Alger de la peste, après quelques jours de captivité, sans avoir de souliers à se mettre."

Et l'interlocuteur de Rui Gomes de Azevedo ?

Avant que la peste ne le délivre de l'esclavage, combien de fois se souviendrait-il de l'ermite ! Un saint homme, et brave, que ce franciscain ! Il a d'abord combattu d'un bras ferme, en criant pour encourager les siens contre les Turcs ; à Alger, ensuite, il soignait les malades, confessait les agonisants et leur administrait les sacrements, demandait l'aumône pour secourir les plus malheureux, réformait les hôpitaux, se permettait de pénétrer chez les Maures pour consoler les prisonniers privés de la lumière du jour avant de s'endormir, plein de mérite, dans le sein du Seigneur.

Quand il apprit, à Terceira, ce qui était arrivé au navire, Rui Gomes dit :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Comme votre justice est admirable et votre bras tout-puissant !

Oh ! Que mon âme se garde de concevoir ainsi la justice du Seigneur et la force de son bras ! Ce ne fut pas Dieu, mais les Turcs, qui ont tué ces enfants dans le bras de leurs mères. S'il voulait conserver le nom que nous lui donnons de Père, Dieu n'aurait pas consenti à ce que des mères vissent le spectacle affreux de ces innocents sans père en train d'expié encore la faute de ceux qui étaient morts, en les voyant esclaves, pauvres et nus. Tuer, sans distinction, les mères et les enfants, ce n'est que les généraux portugais qui le faisaient en Inde, et les Turcs en Afrique.

XXV

L'ASSASSIN DE JOÃO ESTEVES COGOMINHO



VOICI RUI GOMES DE AZEVEDO sur l'île où il avait été, trente ans avant, fauché, dans une bataille navale, à côté du cadavre du comte de Vimioso.

Quelles douloureuses réflexions devait se faire l'ancien, assis vis-à-vis des rochers surplombant chapelle de Notre Dame de Lorette ! Quelles visions, quelles images, quels regrets noircissaient de là-bas la courbe du ciel infini sur l'océan ! S'il avait revu l'ange se coiffer des fleurs de Ninães ! Si, à partir de la vieillesse ou des cendres de Leonor Correia la fantaisie de Rui avait pu recomposer la jolie jeune fille qu'il avait vu se former, de jour en jour, avec tant de grâces, tant de mignardises, tant de choses belles et adorables devenues le poison mortel de sa vie ! Ne l'oublierait-il pas ? Comme elle avait été son premier et son dernier amour, est-il possible que la lime de quarante-cinq ans n'ait pas gâté les attraits de son image en son cœur ? Si cet attachement pur a eu un autel, point souillé par un autre culte, pourquoi ne pas croire qu'il y a là, dans ce cœur, la lampe toujours allumée à l'idéal de la femme qui doit forcément avoir l'air, les yeux, le sourire, de l'unique, de la fatale consécration de son âme ?

Et puis, l'image de sa mère... Ses dernières paroles, la douloureuse mort de cette femme tendre, à qui il pouvait assurer une fin tranquille, le plaisir de se voir pleurée, une sépulture près des os de son père...

Que va-t-il faire dans sa patrie ? Quelle fantaisie le pousse à chercher le toit de la maison où il est né, parce qu'un intime pressentiment lui dit que c'est la fin ? Lui, qui ne dira pas son nom à ceux qui l'ont su, s'il en reste un de vivant ; lui qui n'a pas de quoi se payer un abri pour la nuit, si la charité ne le lui offre pas, que deviendra-t-il dans son village ? Qui l'accueillera dans ses derniers abois ? Qui lui fermera les yeux et fera à son cadavre l'aumône de l'habit des mendiants ?

Si ces questions agitent son âme, aucune ne le faisait renoncer à son dessein.

L'ermite, réfugié sous le hangar de la chapelle de Notre Dame de Lorette, recevait des Canto, des fidalgos qui possédaient ces terres appelées São Pedro, la nourriture qu'ils lui envoyaient par un nègre tous les matins et tous les soirs.

L'esclave disait à l'ermite qu'il avait vécu beaucoup d'années au Portugal. Que son maître avait été soldat en Afrique, et que le fils de celui-ci était mort à Alcácer.

Rui Gomes de Azevedo l'écoutait distraitement, sans rien dire ; et, comme s'il savait que l'ermite attendait un navire du royaume pour gagner le Portugal, le nègre lui disait :

- Si Dieu me laissait finir ma vie au Minho, sur la terre de mes maîtres...
- D'où étaient tes maîtres ? demanda Rui.
- Des terres de Vermoim.
- De quelle maison, dans ces terres ?
- Du palais de Ninães. Avez-vous entendu parler, monseigneur, d'un fidalgo mort en Afrique, du nom de Rui Gomes de Azevedo ?

L'ermite fixa le noir de ses yeux perplexes, et resta un nom moment sans

prononcer un mot. Quelle force chez cet homme ! Quelle habitude de refréner les élans de son âme ! Il reconnut son ami, l'esclave, le confident de sa jeunesse, l'homme qui avait connu Leonor et sa mère ! Il lui demanda sereinement :

– Il y a combien d'années que tu as quitté cette maison ?

– Près de quarante.

Rui prit le temps à calculer les époques et reprit :

– Pourquoi as-tu quitté la maison de tes maîtres ?

– Parce que... c'est un malheur qui m'a fait partir de la maison de mes maîtres, quand plus personne n'y vivait.

– Quel malheur ? fit aussitôt l'ermite, avec autorité.

– Pardonnez-moi de ne pas vous le dire, Dieu le sait. J'ai commis un crime...

– Dis-moi ton crime, Vasco.

– Il m'a appelé Vasco !... balbutia le nègre.

– C'est ton nom ?

– Ça l'a été... Monsieur... ça l'est... mais personne ne connaît mon nom sur cette île.

– Ne crains pas qu'il te dénonce à la justice, ton maître, l'homme qui a été élevé avec toi. Regarde-moi bien... Cherche sous cet habit Rui Gomes de Azevedo.

Le noir joignit ses mains convulsées, bégaya, fit toutes les mimiques, tous les gestes par lesquels s'exprime l'étonnement, tomba aux genoux de Rui, et resta un long moment pétrifié, muet.

– Redresse-toi, Vasco, dit l'ermite, tu vois que je ne suis pas mort...

L'esclave se leva d'un bond et dit :

– Je ne puis y croire, mon maître est mort ; sa mère est morte, elle aussi, de chagrin... Vous me dites que Monsieur Rui Gomes ?

– De Azevedo...

– Oui...

– Je te l'ai dit. N'en doute pas... Je t'ai cherché au palais de Ninães, il y a quarante ans, Vasco. Où étais-tu ?

– Où j'étais ?

– Oui, le palais était désert quand l'armée de Castille est entrée au Portugal.

– Laissez-moi pleurer, s'exclama Vasco. Je vous répondrai après, monsieur... Je ne suis pas mort sans voir mon maître. J'en rêvais... Laissez-moi vous baiser les mains. Ce sont celles de mon maître, de mon seigneur Rui Gomes, non ? Alors ce jeune homme si galant...

– C'est ce vieillard... mon pauvre Vasco ! M'aurais-tu voulu plus jeune ? Soixante-quatre ans comme les miens ont passé on ne peut plus galamment... dit Rui en souriant.

– C'est sa faute à elle... Ç'a été cette dame... reprit Vasco.

– Que Dieu nous accorde la paix à elle et à moi... murmura l'ermite. Dis-moi, à présent, pourquoi es-tu parti du Portugal ? Que faisais-tu en Castille ?

– J'étais sur les traces de João Esteves... de l'assassin de mes maîtres et de

Monsieur l'Auditeur de Barcelos.

– Il l'a tué ?

Vasco entama la longue histoire, dont vous connaissez l'essentiel, cher lecteur, et la termina quand il revint avec le repas de l'ermite.

Quand il acheva son récit avec la mort de João Esteves Cogominho et la fuite de son meurtrier sur les îles, Rui Gomes, dit, baigné de larmes :

– Il aurait mieux valu, Vasco, que tu te laisses tuer de ses mains, comme je l'ai fait. Ne t'avais-je pas donné l'exemple de la patience ? Tu as mal agi... Tu vis caché de la justice de cette terre, mais Dieu sait que tu es ici... Je pleure de ne pouvoir louer ton zèle. Je n'ai pas eu d'ami plus véritable ; tu as perdu la paix de ta conscience, et risqué la damnation éternelle de ton âme pour moi... Et voilà que je ne puis te dire : "Merci !" As-tu fait pénitence ? As-tu confessé ton crime ? As-tu beaucoup pleuré aux pieds de ton Sauveur ?

Vasco soupira et fit une courte pause avant de prendre la parole :

– Je n'ai pas encore eu de remords, Monsieur...

– Elle est donc éteinte, la lumière de ta conscience, malheureux ?

– Je l'ai tué parce qu'il venait me tuer, rétorqua le nègre, et il allait me tuer parce que je ne l'ai pas laissé vendre le petit bout de terre que votre mère n'a pas voulu vendre : "Vois si tu peux avoir là quelques choux pour me nourrir ainsi que ton maître." C'est ce que m'a dit Dona Teresa quand elle est allée vous attendre à Lisbonne... Ah ! Ils ne sont pas venus manger les choux de cette terre, pleine de mes larmes... Ils ne sont pas venus ; c'est lui, le voleur des joies de mes maîtres, qui est venu pour vendre la maison où mon maître m'avait appelé son ami... moi, l'esclave, qui croyait être de la famille parce qu'on l'y aimait à ce point, et qui pensa qu'il était tenu de venger ses maîtres... Des remords ? Moi ! Je n'en aurai jamais... Dieu est juste ; si ce que j'ai fait, monsieur, j'ai eu tort de le faire, ma conscience me le crierait...

– Repends-toi, Vasco ! répondit l'ermite. C'est à présent l'ami pour qui tu as souillé tes mains de sang, qui te le demande ! Va confesser ton crime ; tu n'es qu'à quelques pas du jugement de Dieu... Je ferai pénitence avec toi ; je prendrai à mon compte la moitié de ta dette ; je passerai mes nuits à pleurer à la porte de la divine miséricorde. Je ne puis être quitte autrement envers toi... Es-tu l'esclave de ton maître ?

– Je suis libre, Monsieur Rui, mais je suis votre esclave.

– Tu vas me suivre au Portugal. Ne redoute pas la justice. Personne ne se souvient de toi, ni du mort. Viens ; parce que Dieu est si bon pour les malheureux qui ne l'ont pas offensé... il est si bon pour moi qu'il va me laisser mourir appuyé contre le sein de mon ami... contre ton sein, Vasco !...

Le nègre, sous le coup de l'émotion, et pénétré en même temps d'un respect d'esclave pour son maître, hésitait à céder aux élans de son âme. Mais Rui Gomes, le serrant contre sa poitrine, s'exclama :

– Dieu pardonnera ton crime, âme qui m'a tant chéri ! Ma sainte mère le lui demandera pour toi... Deux malheureux, qui ont souffert, et se sont à ce point résignés aux tortures de la vie, peuvent intercéder devant Dieu pour le salut de ton âme. Viens avec moi ; je n'ai pas le cœur de te quitter. Je veux te faire

mes adieux à la fin de cet exil qui arrive à son terme... Que la lumière de mes yeux s'éteigne sur ton visage !...

XXVI

ELLE ÉTAIT VIVANTE !...



U'EN ÉTAIT-IL alors des soixante-quatre ans de Dona Leonor Correia ?

Elle était vivante.

Un mot qui renferme un livre.

Elle vivait en attendant l'image toujours jeune d'un cœur jamais défaillant. Le confident de ses désirs était un crucifix.

Elle interrogeait le Christ sur le malheureux qu'elle avait aimé, quand la fièvre ne l'exaltait pas dans son imagination. Elle avait des sursauts de joie et de peur. Elle pleurait, la conscience éclairée par l'incendie de ses remords ; puis, elle demandait des fleurs, parait ses cheveux, et s'enfermait dans son arrière-chambre, où sa raison altérée lui représentait Rui Gomes, son fantôme, encore enfant comme sa mémoire l'esquissait à dix ans, déjà homme, qui parfois la suppliait, et l'accusait d'autres fois.

Folle ?

C'était pire. Son cœur vivait ; sa raison renaissait quand s'éteignait sa lanterne magique sous les brusques ténèbres qui s'épaississaient. Vraiment pleine d'obscurité et de tristesse pour elle, l'heure où elle disait :

– J'ai déliré... Rui est mort !...

Leonor avait cinquante ans quand un fidalgo, escorté d'un grand nombre de laquais, s'arrêta devant le manoir de Pouve et demanda à un autre gentilhomme :

– Qui habite ici ?

– La veuve de João Esteves Cogominho.

– Ah ! dit l'amiral Dom João de Azevedo, la femme qu'aimait ce pauvre Rui ?!

– La même créature.

– Si nous passions la voir...

– Nous lui demanderons la permission d'être vue de deux de ses parents. Ne serait-elle pas notre cousine ? demanda l'autre voyageur.

– Peut-être. Je vais lui parler de Rui Gomes.

Ils mirent pied à terre. On le fit savoir à la fidalga. Un moine vint voir s'il y avait une commission à faire.

– Dites à Dona Leonor Correia que son cousin du côté des Lacerdas, l'amiral, demande à la voir, dit Dom João.

Reçus, et amenés dans un salon, au plafond à caissons duquel pendaient des

sacs de grosses araignées frénétiques, comme étonnés de voir du monde et de la lumière, les hôtes furent, eux aussi, étonnés.

Le moine expliqua :

– Depuis la mort du fidalgo, sa veuve n'est pas revenue dans cette maison. Cela fait vingt ans... On n'a plus jamais ouvert ces fenêtres.

– Cette dame éprouvait un grand amour pour son défunt mari ! fit observer l'amiral.

– Elle arrive, dit le moine.

Leonor entra en même temps qu'un autre franciscain.

– Je suis passé par hasard, Madame ma cousine, dit Dom João, devant votre porte, et je n'ai pas voulu manquer cette occasion de vous saluer. J'ai souvent entendu parler de vous, ma cousine, par Dona Teresa Figueiroa, qui a rendu l'âme chez moi, quand j'étais prisonnier à Fez, ainsi que Rui Gomes de Azevedo, qu'elle a cru mort, elle s'est consumée de chagrin.

– Comment, Monsieur ? demanda Leonor en sursautant, elle l'a cru mort...

– Et il n'était pas mort, reprit l'amiral, il était encore vivant en 1598, vingt ans après la bataille d'Alcácer. Dom António est mort, je suis venu de Paris à Lisbonne, et mon cousin Rui est parti pour l'Inde. On n'a plus eu de nouvelles de lui. Je jurerais presque aujourd'hui qu'il est mort...

– Vous savez qu'il est mort ? demanda Leonor, en haletant.

– Je l'ignore, mais seule la mort explique le silence d'un homme qui a été un tel ami pour moi...

– Mais vous n'en avez aucune preuve, mon cousin, l'amiral...

– Je n'en ai pas d'autres.

Brusquement baignée de larmes, Leonor se couvrit le visage, les sanglots la faisaient suffoquer ; la retenue et la pudeur n'arrivaient pas à surmonter son angoisse.

– Je suis venu vous faire de la peine, ma cousine, je ne m'imaginais pas que des événements si éloignés pussent vous affecter à ce point ! dit Dom João.

Cette dame, se reprenant, et se libérant de la pire crainte que les deux moines lui inculquaient, elle s'approcha de l'amiral avec des gestes frénétiques, et, les joues embrasées, elle lui dit :

– Écoutez-vous deux mots, de moi, en secret ?

– Mille mots, ma cousine et ma dame !

– Nous n'avons plus qu'à sortir, dit le seigneur de São João de Rei, le compagnon de l'amiral, aux moines.

Les voilà seuls.

Leonor joint les mains et dit.

– Est-il vivant ?

– Je ne sais pas, Madame.

– Y a-t-il une heure où il vous ait parlé de moi ?

– Il l'a fait tous les jours, pendant vingt ans.

– Me maudissait-il ?

– Non, Madame. Les premiers mois, il a connu des jours d'une immense détresse. Il se plaignait autant qu'il le devait ; puis il parlait de Leonor,

comme s'il conservait la certitude qu'elle était aussi malheureuse, que ce serait cruel de lui infliger de plus lourdes peines.

– Mais il est vivant, Monsieur l'amiral, vivant ! s'exclama-t-elle. J'ai beaucoup demandé à Dieu de ne pas me laisser mourir sans qu'il vienne sauver mon âme en me pardonnant !...

– Mais, Madame, s'écria Dom João de Azevedo, je ne comprends pas ces regrets, ces remords, ce désir de voir un homme que vous avez si cruellement quitté...

– Ah ! Ne me blâmez pas ; je me torture bien assez, moi-même !... Il ne savait pas que mon père a pleuré sous mes yeux et n'a pas laissé passer une heure sans me dire : "Me voilà pauvre et déshonoré, si tu n'épouses pas João Esteves !" Et moi, j'ai commis la faute de lui obéir ; et j'en ai été aussitôt châtiée parce que je suis arrivée à aimer l'homme que mon père m'a donné. Ce que j'ai souffert, Monsieur !... Et comme je l'appelais... mon cousin, au milieu des tourments de mon expiation !... Mais il est vivant... Rui est vivant ! Mes rêves et mes délires me le disaient bien !... Que d'espoirs que l'ange porteur de bonnes nouvelles me donne ! Serait-il au Portugal ? Voudra-t-il que je lui lave les pieds de mes larmes ?... Qu'il vienne me pardonner... Dites-le-lui... Allez lui dire que vous m'avez-vous vue ainsi, à genoux...

– Madame ! dit Dom João en la tirant vers un tabouret à dossier.

Quand il l'y déposa, Leonor avait perdu conscience.

– Dona Leonor est-elle sujette à ces pâmoisons ? demanda-t-il.

– Ça lui arrive fort souvent, quand sa raison s'égare, dit un moine.

– Il serait bon que ses femmes de chambre la portent sur son lit et lui administrent quelque remède connu.

– Elle revient vite à elle, reprit le franciscain. Ce sont des vapeurs passagères.

L'amiral, qui était entré dans cette maison poussé par des sentiments guère généreux, sortit aussi consterné que convaincu que Leonor, à cette heure tardive de sa vie, expiait de la sorte une perfidie comparable à d'autres qu'il avait vues, qui ne laissaient pas de remords lancinant, ni de souvenirs au déclin de l'âge.

Lorsqu'il sortit, Leonor lui baisa la main et lui dit :

– Si je meurs avant qu'il n'arrive, demandez-lui de ne pas m'accuser le jour du Jugement... Dites-lui que mes os vont bouger dans ma sépulture, s'il s'y rend, pour lui demander de pardonner à mon âme !

Les visions se multiplièrent, à partir de ce jour, exacerbées par de plus grandes angoisses, alternant avec des espoirs et des accès de joie, un signe on ne peut plus clair de sa folie.

Si un miroir, rencontré par hasard, lui montrait son visage émacié, ses cheveux rayés de mèches blanches, les plis et les rides profondes à son front, la lueur terne de ses yeux, Leonor se repliait sur elle-même, éclatait en sanglots et se couvrait le visage comme pour se cacher à elle-même.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Quel désir que celui de se voir si repoussante, alors qu'elle était si belle trente ans avant ? C'était l'amour, qui arrive comme châtiment ou comme démence ; c'était l'absurde, le mur mitoyen qui nous sépare de l'incompréhensible raison de Dieu. C'était, pour le dire en deux mots, une chose qui fait suer dix philosophes et ferait rire la moitié d'un critique, installé comme un juge avec son entendement imberbe, sur la chaire d'où il enseigne, d'après ses manuels, les passions courantes et connues des estaminets.

Un jour, Dona Leonor dit, bien décidée, aux fils vigilants de Saint François, qu'elle allait s'installer à Lisbonne où elle avait des parents. C'est à ce moment-là que les moines, traversés d'une affligeante certitude, la tinrent pour folle, et se firent un devoir de contrarier ses lubies. Alors, sans s'opposer à son projet, ils espacèrent les époques favorables, en prétextant des guerres, des troubles, des bandes de brigands et tout ce que leur compatissante imagination pouvait encore leur suggérer.

Ils laissèrent ainsi passer deux ans, durant lesquels ils se rendirent parfois à Farelães pour s'entendre avec les héritiers des maisons de Reboredo et Pouve, dans la mesure où Leonor en était incapable. Le maître de l'honneur de Farelães ne trouvait pas bon que la veuve de João Esteves détachât son âme des pieuses amarres des franciscains.

C'est une véritable preuve de sa déraison que donna Leonor en rompant avec les moines au point d'ordonner à ses serviteurs de les empêcher d'entrer. Une preuve de sa déraison, disons-nous, parce que sa crainte de Dieu et son respect pour ses ministres auraient dû s'accroître à partir du jour où, passés ses cinquante-six ans, elle perdit sa vigueur, et, comme si ses pieds se dérobaient, elle se retrouva paralysée.

Quelle vieillesse ! Quelle solitude autour d'elle.

Et pourtant cette dépouille de la belle fille du Reboredo, ce reste dérisoire de grâces souveraines, tournait les yeux vers la croix et s'exclamait :

– Il ne vient pas, mon Dieu ? Il ne vient pas ?

Une prière aussi fervente ne pouvait qu'être entendue par notre Père Miséricordieux.



CONCLUSION



LA FIN DE L'ANNÉE 1622, un ermite descendit des montagnes de la Beira, avec le fragment de la Croix de frère Diogo das Póvoas. La mère du martyr s'en était déjà allée retrouver l'âme de son fils. Rui Gomes baisa la sainte relique, la remit à la sœur du gentilhomme d'Afrique et lui dit :

– Frère Diogo m'a donné, à moi, ce dépôt sacré, au cas où sa mère serait morte... Je vous le donne ici, car je n'ai personne à qui je puisse le léguer, ni assez de temps à vivre pour le garder. Apprenez à vos fils et à vos petits-enfants que ce petit bout de la Croix de notre Rédempteur a accompagné leur oncle jusqu'à ce qu'il foule la terre humide du sang de martyrs. Je ne saurais vous dire s'il est mort, mais la nouvelle est arrivée par les derniers vaisseaux venus des Indes qu'aucun des missionnaires partis en Chine n'est retourné dans son couvent.

Quelques jours après, Rui Gomes et son esclave priaient à la porte du temple mozarabe de São Tiago de Antas, à une demi-lieue du palais de Ninães. Apprenant qu'il y avait un ancien vêtu de bure agenouillé à la porte de l'église, l'abbé fit ouvrir son temple à la prière de l'ermite. Puis il l'invita à venir chez lui et lui donna une collation que le pèlerin accepta de bon cœur comme quelqu'un qui venait en mendiant dans les villages par où il passait.

Pour satisfaire la curiosité de son hôte, il dit qu'il venait de l'Asie et marchait au hasard. Il lui décrivit des coutumes ignorées des régions qu'il avait vues et la situation des chrétientés en Orient. L'abbé l'engagea à se reposer une nuit dans sa demeure. Rui Gomes y consentit car ses forces étaient bien entamées, et que le plus clair de son chemin, il l'avait fait appuyé à l'épaule de son esclave.

Le pèlerin demanda quels couvents il y avait dans les environs.

– Il y a Vairão, à trois lieux d'ici, celui des religieuses bénédictines ; à trois-quarts de lieue, Santa Maria de Landim, des chanoines réguliers de Saint Augustin.

– Je me rappelle avoir vu à Lisbonne, dit Rui, un prieur de cette maison... C'était Dom Jerónimo...

– De la famille des Azevedos, précisa l'abbé. J'ai pu le voir, très vieux. Il est mort il y a vingt ans, ou plus. Des frères de Santa Cruz m'ont dit que le prieur n'avait pu supporter le chagrin que lui avait causé la triste fin de Dom António, dont j'ai entendu dire qu'il s'était retiré à Landim. Le prieur avait un neveu que je n'ai pas connu, un fidalgo très connu, qui a été le seigneur du palais de Ninães. Les moines qui l'ont connu racontent...

– Ils ont pu connaître le seigneur de ce palais ?... demanda sereinement Rui Gomes.

– Oui ; il y a des moines encore vivants qui faisaient leur noviciat quand le fidalgo de Ninães a étudié dans le monastère, où il a été élevé. Ils disent que Dom Jerónimo n'est pas tant mort de compassion pour Dom António que parce qu'il n'avait pas de nouvelles de son neveu qui, d'après le peuple, est mort en captivité, après la bataille d'Alcácer, mais ils affirment qu'il était

encore vivant quand Dom António est mort. Ce qui est sûr, c'est que personne n'a donné de nouvelles certaines de lui jusqu'au passage d'un fidalgo de Lisbonne, parent de celui de Ninães. Ce seigneur est venu à Pouve, au palais qui se trouve à portée d'un tir de mousquet, où vit une fidalga veuve, paralysée et folle...

– Folle ? demanda Rui, faisant passer son émotion pour une pitié naturelle.

– Folle, à mon avis... Quelle raison peut avoir une femme de plus de soixante ans, paralysée depuis neuf mois au moins, qui dit à ses servantes, de temps en temps, de mettre des fleurs à ses cheveux, parce que son cousin Rui va arriver ?!

– Comment ? s'exclama l'ermite.

– Son cousin Rui, répéta l'abbé, convaincu que le sursaut de son hôte venait de son effarement devant ces signes de démente. Il continua : Ce Rui est ce fidalgo de Ninães qu'elle a tant aimé jusqu'à ses vingt ans ; elle s'est ensuite mariée avec le seigneur de Pouve pour obéir à son père, qui était fidalgo de Roboredo, ici, tout près, sur les terres de Ruivães. À ce qu'il semble, son mari, qu'un nègre de la maison de Rui a tué plus tard, a fait vivre une vie de galérien à cette pauvre dame... C'est une histoire qui n'a rien de chevaleresque, il n'y a pas de plus lamentable tragédie ! Comme je vous le disais, ce fameux fidalgo de Lisbonne s'est trouvé ici, il y a dix ans ; il a dit à Dona Leonor Correia que son cousin Rui pouvait être encore vivant, parce qu'ils avaient tous les deux, participé jusqu'au bout aux guerres du Prieur de Crato. C'est depuis ce moment-là qu'elle a tout à fait perdu la raison ! Personne ne lui enlève de la tête l'idée que son cousin va arriver. Elle se meurt ; tout le monde croit qu'elle va mourir ; on fait venir les sacrements. Les héritiers accourent. Ils croient la trouver aux derniers abois... Alors, elle ressuscite, elle ouvre les yeux, s'assied sur son grabat, demande si son cousin n'est pas arrivé et veut qu'on pare ses cheveux avec des fleurs. Puis elle pleure, et rit tout de suite après ; c'est finalement un crève-cœur de la voir souffrir là-bas ! Les frères de Santa Cruz pensent que cette femme expie de son vivant sa perfidie envers son cousin, parce que c'est à cause d'elle que la mère du fidalgo est morte de douleur, sans parler de la mort cruelle que son mari a infligée à l'honorable Auditeur de Barcelos, pour avoir condamné la conduite indigne de sa femme... Eh bien, si vous suivez ce chemin, vers l'intérieur, vous tomberez tout de suite sur une maison avec deux tours ; c'est là que la pauvre folle purge sa peine.

Rui Gomes se retira dans sa chambre, passa le plus clair de la nuit à prier, et se reposa en dormant d'un sommeil léger, à l'aube, à même le plancher ; au point du jour, il fit ses adieux à l'abbé, et dit à l'esclave d'aller l'attendre au monastère de Landim.

Un quart d'heure après, l'ermite arriva à la porte de la demeure de Pouve et demanda si la fidalga voudrait bien donner l'aumône à un pèlerin dans le besoin.

On lui apporta un bol de lait avec des miettes de pain de maïs, sans la consulter.

Les domestiques regardaient, d'un balcon, le petit vieux qui, assis sur un billot de chêne, buvait son lait.

– Ça, c'est un saint ! se disaient-elles les unes aux autres.

– Regardez la barbe qu'il a !... Ne dirait-on pas le Saint Pierre de notre église !

– S'il pouvait rendre la santé à la fidalga !...

– Et alors, les filles ! Nous allons dire à notre dame qu'il y a un ermite ici ?

– C'est bon ! Je vais le lui dire, moi, si elle est réveillée.

La servante entra sur la pointe des pieds. Dona Leonor leva la tête et dit :

– Il n'est pas encore arrivé ?

– Pas encore, Madame. Ce qu'il y a là, sur la place, c'est un ermite qui a l'air d'un saint. Si vous voulez qu'il dise quelques prières pour vous...

– Allez toutes me chercher des fleurs... Des prières ! s'exclama Dona Leonor, hors d'elle. Des prières, les miennes suffisent... J'ai prié toute la nuit et mon cousin n'arrive pas...

– Mais si vous voulez que le pèlerin prie lui aussi, il se peut que votre cousin arrive plus vite... lui représenta la femme de chambre, une pieuse astuce.

– C'est vrai ? murmura la paralytique, dites à l'ermite de venir ici.

Rui Gomes achevait de boire son lait, et réfléchissait à la façon d'approcher Leonor, quand les domestiques lui demandèrent d'aller voir la fidalga, qui le demandait.

– J'irai.

Guidé jusqu'à la porte d'une alcôve obscure, Rui explorait des yeux l'intérieur sans parvenir à distinguer de visage dans l'obscurité. Il resta dehors jusqu'à ce qu'il pût entrevoir une couche et la forme d'une femme assise entre deux oreillers.

Les domestiques qui l'avaient amené s'approchèrent du lit de leur patronne. Rui resta dans l'antichambre, tellement secoué, et exténué, qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre. Les yeux fixés sur lui, l'infirmes paraissait redouter et révéler son vénérable visage, son attitude, les bras croisés sur la poitrine.

– Vous pouvez venir jusqu'ici, dit la plus vieille des trois domestiques, en lui cédant sa place.

Rui resta immobile.

– La fidalga souffre beaucoup depuis dix ans, reprit la servante.

Étendant le bras vers le montant de la porte de l'alcôve pour s'y appuyer, l'ermite dit aux domestiques :

– J'ai quitté la chambre. Votre patronne a besoin de me confier ses souffrances. Faites-les sortir, vous, Madame.

Dona Leonor fit signe aux domestiques de sortir. La voix de cet homme avait un timbre qui mettait tous ses nerfs à vif.

Il n'y avait personne qui pût les entendre.

Rui Gomes prit une lampe allumée de l'oratoire et la plaça près du lit. Il la rapprocha du visage de Leonor ; sa main tremblait et les ombres de la lampe oscillaient sur le visage de la paralytique. Il laissa retomber son bras, et, de son autre main, il retint ses sanglots sur sa bouche et sortit de l'alcôve. Il

suspendit la lampe et se prosterna devant l'oratoire, étouffant ses gémissements sur le plancher. Il ne priait pas.

Et Leonor contemplait ses gestes, secouée de ces spasmes qui accompagnaient ses visions.

Rui se leva, retourna au chevet de la couchette, vit l'éclat des yeux fiévreux de l'infirmes et lui dit :

– Parlez... Qui attendez-vous, Madame ?

– Qui j'attends ?

– Dites quel bienfait vous espérez de l'homme dont vous demandez à Dieu qu'il vienne.

– Il est encore vivant ? Sauriez-vous par hasard où il vit ? Avez-vous vu quelque part en ce monde mon cousin Rui Gomes ? demanda-t-elle, en haletant, avec cette foule de questions qui se pressaient frénétiquement sur ses lèvres.

– Il est vivant. Je sais qu'il est vivant.

– Et il viendra me pardonner ? Il viendra, homme de Dieu ? Qu'on me fasse lever, alors... je veux sortir... qu'on m'emporte à Reboredo, mon cousin ne voudra pas entrer dans cette maison. Écoutez ! s'exclama-t-elle, dans une extrême agitation, en remuant les draps de son lit. Je suis entrée dans cette maison, quand la sienne est restée déserte... C'est d'ici, de ce repaire de fauves, que j'ai tué cette famille... Mais il n'est pas mort, n'est-ce pas ? Où est-il ? Que vous a-t-il dit de moi ? Et qui êtes-vous ?

– Un messenger de Rui Gomes. C'est lui qui m'envoie. Écoutez les paroles de Rui Gomes de Azevedo : "Leonor, l'unique joie de mon enfance ; ange béni qui m'a, jusqu'à mes vingt ans, rempli de joie, et sauvé mon âme des vices qui affaiblissent un homme dans son combat contre l'infortune ; ciel qui t'es ouvert et m'a montré la béatitude des gens vertueux ; foi, religion où j'ai appris la pureté des pensées ; image qui, lorsque je l'ai perdue, me guidait hors des chemins de la prévarication ; ange perdu, femme infortunée qui n'as pas eu la force de m'aider à vaincre mon funeste destin ; bourreau de ma jeunesse et victime de la fragilité de ton âme ; Leonor, sache que j'ai été moins malheureux que toi, parce que je suis arrivé à soixante-cinq ans sans sentir, dans ma conscience, la morsure du remords, ni m'exposer à d'autre opprobre qu'à celui de ta perfidie. Je n'ai jamais, Leonor, demandé à Dieu qu'il te châtie, je n'ai jamais caressé, dans mon imagination, les délices de la vengeance. Je priais parfois pour toi, après avoir prié pour ma mère. La sainte, qui est morte en te maudissant, je lui demandais de ne pas te traduire devant le tribunal de Dieu ; je le lui demandais, Leonor, parce que j'avais vu tous les méchants punis, et la justice de Dieu s'abattre sur tous les êtres inhumains, et je savais que tu allais payer tous les chagrins que Rui a essuyés... Ils ont été grands, les tiens ont été effroyables. Tu es pardonnée, Leonor. Ton cousin s'agenouille au pied de ton lit, et baigne de ses sanglots la main qui a accueilli, il y a quarante-six ans, d'autres larmes, de joie !..."

Sur ce, il s'agenouilla, et leva la main de Leonor vers ses lèvres.

– Quoi ! s'exclama-t-elle, puis ce furent des cris, entrecoupés de doulou-

reuses pauses, quelle vision... quelle voix... c'est un rêve... Qui vient de me parler, là, maintenant, à moi ?

– Leonor ! reprit Rui Gomes, en se levant, ma cousine, tu es pardonnée, entre au sein de Dieu ! Mes douleurs, je les offre pour racheter les tiennes. Que le Seigneur ne les accepte pas si ce n'est comme celles de ton âme. C'est Rui qui te parle. C'est cet ancien, vêtu de bure, qui te demande la tranquillité d'esprit qu'il te faut pour entrer dans le royaume des malheureux qui se sont eux-même châtiés... Va, pauvre femme, va reposer. Je resterai pour te pleurer un jour... et après... au revoir !

Leonor avait entendu, au moment où pointait l'aube du jour éternel.

Rui Gomes sortit. Les servantes le virent sortir, baigné de larmes, et sentirent des frissons de terreur.

Elles entrèrent dans l'alcôve de Leonor. Elles la crurent évanouie. Elles attendirent qu'elle se réveillât de sa torpeur. Elles se dirent qu'elle était morte. Elles la secouèrent. Elles lui frictionnèrent les mains, et retirèrent les leurs, glacées au contact du cadavre.

Vingt-quatre heures après l'on refermait, avec la dépouille de la fidalga de Pouve, cette seconde tombe que vous pouvez voir sur le parvis de l'église de Santa Maria de Abade.

Le bruit courut que le fantôme de Rui Gomes était entré au manoir de Pouve, et qu'il l'avait tuée en lui demandant des comptes sur sa perfidie. Les domestiques encore vivantes ont dit qu'un ermite était entré dans la chambre de leur maîtresse et l'avaient laissée morte, mais juraient qu'elles l'avaient vu et entendu sa voix, et que ce n'était pas un fantôme, bien qu'en sortant de la chambre, il les eût fait trembler de peur.

Cette explication ne cadrant pas avec la légende merveilleuse du peuple, l'on soutenait que l'ermite était le fantôme du fidalgo de Ninães.

Les héritiers de Dona Leonor Correia n'ont pas trouvé de métayer qui voulût s'installer dans la maison de Pouve. Eux-mêmes, quoique sans préjugés, n'osaient pas demeurer dans la pièce contiguë à l'alcôve, où le fantôme a foudroyé la paralytique. Si bien qu'au bout de cent ans, la maison était sapée par la pique du temps ; et, en cette année 1866, personne ne peut dire avec certitude où elle se trouvait. Les vieillards de quatre-vingts ans montrent une vaste prairie et disant : "Elle était de ce côté-là."

Et Rui Gomes de Azevedo ? Est-il parvenu à mourir sous le toit de la maison où il est né ? Non. Voici, lecteur, la transcription fidèle de la page d'un manuscrit, qui est sorti du monastère de Landim, quand les chanoines réguliers en sont partis³⁶. En voici le titre :

"Mémorial de Dom Joaquim de Agreda, chanoine régulier de Nandim. Année 623 . À la fin de l'année 22, la veille de la Noël de N-S. Jésus-Christ, vers onze heures, s'est présenté à la conciergerie de ce moutier un ermite du

³⁶ L'ancien monastère est à présent la belle maison et la ferme de mon ami António Vicente de Carvalho Leal de Sousa, héritier et neveu du dernier capitaine de Landim.

tiers ordre du père Saint François, il a demandé au parloir d'en bas le père dom António de Barcelos, lequel est venu et a eu avec lui un bref entretien, puis est allé trouver le dom prieur et lui a dit qui était le pèlerin, puis ils sont descendus, tous les deux, à la conciergerie, et ont trouvé l'ermite à l'intérieur ; lequel avait avec lui un esclave noir qui est entré, lui aussi. Près de 15 jours après le jour de Noël, le bruit a couru que le pèlerin était à l'agonie, et il a rendu l'âme en effet en cette même année à 23 heures de la minuit du 11 Janvier ; aussitôt après qu'il a été enseveli dans la galilée contigue à la salle capitulaire au grand scandale, et sous les murmures de notre communauté, l'on a appris que l'ermite était un grand fidalgo du lieu, appelé Rui Gomes de Azevedo, lequel avait séjourné parmi des novices encore vivants, et tous le croyaient mort depuis beaucoup d'années, et il avait voulu mourir sans publier son nom. Le même mois de la même année, le noir a quitté ce monde, qui venait avec lui, à un âge bien avancé, et d'aucuns disent que le dit nègre a tué, quand il était jeune, un autre fidalgo appelé João Esteves, qui fut marié à Léonor Correia qui a expiré à peu près à cette époque. Cette tragédie va être mise par écrit par Dom António Barcelos, homme de beaucoup de lettres et qui s'y entend pour raconter des histoires."

De l'écriture de Dom António de Barcelos il ne reste aucune trace, si, par hasard, celui qui a rédigé ce texte est le personnage que salue Dom Joaquim de Agreda. Les dernières paroles de Rui Gomes de Azevedo, c'est l'ami du temps où ils étaient assis sur leurs bancs d'écoliers qui les a reçues. Le chapitre le plus touchant de ce récit devrait être extrait de l'histoire du chanoine régulier de Saint Augustin.

Nous savons que le seigneur du palais de Ninães a été enseveli dans le cimetière attenant à la demeure capitulaire, mais, à l'occasion des changements apportés par certains prieurs à la disposition du monastère, cette demeure a été rasée, et sur les os ensevelis dans le cimetière, dit celui des fondateurs, l'on a construit et dallé le sanctuaire de l'actuelle église paroissiale de Landim.

C'est à cet endroit, sur un espace d'un quart de lieue, que se sont restées les cendres des principaux acteurs de ce roman.

NOTE

Certaines éditions étaient précédées d'un avertissement :

Dans l'édition de ce roman, sorti en feuilleton dans le *Commercio do Porto*, l'on a imprimé une note concernant les "mulatos"(mulâtres) du seizième siècle. L'auteur a, par inadvertance, retenu le sens moderne de ce mot, comme l'a fait un autre ignorant, plus ancien, qui avait mentionné la loi de 1538, citée dans la dite note en ces termes "lois sur les esclaves. Les *mulatos* dont on parlait n'étaient pas des hommes, mais des mulets, nés d'un cheval et d'une ânesse. Si j'avais consulté frère Joaquim de Santa Rosa de Viterbo, avant de noter le mépris que l'on concevait pour les esclaves du seizième siècle au Portugal, je n'injurierais pas les fils des ânesses en les traitant de fils de négresses. En ce temps là, mieux valait appartenir à la première lignée.

L'on a donc supprimé dans cette édition cette note absurde, et l'on a évoqué cet incident pour remercier celui qui nous a signalé cette erreur. Que ce témoignage de gratitude encourage les personnes qui nous font la grâce de nous corriger, et nous permettent bénévolement d'améliorer nos livres pour des éditions ultérieures. Béni soit Dieu, il nous manque encore un vice, l'orgueil.

Camilo Castelo Branco .



R. Biberfeld - 2016